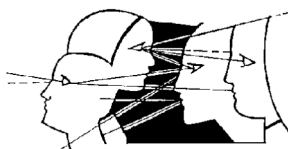


Juillet 2007



N°19

RENCONTRES TRANSDISCIPLINAIRES

BULLETIN INTERACTIF DU
CENTRE INTERNATIONAL
DE RECHERCHES ET D'ETUDES TRANSDISCIPLINAIRES
(CIRET)

Association régie par la loi de 1901, 19 Villa Curial, 75019 Paris

Coordonnateur de ce numéro spécial :
BASARAB NICOLESCU
Composition : JOSETTE DURIN

LA MORT AUJOURD'HUI

A la mémoire de Michelle Nicolescu (1946-2005)

Co-édition CIRET/ENSIETA

SOMMAIRE / CONTENTS

Basarab NICOLESCU : UN ETRE DE LUMIERE : MICHELLE NICOLESCU (1946-2005).....	3
Michelle NICOLESCU : AU SEUIL DU MYSTERE	7
Horia BADESCU : CHANTS DE VIE ET DE MORT	11
Michel CAZENAVE : LA MORT, LE SACREMENT	15
Olivier GERMAIN-THOMAS : EROS ET THANATOS	21
Jean-Yves LELOUP : VERS UN ART DE VIVRE ET DE MOURIR EN PAIX	25
ADONIS : MOURIR.....	31
Jean-Paul BERTRAND : LA MORT – UNE PROPOSITION REVOLUTIONNAIRE PERMANENTE	33
Dominique DECANT : ACTUALITE DE LA MORT DANS LA VIE PSYCHIQUE	35
Patrick PAUL : LA MORT DANS LA PHENOMENOLOGIE DES RÊVES - LA QUESTION DE LA SUBJECTIVITE ET DES NIVEAUX DE REALITE	39
Hélène TROCME-FABRE : LES MOTS FORGENT NOTRE REGARD SUR LE MOURIR.....	57
Jean-Yves LE FEVRE : LA MORT FAIT PARTIE DE LA VIE.....	61
Maurice COUQUIAUD : LA MORT... AUJOURD'HUI PEUT-ETRE...	65
François VANNUCCI : LE PHYSICIEN ET LA MORT.....	73
Richard WELTER : LA CONSCIENCE ATTENTIVE	79
René BERGER : LES METAMORPHOSES DU « MOURIR AUJOURD'HUI »	83
Jean BIES : MORT ET SPIRITUALITE – DE LA MORT AUJOURD'HUI A L'ETERNEL AUJOURD'HUI....	89
Alain SANTACREU : LA MORT DEVANT SOI.....	97
Sylvie JAUDEAU : APERÇUS SUR LES SCIENCES DE LA MORT.....	101
LAMA DENYS : APPRENDRE LA MORT POUR MIEUX VIVRE	111
René BARBIER : LA RECHERCHE, L'EDUCATION, ET LE SENTIMENT DE LA MORT : REFLEXIONS DANS L'ESPRIT DE KRISHNAMURTI	117
Pablo SOBRERO et Andreu SOLE : UN IMMENSE CHAGRIN ANTHROPOLOGIQUE	125
Corin BRAGA : LES ESCHATOLOGIES SUPERPOSEES DE LA MYTHOLOGIE IRLANDAISE	133
Claude-Henri ROCQUET : LA MORT. LA MORT AUJOURD'HUI.	143
Magda CARNECI : REQUIEM	149

UN ETRE DE LUMIERE :
MICHELLE NICOLESCU (1946-2005)

par
Basarab Nicolescu



Michelle Nicolescu, peu de temps avant notre rencontre (novembre 1970)

Nous dédions ce numéro de « Rencontres Transdisciplinaires » à la mémoire de Michelle Nicolescu, emportée par une impitoyable maladie le 28 octobre 2005.

Plus de 150 personnes, parmi lesquelles de nombreuses personnalités et aussi de nombreux amis venus de province et de l'étranger, ont assisté à l'émouvante cérémonie célébrée dans le rite chrétien orthodoxe le 5 novembre 2005 dans la Crypte Saint François de l'Eglise Saint Sulpice à Paris. Une marée de fleurs entourait son corps terrestre bercé par les incantations des chants byzantins.

Tous les témoignages l'ont dit à cette occasion: les valeurs suprêmes de Michelle étaient le travail et la spiritualité. Elle croyait, corps et âme, dans la potentialité de la transdisciplinarité pour transformer ce monde et elle a consacré des efforts inimaginables pour les activités du CIRET, en France et ailleurs. Toujours discrète, toujours dans l'ombre des autres, Michelle a eu un rôle essentiel dans l'organisation des événements transdisciplinaires et dans la rédaction des textes transdisciplinaires (livres et articles, site Internet du CIRET, la mise en forme des différents documents adoptés aux congrès transdisciplinaires, nationaux et internationaux). En particulier, elle a eu un rôle important dans l'organisation matérielle du Groupe 21 (« 21 » du « 21^e siècle »), constitué aux Editions du Rocher en 1996 grâce à l'hospitalité généreuse de Jean-Paul Bertrand, et qui éditait, sous la direction de Michel Camus, la revue « Mémoire du 21^e siècle ».

Les textes réunis dans ce numéro de « Rencontres Transdisciplinaires » sont fondés sur les débats sur le thème « La mort aujourd'hui », qui ont eu lieu à la séance du Groupe 21 du 12 février 2005.

Michelle était déjà très malade mais elle était présente, comme toujours depuis 1996, pour assurer l'enregistrement de nos débats. Elle a même osé prendre la parole (ce qu'elle n'a *jamais* fait auparavant). De retour à la maison, très troublée, Michelle m'a confié que les cassettes étaient complètement vides : aucun mot n'a été enregistré. Je l'ai senti travaillée par un pressentiment, mais j'ai tenté de la convaincre qu'il s'agissait d'un simple accident technique.

Nous ouvrons ce numéro par quelques extraits du journal consacré à sa vie spirituelle, que Michelle a tenu depuis le 9 novembre 1978 jusqu'à sa mort. Ces extraits, en date du 15 août 2001, constituent un bouleversant témoignage sur la mort d'un ami très proche. Nous retrouvons, dans ses quelques pages, Michelle telle qu'elle était : rigoureuse dans sa pensée mais ouverte au mystère et inlassablement en quête de la vérité.

Dans sa prise de parole à la cérémonie du 5 novembre 2005, le poète Horia Badescu a cité le poème « A vous deux » que René Barbier a dédié à la mémoire de Michelle Nicolescu et qui va au-delà de mes trop pauvres mots:

Elle venait d'une autre part.

Elle découvrait l'enfance dans la paume d'une main.

Elle restait en extase devant une brindille.

*Elle courait vers la rivière sans s'apercevoir qu'elle
en était la source.*

Elle possédait des pensées de menthe fraîche.

Elle changeait le silex en arc en ciel.

*Il la regardait vivre derrière tous les bruits de la
ville.*

*Il entrouvrait pour elle la porte battante de
l'espace.*

*Elle ne savait pas qu'il est là, dans l'interstice
du monde.*

Un matin, ils se rencontrèrent.

Ce fut l'aventure du jour et de la nuit.

Il l'a prit par la main avec les yeux.

Elle lui dit oui, sans un seul mot.

Ils se réunirent dans un losange.

Aujourd'hui, la pluie doucement coule dans le désert.

*Demain, tout sera possible,
même de poser un regard sur l'étrange
et de croire à l'Ange dans le feu du miroir.*

AU SEUIL DU MYSTERE¹

15 août 2001

MdS est décédé le 4 août 2001, un samedi matin, vers 10h, à Beaupréau.

[...] Nous arrivons à Beaupréau le dimanche 5 août, vers 16h, et nous avons la chance d'arriver à un moment où il n'y a pas de monde. [...] Devant la porte de la chambre de MdS, deux jeunes femmes sont assises. Elles ouvrent la porte pour nous faire entrer : deux personnes sont déjà présentes qui vont sortir. Je me dirige vers la gauche du lit derrière B., puis, dès que les deux personnes sont sorties, je vais sur la droite m'asseoir sur une des deux chaises près de l'ange en mariée. D. s'assoit au pied du lit. B. reste debout.

Après un certain temps je peux poser le regard calmement vers le visage de MdS. Il est calme, un léger sourire semble s'esquisser de ses lèvres ; une barbe blanche de quelques jours recouvre son menton. Il est habillé d'une chemise indienne blanche. Ses mains sont croisées sur son ventre dans la posture traditionnelle.

J'essaie de me concentrer sur le visage de MdS. Ma respiration est de plus en plus légère, suspendue. Cependant, des milliers de pensées déferlent dans ma tête et, en essayant de les chasser, elles reviennent de plus en plus fortes [...] Quand ces pensées affluent trop nombreuses dans ma tête, je marque un temps d'arrêt en regardant tout autour, sans bouger la tête ; seuls les yeux absorbent les détails de la pièce et font pénétrer dans mon âme les impressions du lieu : le mur délavé au dessus de MdS, le visage immobile de B., les mains de MdS, sa barbe, ses lèvres, le dessus du lit, l'ange mariée que j'aime beaucoup [...]

Et puis soudain, en regardant le corps de MdS, une respiration forte et régulière se fait entendre. J'ouvre les yeux (je dis bien les yeux et non les oreilles) pour fixer la cage thoracique de MdS, puis son visage. Il me semble dormir, prêt à s'éveiller, mais aucun

¹ Extraits du journal tenu de 1978 jusqu'à sa mort par Michelle Nicolescu, décédée le 28 octobre 2005. Les noms sont remplacés par des initiales. Le titre du texte a été choisi par le coordonnateur de ce numéro de « Rencontres transdisciplinaires ».

mouvement n'est perceptible. Je regarde alors tout de suite B. et je me concentre sur sa respiration ; mais le son régulier qui continue toujours à emplir la chambre n'émane pas de lui. B., qui peut avoir une respiration bruyante, semble à ce moment-là à peine respirer : aucun son, ni aucun mouvement à travers son costume noir, ne sont perceptibles. Il semble en suspens, comme MdS.

Mes yeux sont grand ouverts et, comme si j'observais le déroulement d'un rêve, mon regard va alternativement de MdS vers B. Mais le son de la respiration continue : le rythme pénètre entièrement dans mon corps et mon regard continue d'aller et venir de MdS à B., mais plus calmement. Je suis dans un état d'absorption totale des impressions. Je vis pleinement en moi cette respiration et enfin toutes les pensées ont disparues. Il ne reste que ce rythme qui dure.

Mon regard s'élargit, car je suis bien obligée de croire à cette respiration.

[...] A plusieurs reprises il me semble que MdS bouge, respire, ouvre les yeux même. Alors mon regard se fixe fortement sur MdS mais ne peut constater réellement aucun mouvement.

La respiration pourtant continue. Mon cœur cherche désespérément d'où peut provenir ce son, car peu à peu je réalise l'extrême mystère de ce phénomène et quelque chose en moi refuse d'y croire et essaie de trouver une origine, une explication.

Je fixe donc encore plus profondément, de mon *regard*, le son de cette respiration. Il est bien en direction de MdS et semble envelopper tout son corps, un corps beaucoup plus large qui dépasse son corps terrestre. Un corps pratiquement aux dimensions de la chambre et dont le cœur serait le corps terrestre de MdS, un corps nous englobant tous les trois en nous imprégnant, quant à moi, de sa lumière et de sa bonté.

A deux reprises le bruit de la respiration reprend fortement son souffle. Mon regard atterré se dirige vers B., mais, à nouveau, aucun signe que ce bruit provienne de lui. Il est toujours aussi immobile et sa respiration semble arrêtée.

[...] Je suis en état de gratitude pour ce moment.

B. bouge et se dirige vers MdS pour le toucher une dernière fois. Il sort. Je fais un dernier signe vers MdS et nous le suivons.

[...] Dans la voiture j'ose parler de la respiration que j'ai entendue. A ma grande surprise, D. dit qu'elle a entendu la même respiration. Je croyais toujours en fait à un phénomène d'hallucination... Puis B. paraît très intéressé et nous décrit l'exercice qu'il a fait dans la chambre. Il a concentré sa respiration et l'a faite circuler de MdS à lui ; lui seul pourra décrire vraiment cet exercice de respiration circulaire. Sa propre respiration s'est pratiquement arrêtée. [...] B. pendant son exercice n'a pas entendu le son de la respiration : il sentait que MdS respirait à travers lui

Je sais que ces instants resteront gravés à jamais dans mon âme.

Michelle NICOLESCU

CHANTS DE VIE ET DE MORT



Que le jour s'assoit à ta table,

y demeure,

cela n'arrivera jamais !

De passage les instants, les heures, les jours,

de passage toi aussi,

de soi-même se passant,

à jamais rien d'autre que l'enfant

de la mort

apprenant la langue

de sa mère.



A un bout du chemin se tient

la naissance,

à l'autre la mort;

si entre soi et soi

chemine le chemin

alors la vie

n'est que le voyage sans fin

de la mort

dans sa propre naissance.



Son souffle que dès le premier instant
le tien accompagne,
ton visage qu'elle revêt
sans le savoir,
vos voix
qui de mots semblables et de même silence
résonnent,
toi
et ta mort,
ta sœur jumelle,
le vent et la flamme
d'un après-midi
de Dieu.



Le poème est lui-même
un chemin.
Le chemin du poème
est le poème même.
Sur le chemin du poème
celui qui marche
n'est pas le poème;
sur le chemin du poème
erre le poussière
engendrée sous les pieds
de la mort.



A juste titre on peut m'appeler:
vieillard écervelé !
Car, voilà,
j'ai mis au monde tant de choses
et n'ai pas su
que même la mort
peut être accouchée
par des mots.

Horia BADESCU

LA MORT, LE SACREMENT

Les Romantiques allemands, et Novalis en particulier, tenaient que les fragments étaient la meilleure expression possible de toute pensée globale : elle y échappe au système, et sa forme d'éclats la maintient toujours ouverte sur le mystère de l'infini. Devant parler de la mort, on comprendra d'office que je choisisse justement cette forme des fragments.

Il y a plus de trois siècles, La Fontaine écrivait :

La Mort ne surprend point le sage

Il est toujours prêt à partir ...

(*Fables*, VIII, "La Mort et le Mourant")

Stoïcisme classique - ou épicurisme revu, qui nous apprennent que la mort n'est rien qu'un accident ? Il faudrait y aller regarder de plus près - mais enfin, aujourd'hui, je ne sache point d'homme vivant qui soit "prêt à partir". Le cri que j'entends surtout, ce serait plutôt, sur ce point : "*Encore un peu ... Encore un peu de temps !*" Comme si, d'une vie si peu enviable, on devait, sinon la perpétuer indéfiniment, tout du moins l'allonger autant que faire se peut : prolongement d'un présent dont on ne sait se défaire, continuation de mon être comme un ultime trésor, renoncement à l'immortalité de mon âme, et peut-être encore mieux, à son éternité, pour l'illusion narcissique de *quelques jours de rab*.

Si la pulsion de vie n'était rien, en fin de compte, que le masque en ce monde de la mort véritable ?



Car enfin, entendons-nous ! Que n'a-t-on reproché à Freud, après son *Au-delà du principe de plaisir*, d'avoir dressé le couple d'Eros et Thanatos, de la pulsion de vie et de la pulsion de mort !

D'abord, je ne suis pas sûr que la vie et l'éros soient vraiment la même chose : le pouvoir de la mort gît au coeur de l'éros, sans quoi, me semble-t-il, il ne vaudrait pas grand chose.

Mais allons encore plus loin. Lacan a proposé d'entendre *Todestrieb* comme *instinct* de mort. Ce qui est cent fois plus riche. Et permet d'envisager que le but de la mort n'est pas le *nirvana* à la mode Schopenhauer que Freud envisageait, mais une affirmation vitale au-delà de l'existence que nous connaissons d'habitude.

Comme si, en bout de course, dans la danse réciproque d'Eros et Thanatos, il n'y avait pas d'amour sans passer par la mort - mais qu'il n'y avait pas de mort, si on la comprend dans son coeur, qui ne soit comme le porche de l'Amour le plus vif et d'une vie exhaussée.



De Dostoïevski, dans les *Religiöse Betrachtungen* (Zurich, 1964) : "Je sais, je sens que ma vie touche à son terme, et pourtant, même à la fin de ce jour, je sens aussi que cette vie terrestre passera dans une vie nouvelle que je ne connais pas encore, néanmoins déjà si désirée : le désir que j'en ai fait trembler et frissonner mon âme en la remplissant d'un profond effroi, mon coeur en pleure de joie, et mon esprit rayonne."



En 1957, Georges Bataille écrivait : "Le verbe *vivre* n'est pas tellement bien vu, puisque les mots *viveur* et *faire la vie* sont péjoratifs. Si l'on veut être moral, il vaut mieux éviter tout ce qui est vif, car choisir la vie au lieu de se contenter de rester en vie n'est que débauche et gaspillage."

Comme s'il n'y avait de vie, précisément, que hantée par la mort - ou pour être plus juste : orientée par la mort, habitée par la mort dans le coeur de son coeur, travaillée par la mort dans sa dépense la plus folle, qui lui fait rendre sa note et, dans la pratique exaltée de la *joie devant la mort*, se transforme dans ce don où, nous dépouillant de nous-mêmes, nous pouvons découvrir que la mort, dans son mystère, est le plus grand sacrement.



D'ailleurs, avez-vous déjà vu, allongée sur les draps de son lit mortuaire, la dépouille de celle que vous aviez tant aimée ? Le corps s'est détendu, et avant de se raidir, a gagné un *délié* qu'il n'avait jamais eu. Mieux, la figure est apaisée, toutes les tensions passées s'en sont évanouies, un grand calme est venu transformer le visage - et vous finissez par comprendre que cette paix si visible est le témoin le plus sûr que, quand la mort est passée, on est peut-être enfin guéri de devoir vivre la vie.



Et pourquoi faisons-nous de cette mort impavide, le signe comme éclatant de notre obscénité profonde ?

Je n'ai rien, au contraire, contre les soins palliatifs. Ni non plus, à vrai dire, contre les sociétés d'assurances. Mais enfin, aujourd'hui, on prévoit tout à *l'avance* (le pléonasme, ici, acquiert toute sa valeur) ; on règle son départ comme on prévoit une croisière et on gère son trépas comme son portefeuille en bourse...

Au fond, il faut mourir de nos jours comme on nous enjoint de vivre : dans l'affirmation douce - mais têtue - de soi-même, et ce serait un scandale de ne pas "bien" mourir, ce serait le scandale qui laisserait tout à nu le *scandale de la mort*, cet impensé radical qui occupe le centre de toute vie quelle qu'elle soit.

Cette façon déguisée de ne plus manifester du respect pour les morts, mais de les *tenir en respect* pour en rester à l'idée que nous sommes immortels ... Comme si l'immortalité la plus vraie ne se construisait pas, précisément, sur la mort acceptée!



On a presque toujours dit que, à l'acmé de l'amour, dans la jouissance véritable, dans la jouissance déchirante comme un éclair dans la nuit, nous avons l'expérience de notre *petite mort*.

Ce qui en revient à dire aussi, si les mots ont un sens, que la Mort est le signe du plus grand des amours.



Cet étonnant dialogue dans le *Clara* de Schelling :

"Vous devez vous représenter [...] que l'âme dans la mort s'élève à l'état d'âme spirituelle ?

- Assurément, dis-je.

- Et l'âme dans la vie présente n'aurait été qu'une âme corporelle ?

- Bien sûr.

- Mais comment pouvez-vous affirmer cela, dit-elle, puisque l'âme entretient dès à présent un commerce avec des choses supra mondaines et célestes ?

- (...) L'âme devient spirituelle après la mort, comme si elle ne l'avait pas été auparavant ; nous aurions dû dire que le spirituel, qui est déjà en elle, et qui apparaît ici davantage entravé, est libéré et domine l'autre partie d'elle-même, celle par quoi elle est plus proche de ce qui est corporel, et qui est dominant en cette vie."

Que je complète aussitôt par cette citation de Fechner, dans *Le petit livre de la vie après la mort* :

"A la mort de l'homme, ... l'esprit s'épanchera librement par toute la nature. (...) Plus que de sentir son corps baigné dans le souffle du vent et les flots de la mer qui l'enveloppent, il le sentira frémir au sein même de l'air et de la mer; en se promenant, il ne contempera plus forêts et prairies de l'extérieur, mais forêts et prairies seront la sensibilité même du promeneur."



Autrement dit - et si, à travers la mort, je devenais *moi-le-monde* ? Un autre moi, bien entendu, dans un monde renouvelé : le *je* subtil de Dieu qui se dévoile dans son plan.



D'où cette idée qui s'impose : le symétrique de la mort est-il bien notre vie, ou ne devrions-nous pas plutôt penser la parenté dialectique de la naissance et de la mort - de ces seuils à passer, de ces étapes initiatiques où notre vie n'est rien d'autre que la route parcourue d'un passage à un autre : le long, si long passage qui sépare deux passages ?

Et ce n'est sans doute pas pour rien qu'on ne naît plus, ni qu'on ne meurt plus aujourd'hui *chez soi* : ou est-ce le prix à payer de ce mythe exorbitant que nous devons, dans cette vie, *nous sentir toujours bien* ?

La mort, ce sacrement qui fait de notre vie l'aventure de notre âme ...

Michel CAZENAVE

EROS ET THANATOS

Parlons en bonne compagnie. Convions éros, le sujet est plaisant. Alors, par un automatisme de la pensée, thanatos est invité au festin. La messe est dite ? Allons ! Nous sommes au cœur d'une des questions les plus complexes qui se posent à la raison quand on essaie d'y voir clair sur les attelages qui nous conduisent. Sade et Georges Bataille ne sont mages que dans leurs antres. Il ne s'agit pas de nier le lien entre éros et thanatos, mais de savoir s'il s'agit d'un mariage, de deux pulsions opposées ou, si l'on veut sortir du binaire, de rencontres complexes dans un mouvement de vague.

Le spectacle du monde est un inextricable mélange de mort et de reproduction. « Si le grain ne meurt... » Il meurt, et de sa mort surgit nouvelle vie. Le jardinier sait que les pousses ont des cadavres pour berceaux. Constaté la nécessité des cycles n'est pas entraîner les pôles dans une même danse. Il n'y a pas non plus à nier le passage du feu dans la rencontre amoureuse. La question est de savoir quelle perte est présente dans le coït. L'expérience est là pour nous apprendre que cris ou soupirs de la rencontre ressemblent à ceux d'une chute. La « petite mort », dit-on. Il est certain qu'un abîme vient de s'ouvrir. Mais *qui* s'y est précipité ? Le désir, s'il est assouvi, prend quelques vacances. Pas de quoi convoquer la faucheuse. Cherchons ailleurs, et plus profond. C'est une part de soi qui s'est effondrée. La fusion, quand elle a lieu, implique l'effacement du moi fermé, du moi le plus individuel, du moi coupé des autres et du monde. Il se trouve lancé à la source même de la vie dans la brûlure du chaudron. Aïe ! Oui, une peau est tombée, les chairs mises à nu ont aboli fugitivement les frontières coutumières.

Les hindous ne s'y sont pas trompés avec Shiva dont le *lingam* est vénéré au cœur des sanctuaires. Shiva danse dans le cercle de feu pour recréer le monde. L'amour brûle. Il suffisait de s'entendre sur le mot mort. C'est une mue. C'est la même *mort* qui est nécessaire à la progression spirituelle, à cette différence de taille que, dans une vie spirituelle authentique, le vieil homme est peu à peu abandonné tandis que l'éros est habité par une soif de recommencements.

Nous n'avons pas, d'un élan naïf, évacué thanatos, nous avons reconnu sa présence dans le rôle d'un chirurgien. Pas plus. N'en est-il pas de même dans tous les domaines des activités humaines. Le bistouri est nécessaire à la création, la prière, le commandement...

Il n'est pas dans mes habitudes de demander au docteur Freud de m'accompagner dans une de mes promenades. Je préfère aller chercher directement l'enseignement aux sources des mythes grecs ou interroger ceux de l'Inde. Dans la multitude et la complexité des figures, être obsédé par un aspect d'Œdipe n'est-il pas le signe qu'on aime mettre des tiroirs dans les caves ? La curiosité m'a néanmoins fait rouvrir *Au-delà du principe de plaisir*, publié par Freud en 1920, repris en français aux éditions Payot dans *Essais de psychanalyse*. Refusant ce qu'il nomme le « monisme » de Jung, et s'appuyant sur les données biologiques de son époque (c'est risqué), il pose que le but de la vie est de retrouver l'état initial jadis abandonné, l'« anorganique », le « non-vivant ». La pulsion de mort présente en chacun serait donc une pulsion de retour qui obéirait à ce qu'il a observé chez les névrosés et qu'il désigne sous les termes de « compulsion de répétition ». A l'opposé, les pulsions sexuelles « qui indéfiniment tendent et parviennent à renouveler la vie. » Les rôles sont donc nettement séparés entre les « pulsions de vie » et « les pulsions de mort » même si, au cours du texte, Freud, dont la pensée n'a nullement la fixité de celle de ses épigones assoiffés de certitudes, se montre parfois hésitant, en tout cas nuancé sur les élans divergents qui nous habitent : « ... la tâche demeure de déterminer la relation des processus pulsionnels de répétition avec la domination du principe de plaisir. »

Retour à l'Inde. Dans le célèbre hymne cosmogonique du Rig Veda (X, 129), le désir, *kâma*, est à l'origine de la création qui se scinda en un principe masculin et un principe féminin. Pas question ici de la mort. Mais ce qui distingue la pensée indienne de celles issues de la Méditerranée, c'est que le désir, la *shakti* (énergie féminine), le *maïthuna* (l'union) sont érigés comme voies spirituelles. Dans le Veda, plus encore dans les Upanishad et, surtout, dans le mouvement tantrique, l'élan qui pousse *lingam* et *yoni* à se retrouver est un cadeau du ciel qui n'est revêtu d'aucune forme de péché. Les rituels tantriques proposent la sexualité comme moyen de libération. Devant le déferlement d'une sexualité dévoyée par les puissances marchandes, il est temps pour l'Occident de comprendre que par l'éros l'homme et la femme sont conviés à une cérémonie sacrée. Le « septième ciel », dit-on. Retenons le ciel.

Tout cela est vite vu, vite dit, j'en conviens. J'ai évoqué une promenade, ce fut une chevauchée. Elle nous a conduit à faire de Freud un allié (partiel et provisoire) et à suggérer à l'éros de sortir de la souricière où l'a enfermé sa prétendue libération qui n'est, en fait, qu'une autre manière de lui couper les ailes.

Kâma naquit le premier.

Ni les dieux, ni les ancêtres, ni les hommes ne peuvent se comparer à lui.

Il est supérieur à tous et à jamais le plus grand.

(Atharva Veda, IX, 2, 19)

Olivier GERMAIN-THOMAS

VERS UN ART DE VIVRE ET DE MOURIR EN PAIX

Le temps est aux dialogues. Le dialogue entre hommes et femmes de différentes religions et de différentes traditions est de la plus haute urgence, si nous voulons éviter les drames sanglants qui font la une de nos actualités.

Un thème de rencontre s'impose : celui de « l'art de mourir » des grands textes présentés dans « les Livres des morts » : le *Bardo-Thödol* tibétain, le *Livre des morts des anciens égyptiens* et l'*Ars moriendi* chrétien.¹

La mort, c'est ce que nous avons irrémédiablement en commun et nous avons les façons les plus diverses de la célébrer, de l'accompagner, de l'attendre ou de la redouter. C'est le thème de nos plus simples convergences et de nos plus flagrantes oppositions.

De nouveau il nous faut apprendre à ne pas mélanger et à ne plus opposer, mais à « distinguer pour unir » si nous voulons éviter syncrétismes et sectarismes.

Au-delà de nos diversités de races, de religions, de milieux sociaux, il est bon de nous rappeler que nous sommes tous de couleur peau ou de couleur « glaise » (*adamah* en hébreu) ; ainsi l'intérêt de ces livres n'est-il pas seulement d'enrichir notre érudition comme le ferait un livre d'anthropologie classique ou d'ethnologie, mais d'ouvrir notre conscience et notre responsabilité face au thème de la mort.

Tout en prenant en considération les *a priori* et les conséquences d'un humanisme clos et désespéré, ils nous invitent davantage à un « humanisme ouvert » où l'homme ne saurait se réduire à la somme des éléments qui le composent ; comme l'ont souvent dit Elisabeth Kübler-Ross et Marie de Hennezel, la mort est « le plus haut moment de notre vie » et l'occasion, peut-être, de « passer » sur une autre fréquence. Ce « passage » n'enlevant rien à l'intensité et à la vérité du drame qui peut se vivre alors : en présence de la souffrance et de la mort, mieux vaut d'abord se taire.

Les amis de Job eurent cette décence. Voyant leur ami rendu méconnaissable par la disgrâce et le mal pervers qui le rongeaient, ils demeurèrent dans une assise silencieuse auprès de lui, rejoignant par leur silence ce lieu intime où les mots n'ont plus cours et où les larmes elles-mêmes sont vanité et perte de temps.

¹ Jean-Yves Leloup, *Les Livres des morts tibétain, égyptien, chrétien*, Albin Michel, Paris, 1997.

« Fixant les yeux sur Job, ils ne le reconnurent pas. Alors ils éclatèrent en sanglots. Chacun déchira son vêtement et jeta de la poussière sur sa tête. Puis s'asseyant à terre près de lui, ils restèrent ainsi pendant sept jours et sept nuits. Aucun ne lui adressa la parole, au spectacle d'une si grande douleur » (Job 2, 12-13).

L'attitude des amis de Job est significative, ils se comportent en bons thérapeutes :

- d'abord ils ont un cœur, un cœur qui a des sentiments, des émotions, et ils se donnent le droit de les exprimer. Leurs larmes ne sont ni feintes ni rentrées. Il y a en eux cet étonnement douloureux, cette compassion face à la souffrance d'autrui, la « déchirure du vêtement » symbolise les « conventions sociales » dans lesquelles on ne peut plus se tenir lorsque la douleur nous touche réellement ;

- puis il y a le silence, cette assise silencieuse auprès de la personne aimée, cette écoute sans conditions qui permettra à Job de s'exprimer, de dire sa peine, son désir d'en finir ; lui permettra même de blasphémer et de maudire le jour de sa naissance.

Ce n'est que lorsque la plainte deviendra trop amère et trop longue qu'ils se permettront de lui répondre, et c'est peut-être là qu'ils se montreront moins bons thérapeutes, leurs interprétations, au lieu de soulager la souffrance de Job, ne feront que l'y enfoncer davantage, car ils ne pourront se résoudre à ce face-à-face avec l'absurde et le manque d'explications devant la souffrance.

La souffrance la plus insupportable est celle à laquelle on ne peut pas donner de sens, les amis de Job comme Job lui-même sont confrontés à cet insupportable et c'est pourquoi ils se permettent toutes « ces explications », ces « diagnostics » qui sont tous des recherches d'une cause possible aux événements qui accablent Job (la perte de sa fortune, puis la perte de ses enfants, la perte de sa propre santé puis, petit à petit, la perte de sa raison, de la patience, enfin de la foi qui lui permettait de supporter l'Epreuve).

Ceux qui accompagnent la souffrance ou les différents écosystèmes thérapeutiques et spirituelles qui veulent aussi lui donner un sens se conduisent parfois en « amis de Job », avec ce qu'ils ont de beau et de noble dans leurs attitudes mais aussi de limité et d'énervant dans leurs discours car trop souvent les explications du mal et de la souffrance se transforment en justifications et pire : en « accusations ».

On « explique » aujourd'hui parfois un peu facilement comment on se « fabrique » un cancer ou une autre maladie grave, cette explication ne nous rend pas toujours plus « responsables » mais toujours plus « coupables ».

Aussi devant la souffrance, la maladie et la mort, il ne s'agit ni d'accuser, ni de se lamenter (qu'est-ce que cela change !), ni de discourir, ni d'expliquer, mais peut-être d'abord de prier, si par prier on entend cette attitude proprement humaine, d'un être qui se recueille en son fondement pour écouter l'autre dans ce même fondement (de mon cœur à ton cœur), prier pour se préparer à agir et agir de la façon la plus juste possible.

Cette attitude ne s'apprend pas et ne s'enseigne pas², elle relève d'une certaine qualité d'être, de la maturité d'une personne délivrée de ses préoccupations narcissiques. Il est possible néanmoins de « se préparer à agir » et c'est dans cette préparation à l'action juste que peut se situer notre travail.

Il s'agira non seulement de s'interroger sur ce que les sciences contemporaines et un certain nombre de pratiques cliniques ont à nous dire sur le sujet, mais aussi d'interroger les grandes traditions de l'humanité dans leur quêtes immémoriales et leurs efforts à donner du sens à ce qui, au premier abord, apparaît comme absurde ou inutile.

Nous avons tous également une certaine image de l'homme et de sa fin, cette image ou ce « présupposé anthropologique » est issu de la culture, de l'éducation, de la religion, dans lesquelles nous avons évolué.

Ce présupposé, la plupart du temps, est inconscient, c'est-à-dire qu'il conditionne à notre insu notre attitude devant la souffrance et devant la mort et, que nous le voulions ou non, notre façon d'accompagner les mourants. Notre réflexion consistera à mettre davantage au clair nos présupposés : à en être plus libres, à reconnaître aussi ceux des autres, à les accueillir, à les comprendre, et à les intégrer peut-être à notre démarche.

Nous nous proposons d'analyser quatre grandes attitudes de l'homme devant la souffrance, la maladie, et la mort. Ces quatre grandes attitudes semblent se partager l'humanité ; si nous ne pouvons ici que les schématiser, cette schématisation ne doit pas nous faire oublier l'interrelation évidente qui peut exister entre ces quatre attitudes, il n'y a pas de modèle pur.

² « Tout ce qui s'enseigne ne vaut pas la peine d'être appris », disait Victor Hugo.

Première attitude : une attitude commune aux traditions bouddhistes mais qui n'est pas propre au bouddhisme (on la retrouve par exemple chez le *Qohélet* dans la bibliothèque hébraïque).

Dans ce contexte, la souffrance, la maladie, la mort sont plus ou moins considérées comme illusoires, elles appartiennent à la condition d'un être relatif, qu'on appelle généralement le « moi » ou l'« ego ». Ce moi ou cet ego n'est qu'un paquet d'empreintes, mémoires, projets et prétentions dont l'existence ne résiste pas à une « analyse méditante, rigoureuse et constante ».

Deuxième attitude : nous la retrouvons dans l'hindouisme mais aussi dans d'autres traditions.

Le plaisir, la souffrance, la maladie et la mort ne sont que des épiphénomènes, des enchaînements de causes et d'effets (*karma*) ; par notre action, nous pouvons renforcer ou épaissir la tension de ces chaînes (*samsara*) ou au contraire les alléger. Cet allègement provoqué par nos actes positifs peut nous conduire à la délivrance, une vie sans retour, déconditionnée des entraves de l'espace et du temps.

Troisième attitude : nous la retrouvons dans différentes formes d'humanisme athée traditionnelles ou contemporaines, attitude qui nous est assez familière en Occident.

Dans ce contexte, la souffrance, la maladie, la mort sont des scandales dont il faut se préserver et se délivrer à tout prix. La mort est la fin de la vie considérée comme irrémédiablement mortelle, c'est l'interruption d'un fonctionnement biopsychique ou neurophysiologique ; il n'y a rien d'autre que cette interrelation aléatoire de nos atomes et le jeu « sans règles » de nos synapses ; l'agitation angoissée de nos matières grises peut produire quelques élucubrations consolantes qui ne vaudront jamais un bon remède ou le calme retrouvé d'une camisole chimique et enfin d'un vrai cocktail lytique...

Quatrième attitude : l'attitude des traditions monothéistes.

Dans ce contexte la vie, la souffrance, la maladie, la mort sont des lieux de passages, des temps d'épreuves que nous pouvons « interpréter », c'est-à-dire auxquels nous pouvons « librement » donner du sens.

Le présupposé ici est que l'homme est libre et responsable, il ne subit pas son existence, il « l'oriente » et la mort elle-même pourra être considérée comme un passage dans un « espace-temps » (purgatoire, autres espaces-temps intermédiaires...) ou comme un passage

dans un non espace-temps, ce que, dans la tradition chrétienne, on appellera la vie incréée ou la vie éternelle.

Ces quatre attitudes ne s'opposent pas autant qu'on l'imagine, chacune représente des milliards d'hommes et de femmes. Nous essaierons de découvrir ce qu'elles ont de complémentaires sans les confondre.

Nous pouvons nous sentir en accord, plus ou moins en résonance avec une attitude plutôt qu'une autre, nous pouvons totalement rejeter certaines... c'est notre inconscient, notre présupposé ou notre choix !

En quoi ces grandes attitudes de l'homme devant la vie, la souffrance, la mort, dans une humanité devenue aujourd'hui transculturelle, peuvent-elles enrichir, éclairer notre propre approche de la vie et de la mort ?

Reconnaissons déjà l'importance et l'influence que notre présupposé anthropologique inconscient va avoir sur notre comportement concret dans l'accompagnement des mourants ; par exemple, l'acharnement thérapeutique : il ne peut avoir de sens que dans un contexte humaniste ou judéo-chrétien.

Cette petite phrase : « Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir » que l'on répète si souvent, dans un autre contexte on l'entendrait plutôt ainsi : « Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'illusion, il y a de la souffrance. »

Il s'agira donc pour nous de montrer les applications concrètes de nos présupposés anthropologiques, que ce soit dans notre vie quotidienne, dans le monde médical et plus particulièrement dans l'accompagnement des personnes arrivées au terme de leur vie mortelle.

Jean-Yves LELOUP

MOURIR



« Commencer » implique « finir ». C'est la loi de la nature. Le problème, s'il y a un, n'est pas dans la fin. Il est plutôt dans le commencement, dans la naissance, dans la vie, et non pas dans la mort. Surtout que la mort est commune et qu'elle est, de ce fait, banale.



La vision monothéiste de l'homme et du monde a transformé la mort en problème, une fois qu'elle l'a idéologisée. On peut dire que c'est cette vision qui a « créé » la mort en la considérant comme un pont vers une vie méta-naturelle. Ainsi, elle l'a exilée de la sphère de la nature à celle de la culture. Elle est devenue une partie intégrante d'une culture fondée sur la foi en Dieu unique et transcendantal. Cette culture précise que l'homme qui meurt ira à l'un de deux lieux dans un ciel imaginaire : le Paradis ou l'Enfer.



La vision monothéiste a condamné la vie réelle en promettant une autre vie, soi-disant plus heureuse et éternelle. Elle a déformé l'idée de la vie sur la terre en déformant l'idée de la nature, de la mort et de l'homme lui-même. L'être humain a perdu ainsi son essence et il a perdu la vie.



Tuer, selon la vision monothéiste, c'est tuer au nom de Dieu. L'homme est possédé, enchaîné, par cette vision. Il est assujéti à elle au nom d'une liberté à venir avec la mort. Il est devenu « moyen » au lieu d'être la suprême et l'ultime fin.



Pour accéder au paradis, l'homme se trouve mené à tuer pour Dieu. Si tu aimes Dieu, tu dois tuer son « ennemis », le non-croyant. Dieu est devenu un seigneur absolu guidant son « armée » contre ses « ennemis ». Ainsi le crime se sacralise et se divinise.



La culture, dans cette optique, est essentiellement une culture de mort, et non pas de vie. Comme si elle prêchait que l'homme est créé pour tuer l'homme. Ce qui se déroule en Palestine, à Bagdad et dans le monde de l'Islam, illustre le massacre divinisé et perpétuel, et ce n'est qu'une variation d'une histoire longue, tragique et inhumaine.



Pour redevenir l'homme libre, à l'instar de la nature, il faut se libérer radicalement de la vision monothéiste. Pour penser tout court, il faut s'en libérer.

A partir de cette libération, on pourrait comprendre pourquoi l'homme monothéiste ne cesse de tuer la vie, ne cesse de se tuer et tuer l'autre, alors que tout doit être pour l'homme, pour sa vie, et pour son bonheur.

Non, ce n'est pas Dieu qui est mort, dans notre modernité. Celui qui est mort est l'homme lui-même.

Homme, lève-toi !

ADONIS

LA MORT – UNE PROPOSITION REVOLUTIONNAIRE PERMANENTE

Dans le monde occidental, la mort, aujourd'hui, est perçue comme un échec. Il est paradoxal de constater que plus un pays est développé, plus il cache la mort.

Sur le plan historique, on reconnaît une civilisation évoluée par l'organisation de ses rites funéraires. La façon dont elle fit inscrire dans son quotidien, la pensée eschatologique et ses coutumes qui en découlent.

L'homme a la prétention de vouloir tout comprendre. De posséder le contrôle sur l'ensemble de son fonctionnement et de ses possibilités. Ce changement peut-être constaté, particulièrement, à partir du développement de l'ère industrielle et scientifique. L'homme voulant tout expliquer et devenir Dieu veut aussi le contrôle, les « fins dernières ».

En complément, le recul des religions occidentales traditionnelles et l'inscription de la laïcité comme principe fondateur des civilisations « modernes » ont accentué cette attitude de l'homme face à la mort.

Pourtant, la mort fait partie du processus de la vie. Elle ponctue le cycle individuel naissance/mort. Elle est inscrite, en conséquence, comme rythme de la condition humaine.

La conscience de la mort est peut-être le travail le plus important auquel devrait se consacrer l'homme. Cette perception nous remet à notre juste place. A titre individuel, la mort nous rappelle l'extraordinaire chance et opportunité que nous possédons. La vie devient, dans ce sens, sacralisée.

Le temps individuel qui nous est donné prend une dimension exceptionnelle que l'être doit utiliser dans toutes ses possibilités.

C'est pourquoi, afin de changer les mentalités aujourd'hui, l'enseignement de la mort physique devrait s'engager dès la maternelle. Cette conscience permettrait dès le plus jeune âge de valoriser le « miracle » de la vie. Avec comme conséquence, le développement des sentiments de fraternité par rapport à ses frères humains, de respect par rapport à ses supports qui sont notre corps et notre planète Terre. Enfin, nous conduire à la réflexion de notre aventure collective en rapport avec les thèmes philosophiques, religieux et spirituels que cela implique.

La mort est une proposition révolutionnaire permanente ; voici un exemple qui peut illustrer ce propos :

- à titre individuel, on ne peut nier que la mort physique est l'arrêt de notre cycle. Elle valorise donc notre parcours et est un rappel permanent pour tenter l'essentiel et oser utiliser toutes les possibilités qu'offre le don de la vie.
- au titre de l'universel, on peut avancer *que la mort n'existe pas*. Dans le sens que notre propre mort ne changera rien de fondamental (en apparence) au monde et à ses univers.

Ce n'est pas du sophisme que dire de la mort qu'elle est relative sauf pour nous.

Ce sujet essentiel ne peut être évoqué sans qu'il nous conduise vers le thème de l'après-mort qui selon les croyances, la foi ou les perceptions de chacun peut être compris comme néant, rédemption, résurrection ou transcendance.

Cette deuxième partie est beaucoup plus délicate. Elle est cause de division, alors que la mort physique devrait permettre de réunir dans une même réflexion l'essence véritable de notre pensée humaine et alimenter la perception de nos devoirs envers ceux qui vont –selon l'expression d'Aragon « demeurer dans la beauté des choses ». Cette responsabilité que la mort nous rappelle constamment. Il faut œuvrer pour laisser une trace de cette conscience et participer, même de façon infinitésimale, au développement réussi de la destinée humaine.

Jean-Paul BERTRAND

ACTUALITE DE LA MORT DANS LA VIE PSYCHIQUE

Tout ce que je vais évoquer est amplement travaillé dans la littérature psychanalytique et la traverse, de Freud aux psychanalystes contemporains. Elle a eu matière, au fil des événements de l'histoire (trauma des camps, terrorisme, torture) et des changements de société, à réfléchir sur les effets de la mort dans le fonctionnement du psychisme. Dans les années 20 et au scandale de ses pairs, Freud a introduit le concept de *pulsion de mort*, opposé à celui de *pulsion de vie*, et nous devons, au regard de la clinique, le relier aussi à celui de l'agressivité, de la haine et de la destructivité à l'œuvre dans la psychose ou dans la part psychotique de certains fonctionnements psychiques.

A la lueur de mon travail en haptonomie (cette approche développe une clinique de la tendresse offerte par la présence du soignant dans un contact tactile sécurisant, source de croissance psychique et de maturation de l'être), m'est apparue l'émergence d'«*images*» relatives au *couple mort/vie*, à l'œuvre dans la vie courante et dans la psychopathologie. Ces couples d'opposés font lien et sens pour la psyché et fonctionnent ainsi comme «*concepts transversaux*» qui permettent de relier de très anciennes représentations et sensations véhiculées dans l'inconscient et insues pour le moi, mais néanmoins très actives, dans la créativité poétique ou picturale par exemple. Ces images apparaissent comme une réduction de ces phénomènes à une expression de l'essentiel et l'on peut se demander si elles sont de pures analogies ou, dans les changements de niveau propres à la complexité de la vie psychique, des productions du vivant au même titre que la prolifération d'une barrière de corail ou que la formation incessante des nuages.

Pour l'Inconscient qui ne peut se représenter la mort et surtout sa propre mort, pas plus qu'il ne peut se représenter son origine, elles signifient très étrangement, justement, le retour au plus originaire: la chaleur, le mouvement, la voix, la butée sur l'obstacle ou l'ouverture de la naissance, la perte du compagnon placentaire et de l'ancien monde quitté et l'arrivée dans un nouveau monde de sensations. Ce seront leurs opposés qui caractériseront la mort.

Le pensable et l'impensable

En effet pour l'inconscient, la mort est impensable. « Quand je mourrai », devient comme dans la chanson à boire, « Si je meurs, je veux qu'on m'enterre, dans une cave où y'a du bon vin », pour continuer d'en jouir, comme un vivant !

Dans cet Entre-Deux que l'enfant métaphysicien de trois ans interroge avidement: Où étais-je avant d'être né? je situerais ces expériences si étranges pour la conscience de celui qui en revient et découvre ce «blanc» où il fut sans être, paroxysme de l'absence à soi-même: le blanc du trauma, l'anesthésie, l'ictus amnésique. Analogon de la mort? Répétition imaginaire du passage ? Ces équivalents de la mort psychique, ne se confondent pas avec le repos de l'être dans le rien, le sommeil ou le coma profond.

Le mobile et l'immobile, le froid et le chaud, le souple et le rigide, la voix et le silence

L'expérience de la mort pour un enfant, qu'il s'affronte à celle d'un animal favori ou d'un être proche, est celle de *l'arrêt du mouvement* qui caractérise la vie depuis son origine, celle de l'espèce comme celle de l'individu, à sa genèse même, dans la rencontre des gamètes.

Ceci est si vrai que ce petit garçon de quatre ans me dit, à l'inverse: «Tu sais, quand on sent qu'on va mourir, il faut vite aller au cimetière pour s'enterrer, sinon c'est les autres qui doivent le faire !...» Le chaud, souple et mobile du vivant deviendra le froid, rigide et immobile du cadavre (ce n'est pas pour rien que l'on parle de ré-animation en médecine, lorsque la mort menace). De même parlera-t-on d'un «silence de mort» dont la pesanteur angoisse tant certains analysants qui se comparent parfois à des *gisants*, allongés et immobiles, silencieux.

La pierre du deuil et le vent du souffle

La chère voix s'est tue, il fait noir.

Quand le souffle de l'endeuillé s'identifie à celui du disparu et qu'il ne fait plus librement circuler l'air vivant du dehors, amenant tensions, lourdeurs et asphyxie dans son corps attristé, la matérialité subtile de l'air se transforme alors en pesanteur pétrifiée.

«Je me sens comme une pierre au bord d'un torrent, je voudrais ne plus bouger dans le tourbillon de ma vie.»

«Depuis sa mort, j'ai une pierre dure au ventre qui m'empêche de respirer.»

«Je voudrais dormir et ne plus me réveiller», dit la fatigue d'être-soi. Fantasma d'une *bienheureuse immobilité* qui délivrerait de l'obligation du mouvement de la vie.

Ainsi disent-ils , dans leur plainte, au fil des séances, butant sur la pierre du deuil , incapables du bienheureux envol du souffle dans la voix qui chante.

La répétition vaine et l'obstacle

Mon propos est donc simple: plus la mort est à l'œuvre dans les processus psychiques, plus elle fige, immobilise, rend stériles les processus de pensée et la jouissance de la richesse sensorielle du vivant jusqu'à détruire la capacité même de penser. Cependant si la mort psychique a été vécue précocement (abandon, séparations traumatiques), l'inventivité psychique est telle, qu'à l'inverse, elle peut donner une excitation du mouvement de la pensée jusqu'à quitter le réel et partir en dérive dans le délire pour échapper à n'importe quel prix au vide sidéral et glacial de l'absence de l'autre. *Le mouvement est en roue libre*, pour ainsi dire.

Maîtrise du mouvement de l'oralité et hyperactivité de l'anorexie jusqu'à risquer d'en mourir, dans une exigence rigide et fanatique de la pureté négatrice du corps. Le mouvement, tel le diamant sur le microsillon rayé, peut aussi inlassablement repasser dans le même sillon de la pensée, comme dans les troubles obsessionnels compulsifs (TOC), ou chez l'obsessionnel. Autostimulation du drogué dans une confusion de la jouissance et de la mort pour la fuir et l'approcher inlassablement. Tentative de libération dans l'entropie ou *ratage d'une issue dans la répétition*. Simulacre du mouvement pour ne pas bouger de ses positions psychiques défensives.

La perte et l'accomplissement

Pourtant le tissage patient du travail psychique avec un autre, ou tel grave accident ou maladie traversés, peuvent comme sur la pointe d'une aiguille, inverser le mouvement de la mort psychique vers la vie. Aller très loin dans l'autodestruction, ou frôler la mort réelle, peuvent redonner goût et valeur à son voyage.

De la répétition stérile au rituel guérissant, du silence de mort au silence de la profondeur de l'être, de l'obstacle du mur au risque du saut, du connu aliénant à l'inconnu libérateur, ce qui caractérise cette bascule de la mort à la vie, c'est l'acceptation profonde de la finitude comme saveur ineffable du présent dans tous ses aspects, ce que véhiculent bien des traditions. La mobilité psychique, dans son infinie créativité, est en lien avec les

sensations, les différentes strates de la mémoire et l'à-venir, que la matrice de l'être désire et dont elle veut l'accomplissement et le terme.

La transformation a donné sens. «Un jour je serai mort»...

Mais, chêne et roseau à la fois, le cœur peut danser et s'écrire, la forme d'une destinée se dessiner. Deviennent alors possibles la mémoire, l'amour et la sublimation comme remèdes à l'impensable d'être mortel.

Dominique DECANT

LA MORT DANS LA PHENOMENOLOGIE DES RÊVES - LA QUESTION DE LA SUBJECTIVITE ET DES NIVEAUX DE REALITE

Nous souhaitons pouvoir engager notre réflexion sur le thème de « la mort aujourd'hui » à partir d'une double expérience, clinique et philosophique. Comme médecin, il est advenu régulièrement de croiser la mort de patients mais, plus encore, d'accompagner les familles touchées par ce deuil et fortement déstabilisées par la traversée de cette épreuve, plus ou moins durable selon les cas. Indépendamment de tout trouble psychologique (culpabilité par exemple liée à la difficulté à « faire le deuil ») ou de toute manifestation somatique (lombalgies...) il est apparu que les rêves effectués au décours de la mort de leur proche posaient à l'environnement familial des questionnements plus vastes et plus ouverts que la seule hypothèse d'un refoulement névrotique le laissait supposer. Ayant eu, en parallèle, un questionnaire sur les rêves et les différents niveaux de réalité dont ils peuvent témoigner (P. Paul, 2003) nous avons, de longue date, collecté des songes concernant la mort. Le prétexte du thème aujourd'hui proposé incite à reprendre cette collection pour en tirer les textes les plus significatifs que nous allons proposer à la lecture, en leur associant, si besoin, quelques précisions liées au contexte. Il s'agira ensuite, dans le cadre initial d'une phénoménologie onirique et imaginaire, d'étendre notre interrogation en posant la question du statut de la vision par son objet, par son sujet, par sa topologie. Par son objet : qu'est ce qui se dit ? Par son sujet : qui parle ? Par sa topologie : depuis quel niveau de réalité le sujet ou/et l'objet du rêve se manifestent-ils ? Si la mort est systématiquement expérience de séparation, l'enracinement de notre démarche dans la Genèse biblique, malgré son ancienneté, nous dirigera dans la direction d'un questionnement d'actualité, celui du statut de la subjectivité et de l'identité, en étroite parenté avec la connaissance et la mortalité. Il faut lire cette thèse comme un problème : comment est-il pensable que l'être soit dans une dualité d'essence tout en posant que le principe est Un et que l'étant peut se révéler théophanie du principe ?

Quelques exemples de rêves dans leur contexte existentiel

*« Le vivant est dans le corbillard,
les morts le suivent »
Koan zen*

- Mademoiselle R. très proche de sa mère, qui vient de mourir d'un cancer. Melle R. est bouddhiste et pratique assidûment la méditation : *« Maman est près de moi et m'embrasse. Je suis contente de la voir et d'être avec elle mais très vite je me mets à distance et lui dis : « ce n'est pas la première fois que je t'embrasse en rêve et à quoi bon ? C'est un rêve seulement, on le sait ». Ma mère me répond « tu peux penser ce que tu veux, ça ne change rien, ni maintenant ni avant, je suis vraiment là, à côté de toi. Est-ce qu'une mère abandonne ses enfants ? » Ces propos sont dits avec tant de véracité que j'hésite et je ne sais plus si cette vision est du registre de l'illusion ou de la réalité. Aussi je lui dis « Je veux voir tes yeux. Si tu ne me mens pas, je pourrais savoir si tu dis la vérité ou si c'est un mensonge. Laisse moi voir tes yeux en face de près ». Je m'approche. Ses yeux sont alors lumineux et sans hésitation je reconnais les yeux de ma mère. Une jubilation s'empare de moi. Je lui dis alors « laisse moi t'embrasser de nouveau parce que je sais que ce n'est pas une illusion ». On reste quelque temps sans paroles, dans les bras l'une de l'autre, dans une profonde paix ». Je me réveille réconfortée avec la sensation de sa présence réelle.*

- Mademoiselle K. la nuit de la veillée mortuaire de sa grand-mère. Elle s'assied, face au corps, dans un fauteuil et finit par s'endormir. Elle se met à rêver : *« Je vois ma grand-mère morte allongée sur son lit mortuaire. Mais soudainement, elle se lève, assise sur le bord du lit, avec son sac, prête à partir. Je lui dis alors qu'elle ne peut pas faire ça, que s'est impossible car elle est morte et qu'elle doit aller se recoucher. Mais elle insiste et me répond « tu vois bien que non » tout en attendant pour partir ».*

- Madame B., peu après la mort de son père : *« Je vois mon père qui depuis un espace difficile à expliquer, comme un ciel ou un lieu vide, tente de descendre vers le Pilon Blanc, où il a toujours vécu. Il me dit que c'est difficile de descendre mais plus encore de remonter ».* La même personne, pendant la guerre de 39-45, au Liban, en absence de toute communication, fait le rêve suivant dont elle parle à son mari : *« Je vois mon frère R. qui me dit qu'il m'a beaucoup cherchée. Il vient m'annoncer qu'il est mort et que son corps n'est pas dans le tombeau familial mais dans le tombeau d'une voisine. Il me dit ensuite qu'il est bien et que son corps est au sec puis il m'embrasse affectueusement ».* Quelques semaines après,

un courrier, qui a pu franchir le blocus en méditerranée, vient lui confirmer très précisément les faits, qui s'étaient déroulés quelques semaines avant le rêve.

- Madame D. très défaite par la mort de son fils aîné, mort accidentellement et auquel elle était extrêmement attachée : *« Je vois mon plus jeune fils au milieu de la rue, face à notre maison d'habitation. Il appelle son frère mort qui habite de l'autre côté de la rue, chez un voisin. Son frère, à son appel, arrive. Le plus jeune lui demande de revenir en lui disant qu'il est triste et que sa présence lui manque. Le plus grand répond à son frère qu'il ne le peut pas. Alors, j'avance à mon tour en pleurs, évoquant ma propre souffrance et celle de son père tout en le suppliant de revenir. Mon fils aîné est très triste, abattu, il leur répond que c'est impossible, leur demandant de la laisser aller. Il se retourne alors et repart dans la maison d'en face ».*

- Madame V. deux jours après le décès de son beau-frère : *« Je vois mon beau-frère vivant dans une nécropole avec des cercueils ouverts et vides. Il marche à côté des cercueils, sans les regarder. Il me fait comprendre, ainsi, que tous ces morts sont vivants ».* Suit un second rêve : *« Dans un cimetière. Je comprends que tous les morts sont vivants. Je vois Pierrot avec son frère Alain, mort il y a un an d'un cancer. Ils se parlent ».*

- Madame M. : *« je vois ma tante, morte il y a quinze ans qui se dirige vers moi dans un couloir. Au milieu il y a une porte de verre qui nous sépare. Elle me dit que j'oublie vite ceux que j'aime ».*

- Madame N. dont le mari s'est suicidé peu de temps avant :

1^{er} rêve *« C'est l'enterrement de mon mari dans l'église. Il n'est pas dans son cercueil mais sous un linceul. Je vois sa tête bouger sous le drap alors que son corps semble mort. Je le dis à des personnes qui sont là mais elles ne voient rien. J'ai peur et les pousse vers la sortie ».* Je me réveille dans un état de peur.

2^{ème} rêve quelques jours après sa mort : *« sur une route longue. J'ai comme l'impression que nous sommes proches l'un de l'autre sur cette route. En même temps, j'ai une impression d'éloignement de sa part. Je m'arrête de marcher, lui continue et s'éloigne. Je lui parle, il se retourne, me regarde, mais ne me répond pas ».*

3^{ème} rêve : « *Mon mari revient à la maison. Il me dit qu'il est sorti de sa tombe pour me voir et reste un moment avec moi puis nous retournons ensemble au cimetière et il rentre dans sa tombe me disant que personne ne doit savoir* ».

4^{ème} rêve : « *Mon mari revient à la maison ce dimanche soir. Il me dit qu'il est en prison et que ça va, il est bien et recommence à travailler. Il veut seulement quelques vêtements et s'en va* ».

5^{ème} rêve : « *Mon mari revient en pleurs me dire qu'il ne l'a pas fait exprès et qu'il regrette son geste* ».

6^{ème} rêve : « *Mon mari revient me dire qu'il part en voyage et il me demande mon chéquier* ».

7^{ème} rêve : « *Nous sommes sur un marché avec mes quatre filles. Il y a beaucoup de fleurs, de couleurs. Mon mari part de son côté, je pars moi-même à sa recherche mais je ne le trouve plus* ».

8^{ème} rêve « *Dans une piscine, avec les filles. J'aperçois soudain mon mari qui part derrière les filles dans la piscine. A., la plus jeune, se retourne alors et se dirige vers lui. Il revient alors vers moi et il me dit qu'il faut que chacun parte de son côté, que chacun de nos chemins à présent devient différent* ».

- Deux jours après le décès de sa grand-mère, N. fait le rêve suivant. Traitant également son père, J-M., (la mère de ce dernier étant la grand-mère de N.), celui-ci confirme avoir fait la même nuit le même songe que sa fille et que voici : « *Je vois ma grand-mère dans une ambiance à la fois nuageuse et lumineuse. Elle est avec mon père et ma mère et nous invite à prendre le thé. Elle nous explique alors qu'elle est beaucoup mieux actuellement, qu'elle se trouve bien et en paix* ».

- L'ensemble de ces deux rêves concerne une jeune femme, D., morte brutalement en couches, lors d'une anesthésie péridurale. Son fils, par contre, a survécu à ce drame familial. Le père, monsieur P., fait tout d'abord le rêve suivant quelques jours après la mort de sa fille « *Je vois ma fille. Elle me dit qu'elle est enceinte et qu'elle n'a pas encore accouché* ». Sept mois après le décès, il en fait un autre : « *je vois ma fille. Nous sommes tous à table. C'est un repas de famille. Elle nous dit qu'elle doit partir et vient nous dire au revoir. Elle se lève, passe la porte et disparaît* ». L'une de ses sœurs, A., fait aussi un rêve quelques mois après sa mort : « *Je vois ma sœur, D., allongée sur son lit métallique à l'hôpital, comme quand je l'ai vue morte. C'est comme s'il y avait deux scènes côte à côte : je la vois allongée et en même*

temps debout à côté. Je lui dis que c'est pas possible car elle est morte. Elle me répond qu'elle est bien vivante. J'insiste sur le fait qu'elle est morte. Elle surenchérit en me disant « je suis bien là, je suis bien vivante et je suis là, avec vous » ».

- Ces trois rêves concernent la même personne, monsieur R., décédé brutalement d'une rupture d'anévrisme. Les deux premiers concernent sa femme, le troisième l'un de ses fils. Le premier se situe le lendemain de sa mort : *« Je vois mon mari. Je suis heureuse de le voir vivant. Je l'embrasse et lui dis que j'ai fait un rêve me disant qu'il était mort. A ce moment, je me réveille et je réalise qu'il l'est réellement. Quelques mois plus tard : « je vois mon mari. Je lui dis « est-ce que tu sais que tu es mort ? » Il me répond « oui, je suis bien » ».* C., son fils, déclare pour sa part avoir fait, un an auparavant, un rêve lui annonçant la mort de son père qui était reliée à l'arrivée en France d'un beau-frère militaire, alors en Afrique. Sachant que son beau-frère revenait fin mai, cela l'angoissait beaucoup car ce rêve était très présent à sa mémoire. Son père est mort au mois de mai, quelques jours avant le retour de son beau-frère.

- Madame Br. rêve de son oncle qu'elle n'a pas vu de longue date en raison de problèmes familiaux. *« Je vois mon oncle devant sa longère. Il ne peut pas rentrer chez lui car il est mort ».* Le lendemain, elle apprend le décès brutal de son oncle le matin même.

- Presque identiquement, monsieur K, quelques jours après la mort de son parrain : *« je vois mon oncle, F. qui est devant chez lui. Il me dit qu'il ne peut pas rentrer chez lui car sa femme, S. a fermé la porte à clé ».* Pour la petite histoire le couple habitait à la campagne, la porte étant toujours ouverte. Mais depuis la mort de son mari, S. fermait systématiquement sa porte pour aller dans le jardin.

- Madame Be. fait le rêve suivant : *« Je suis chez moi, au balcon. Les pompiers arrivent devant chez moi. Un accident a eu lieu devant une boulangerie. Une camionnette blanche est rentrée dans un arbre. Les pompiers mettent du temps à extraire le corps ».* Dans la réalité existentielle, un mois après ce rêve son frère, boulanger, livrant du pain à domicile, s'est tué, pour des raisons inexplicables. Sa voiture, blanche, s'est jetée contre un arbre alors qu'il roulait à petite vitesse. Il est mort sur le coup mais il a fallu un certain temps pour le sortir de son véhicule qui s'était renversé. Trois ans plus tard madame Be. voit son frère apparaître dans un rêve : *« je suis avec mon mari dans un trois pièces. Mes deux grand-mères, mortes,*

sont à part, dans une maison. Nous faisons le deuil de mon frère. Mon mari me dit qu'il a mis mon frère dans de l'eau qui passe sous les fenêtres car il a peur qu'il remonte. Mais je vois mon frère mort sur une table dans la pièce du milieu. Soudain, mon frère se lève et dit à mon mari : « alors, Gégé, tu n'as pas encore fait chauffer le café ? » Je cours vers mon mari en lui disant « maman ne va jamais nous croire ! ». De la pièce où nous sommes, pour aller vers mon frère, il faut monter trois marches mais je ne souhaite pas aller dans cette autre pièce bien que la porte soit ouverte ».

- Monsieur U. dont la mère est alors malade sans pour autant que l'on puisse considérer qu'elle va mourir bientôt : « Je vois des ouvriers dans une église. Ils sont en train de boulonner (ou de déboulonner) avec de gros boulons métalliques une plaque tombale de pierre blanche assez grande en largeur et profondeur (la largeur est assez conséquente). Ils me disent que ma mère va encore vivre une semaine ». La mère de monsieur U. meurt cinq jours plus tard. La concession, achetée à la suite du décès, correspond à l'image exacte que le rêve propose. A la suite, quelques jours plus tard : « je vois une voyante tzigane. C'est comme si elle était médium et me dit (je sais alors que c'est ma mère qui parle) « je vous aimerais toujours » ». Un mois après : « Je vois ma mère. Elle semble se vider de ses énergies. Je m'approche d'elle. Elle est à l'extérieur, dans un jardin, dans une sorte de chaise longue mais de verre et comme dans une bulle. Un appareil est relié à cette bulle et envoie de façon rythmique une eau plus ou moins rouge foncé qui la baigne, bouillonnante. J'ai le sentiment que cela la lave et l'apaise. L'eau, régulièrement, se siphonne. J'arrête l'appareil et lui prend la main gauche. Elle se réveille, revitalisée. J'ai l'impression qu'il y a eu comme une réplication. Un premier corps est mort mais cette eau régénère un second corps, un double, qui est encore malade mais qui a encore un ou deux ans à vivre. Je repars de ce lieu verdoyant dans une sorte de fusée ». Un mois plus tard « Dans le salon. Mon père, ma mère et une vieille dame que je ne connais pas sont assis. Mon père se lève pour partir. Ma sœur qui arrive essaie de le retenir. Ma mère essaie de lui parler. Je réalise alors que je la vois mais qu'elle est morte. Je vais vers elle et la serre fortement dans mes bras avec tendresse. Puis, tout en réalisant que je suis le seul à la voir et à pouvoir lui parler, je lui demande, comme nous en avons souvent parlé avant sa mort, comment c'est là bas. Sa réponse est assez énigmatique. Elle me fait comprendre que c'est bien mais qu'il y a une sorte de jugement. (ce n'est pas cependant le mot qu'elle emploie). C'est comme une façon aiguë de voir sa vie et ses comportements, de rencontrer son ombre. Je vois un carnet de notes où elle a écrit quelques lignes. La phrase « extraordinaire vigilance » revient ». Pour note, un an après le

décès de sa femme, le père de Mr U se remariait à 86 ans avec une dame de 78 ans. Enfin, un an après : « *Je vois ma mère sur une belle plage ensoleillée. Elle est en attente de passage, celui-ci se manifestant par la construction d'un navire qui va lui permettre d'atteindre l'autre rive, depuis laquelle des berbères viennent lui rendre visite de temps en temps* ».

- Rêve de monsieur C. «*Je suis debout avec un groupe de personnes. Je vois, assise sur un banc et immobile, S., morte depuis deux à trois ans. Je sais que c'est elle bien qu'elle n'aie pas tout à fait le même visage que de son vivant. Elle me dit que je l'ai éveillée de son sommeil. Je m'approche d'elle, lui prend le visage, et par trois fois je lui dis : éveille toi, éveille toi, éveille toi. Puis elle se lève de son banc et suit le groupe* ».

- « *Je vois P. sur son lit. Je sais qu'il est mort voici deux jours mais je le vois vivant sur son lit. Il me dit qu'il souffre beaucoup de sa jambe gauche, qu'il me montre d'ailleurs levée à angle droit pour me signifier que cela le calme. Je lui dis qu'il est mort et je lui suggère de lâcher, d'abandonner son corps en sortant par la tête. Je pousse un cri strident et j'effectue moi-même le mouvement pour lui montrer comment faire*». Dans la réalité physique, monsieur K., qui fait ce rêve, n'a pas pu voir son ami P. depuis plusieurs mois. Apprenant sa mort, il s'était rendu à son domicile pour un dernier adieu, la veille, sans pouvoir particulièrement échanger avec la famille lors de cette veillée. Ce n'est qu'à posteriori de ce rêve qu'il demande à ses proches les conditions de vie de son ami dans les dernières semaines de son existence. Les douleurs du membre inférieur gauche lui sont confirmées comme représentant la gêne la plus grande. Trois ans plus tard il fait le rêve suivant « *Je vois P. mort voici presque trois ans qui est ressuscité. Il s'avance vers ma maison. Nous parlons sur le chemin. Il me montre un trou dans la terre. Puis une jeune fille, elle aussi ressuscitée, s'approche de moi. Elle a environ trente ans, belle et brune. Elle est morte en juin. Je la prends dans mes bras, ressentant l'étrangeté de serrer un corps qui était mort et qui redevient vivant. Elle me serre également dans ses bras. Je la sens encore faible. Nous nous dirigeons vers la maison* ».

- Madame B., quelques mois après la mort de son mari auquel elle était très attachée : « *Je vois ma grand-mère morte voici bien longtemps. Elle suit le cortège funèbre de mon mari dans l'église. Elle dépasse, sans rien dire, le cercueil et disparaît dans la nef de l'église* ». Suit un second rêve deux ans plus tard : « *Je vois mon mari à l'entrée d'un cinéma, côté intérieur derrière une grille, tandis que je me trouve du côté de la rue. Derrière moi, J-P, le fils d'une amie, mort il y a quelques années dans un accident de circulation. Mon mari me*

sourit affectueusement puis il me dit que nous devons nous séparer et, en me disant au revoir, il baisse le rideau métallique du cinéma ». Enfin un troisième rêve termine la série, trois ans plus tard « Je vois mon mari comme je l'ai connu quand il était jeune homme. Mais il a un corps tout doré. Il est comme dans sa vie, mécanicien, la main sur la poignée d'une voiture, également dorée. Il y a de grandes fleurs derrière lui et tout autour. Il me fait un signe de la main avec un grand sourire ».

- Monsieur P. : *« Je suis dans une pièce à côté de mon parrain, F., mort voici quelques mois. Il est à ma gauche, plus jeune, environ 35 ans, et dans un corps lumineux et doré. Je peux le toucher, mais en même temps il prend ma main qui traverse son corps. Derrière lui je vois un autre homme que j'identifie immédiatement comme étant R., son frère, mort il y a très longtemps et que je n'ai jamais connu. Mais tout en sachant que c'est bien lui, il ne ressemble pas aux photographies que j'ai vues de lui ».*

- Monsieur A., se référant à la mort de l'un de ses amis, M. C., évoque tout d'abord un rêve prémonitoire de sa mort, six mois auparavant : *« J'assiste à la réunion d'un groupe de recherche où chacun fait part de ses travaux. Plusieurs personnes connues sont là mais je cherche M. C. dans le groupe et je ne le vois pas ».* Quelques jours après sa mort, il évoque un second rêve *« Dans la cuisine de ma maison. Je suis attablé avec M.C. qui est plus jeune que je ne l'ai connu, la cinquantaine, avec un visage légèrement différent : yeux bleus très perçants et surtout, détail étonnant, des cheveux alors que je le connaissais chauve. Il me dit qu'il est inutile de continuer à prier pour lui mais que je peux continuer à lui écrire à la même adresse. Supposant que j'enverrai des fleurs pour son décès, il a lui-même demandé à me faire parvenir une rose rouge. Je lui dis être étonné qu'il ait un fils dont il ne m'avait jamais parlé. Il me répond qu'il est le fruit d'un ancien mariage mais que cela n'a pas beaucoup d'importance pour lui. Puis nous nous mettons à danser ensemble, mais en lévitation, nos pieds ne touchant pas le sol, tournant dans le sens dextrogyre ».*

- Monsieur T., ayant bien connu Graf Durckheim, mort une quinzaine d'années avant, fait ce songe : *« Je suis dans une bibliothèque ou une librairie assez lumineuse. Je ne sais trop comment (panneau, conversation ?), j'apprends que Graf Durckheim est à l'étage. Sans m'être fait inviter, je monte quatre à quatre les escaliers de forme spirale, au fond à droite, pour me retrouver en sens inverse au dessus. La salle est lumineuse, aérée, avec quelques personnes dont un homme d'âge moyen qui s'avance vers moi. Je lui donne mon nom, disant*

que j'ai bien connu Graf Durckheim. Mais il me dit lui-même me reconnaître, pour m'avoir rencontré au préalable, et me dirige directement vers Graf Durckheim. Celui-ci est en train de parler à une femme. Je vais vers lui, nous nous prenons les mains. Il est assis au sol et je fais le constat de la souplesse de mes genoux car je peux m'asseoir sur les talons sans effort. Je sens ses mains. Son visage est un peu différent de celui que j'ai connu. Il a de longs cheveux blancs. Je m'excuse auprès de lui pour ne pas être venu plus tôt car je le pensais mort. Il me répond qu'il n'est plus mort mais immortel ».

Suivent, pour terminer, deux songes traitant de la mort à contenu symbolique :

- Monsieur R. : *« Une vieille dame chinoise. Elle me parle de la rencontre du Néant, du Rien, qui n'est rien d'autre que la suppression de la mort, a-mor. Elle s'éloigne alors comme pour en témoigner et va dans la pièce d'à côté. Je dois ouvrir la porte et regarder en face, ce que je fais. Mais en ouvrant la porte, c'est comme si j'assistais à la scène de l'extérieur : je me vois ouvrir, mais je ne vois pas ce que je suis supposé rencontrer de l'autre côté, comme si je restais à l'extérieur ».*

- Monsieur I., *« Je suis en compagnie d'un cavalier noir qui est la mort. Il semble qu'elle retourne chez elle. Je l'accompagne, moi-même sur un cheval blanc. Nous arrivons près d'un grand mur d'enceinte. Des gardiens, comme des fumées blanchâtres, sont là. Un chef vérifie que le cavalier noir est bien mort en soulevant ses vêtements : en dessous, rien, le vide, et pourtant la présence. C'est comme si le cavalier était bien mort, puisqu'il n'y a rien, et pourtant vivant. Seul son vêtement lui donne forme, donne forme au vide. Le cavalier, ainsi, m'enseigne ce qu'est la mort ! Alors, il traverse la porte de l'enceinte tandis que je reste de mon côté».*

Subjectivité et niveaux de réalité

Adam, où es-tu ? (Genèse, III, 10)

Notre objectif, à la suite de ces témoignages oniriques, ne va pas se déployer dans la direction d'une quelconque interprétation. Nous laissons au lecteur la liberté de ses possibles réflexions à ce sujet. Il apparaît cependant, si l'on s'en tient à la stricte

phénoménologie des rêves, que la proposition transdisciplinaire, stipulant l'existence de différents niveaux de réalité, se doive d'être soulevée en ce domaine. Il semble en effet que l'on puisse mourir plusieurs fois, que ruptures et mutations propres à la mort existentielle se renouvellent en d'autres niveaux de réalité. Il s'avère aussi que certaines prémonitions sur la mort d'un proche soient parfois réalité vérifiable, comme est troublant le constat d'un certain nombre de faits, rapportés par les rêves et que le rêveur ignore, susceptibles de se vérifier ensuite. Enfin, l'hypothèse classique du refoulement, consistant à dire que l'on voit un mort parce que son décès est refusé - le « prolongement du désir » chez Freud¹ - nous apparaît trop limitative. Ce type d'approche rend en effet mal compte du contenu de songes tel que, par exemple, celui de la jeune femme morte en couches, son père sachant en effet très bien qu'elle a accouché après sa mort d'un enfant vivant alors même que le rêve, postérieurement, fait état de cette même jeune femme encore enceinte et affirmant son intention d'accoucher. Certes, l'on pourrait dire que le père, traumatisé par le décès, aimerait un retour à un moment antérieur en lequel le bonheur était encore de mise. Mais une autre interprétation pourrait autant considérer que la jeune femme, morte en couches, n'a pas, dans son vécu subjectif propre, accouché, ce dont elle porte témoignage dans le rêve (qui manifeste alors un autre niveau de réalité que celui de la vie physique) en l'affirmant à son père.

Par les témoignages oniriques qui concernent la mort se pose donc, plus encore sans doute que dans les autres rêves, la question du statut de la vision, de son objet, de son sujet, de sa topologie. S'agit-il de fantasmagories, de refoulements ou de manifestations liées à une autre réalité, plus subtile ? Et dans cette hypothèse, qu'est ce qui se dit ? Qui parle ? Sur quel lieu de soi, sur quel niveau de réalité le rêve se situe-t-il ?

Il apparaît intéressant, pour préciser notre questionnement, de référer à un texte culturellement fondateur de notre relation à la mort, celui de l'épisode biblique de la tentation qui introduit de façon contradictoire ce mot par l'intermédiaire d'un discours entre Dieu et le Serpent (Genèse, III). Deux Arbres réfèrent symboliquement à cette opposition essentielle, l'Arbre de Vie et l'Arbre de la Connaissance du bien et du mal. Le premier distribue les fruits de vie dont l'esprit de Dieu est la source. A l'Un (à la tri-unité, voire à la bi-unité Adam/Eve comme « une seule chair », Genèse, II, 24) origine de toute vie s'oppose la dualité serpentine dont la langue, bifide, et la peau, qui mue un certain nombre de fois, affirment les

¹ Voir la grande ambiguïté de son interprétation du rêve de l'enfant mort qui secoue par le bras son père endormi en disant « *ne vois-tu donc pas que je brûle* », ce qui est confirmé par le père au réveil, un cierge étant tombé sur le corps de l'enfant (1967, p. 433).

valeurs chthoniennes et mortelles opposées au vertige divin. Dans l'épisode, les verbes manger et mourir deviennent les opérateurs du passage conduisant l'Adam à un nouveau statut ontologique l'appelant à s'engager dans le devenir des changements d'états, de conscience et de connaissance de soi. « Mourir » en effet, dans le texte, est synonyme de « muter », sens de la racine hébraïque « *mout* », (*Mem, Vav, Tav*) et renvoie d'ailleurs à la racine grecque « *méta* » affirmant identiquement l'idée d'un « passage au-delà », d'un « changement ».

Si connaître est mourir, le processus cognitif, lié à un certain nombre de mutations successives, postule, par le symbole du Serpent, la nécessité de plusieurs « peaux », de différents niveaux d'expérimentation du sujet. Cette multiplicité questionne donc en premier les lieux du regard ou de la parole, indissociables de tout acte de connaissance et imposant de se situer. En ce sens, M. Buber (1995) ou J.-P. Miraux (1996) appuient la dynamique de dévoilement du parcours de vie (auto-connaissance) et les impératifs de transformation (les « morts ») de la personne dans l'interrogation divine laquelle demande, dans la Genèse, après qu'Adam et Eve eurent goûté du fruit de l'Arbre du Savoir, « *Adam, où es-tu ?* ». Associé à l'ouverture des yeux et au désir de connaître, cet épisode se complète par la prise de conscience d'Adam qui se reconnait nu et qui tente de se cacher du regard divin (Genèse, III, 10-11).

Comme Dieu interrogeant Adam, le quêteur « *auto-chtone* », celui qui aspire à se départir de son enfermement terrestre, se trouve face à une énigme abrupte : toi qui te demandes qui es-tu, qui tentes de te connaître toi-même, en premier lieu, où te situes-tu en toi-même ? Puisque ici, « *où ?* » prend valeur de « *qui ?* ».

Il importe donc, pour répondre à la question du sujet, de le localiser. Si, après l'épisode de la tentation, Dieu pousse Adam à s'interroger sur son être, sur l'essence de sa Personne (Genèse III, 9), c'est qu'après sa transgression Adam a perdu un lieu, une topologie édénique, un contact possible à l'Arbre de Vie pour se retrouver dans le monde de la corporalité physique et de la mort (la « nudité », en hébreu, suggérant l'éveil d'un « moi-personne » et la feuille de figuier, cousue en ceinture, la puissance séminale devenue végétative – genèse, III, 7-8). Dès lors revêtu d'un « *quoi* », d'un vêtement de peau qui, à présent et dans ce nouveau lieu, le détermine ontologiquement en l'identifiant à sa nouvelle nature physique mortelle, Adam perd le lieu de la vision édénique pour acquérir celui de la vision existentielle.

La quête adamique, dès lors engagée, explicite l'intégration identitaire par le cheminement cognitif. Deux lieux, au moins, sont donc indispensables pour l'appréhender dans sa plénitude. L'un ressort de l'univers extérieur, l'autre appartient à l'univers intérieur à

la condition de retrouver le chemin du voir et de la vie qui se cachent sous l'apparence phénoménale des choses. La quête identitaire du sujet serait alors ce qui lui apparaît au fur et à mesure de la recherche d'une unité perdue qui relirait en les intégrant deux aspects, apparent et caché, duel et non-duel de la personne. Deux statuts ontologiques autant qu'épistémologiques président donc à l'humain selon qu'on le situe en tant qu'objet de connaissance ou en tant que sujet vivant. En parallèle la connaissance, séparée par la transgression et la mortalité de la vie, possède en son cœur une possible délivrance par unification, c'est au moins ce qu'affirme le mythe quand le Serpent énonce notre aptitude à devenir « comme Dieu » (Genèse, III, 5). Il s'agit alors de connaître, paradoxalement, l'Un par l'intégration non-duelle de notre double nature, cette création d'un « inter-monde imaginal », pour reprendre la belle expression d'H. Corbin, équivalant à l'inscription d'un cheminement dont l'enjeu cognitif le plus fondamental consiste à briser les voiles de la mort (« non, vous ne mourrez point, Dieu sait, en effet, que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et que vous serez comme Dieu, connaissant le bien et le mal »). Il est donc un niveau d'ouverture des yeux à la réalité physique et duelle, lié à la mort, qui s'oppose à un autre niveau d'ouverture des yeux, de l'ordre de la non-dualité, de l'auto connaissance, de l'accès à un inter-monde imaginal et vital. Si, en ce processus, différents niveaux de soi coexistent, leurs distinctions et intégrations supposent à leur tour une gnoséologie faite de ruptures et de relations (en particulier d'ordre épistémologique) inscrivant des réalités différentes (sans quoi il n'y aurait point de distinction). Le chemin sinueux de notre enquête affirme donc la reconnaissance d'impératifs de mutations, de morts et de renaissances, celles-ci, par modification progressive des structures relationnelles entre le « *Même* » et « l'*Autre* », organisant et ordonnant nos rapports au monde, aux autres et à nous-mêmes (alter Ego) .

La traversée vers l'autre rive de soi se construit ainsi par mise en synchronie de deux processus distincts. L'un réside dans la traversée des niveaux de réalité considérés comme ruptures et obstacles qui résistent et qui s'opposent (option duelle). L'autre impose d'expérimenter la posture inhérente aux ponts qui réunissent entre eux les niveaux de réalité différents (option non-duelle). Cette dernière opération ressort de la relation, de l'entre-deux, du tiers inclus, c'est à dire d'une épistémologie de l'effacement formel et de la transparence subjective et non d'une épistémologie de la réduction déterministe et de la résistance d'objet. L'ensemble du processus, formel et informel, séparant/reliant l'objet et le sujet, permet de faire retour à l'origine de soi.

Les problèmes de la relation de l'être et de la forme, des transformations successives liées à cette interaction supposent ainsi de s'introduire dans le paradoxe de l'articulation contradictoire entre principe formel, moule de l'apparence, configurant transitoirement la contingence comme traces, et réalité informelle de l'être dont l'insaisissabilité d'essence transcende nécessairement toute forme. Nous rejoignons ici C. Jambet (2003) qui, commentant Sohrevardî, considère que la forme est substance lumineuse tandis que la matière est substance opaque, *barzakh*². Il est donc un jeu, tant dialectique que contradictoire, entre formel et informel et un incessant passage entre l'un et l'autre impliquant au passage les concepts d'information et de transformation. L'informel dans ce contexte, comme abstraction réfutant les représentations classables et reconnaissables, devient alors le niveau de réalité sans doute le plus apte à favoriser une expérimentation par implication, certes voilée, mais « simple » du sujet.

Dans le cadre plus particulier de la phénoménologie des rêves, la forme renvoie à la narration du vécu onirique. Elle interroge sur ce que l'on veut conserver, ce qui est considéré comme signifiant et dont elle constitue le récit figuré par les visions. Les images offertes, en donnant sens au récit, deviennent autant icônes visibles qu'opérateurs de l'absence (M-J. Mondzain, 2004). Elles offrent à reconnaître dans ce que l'on dit et dans ce que l'on voit ce qui constitue ou ce qui destitue la pensée et, plus encore, ce qui signifie l'être ou sa parodie. Dans l'expérience formelle du rêve le récit, comme image, par la vision de « l'autre » offre à découvrir le « *Même* ». Mais la similitude n'est ni dans le récit ni dans la vision mais à leur horizon, qui suggère ce qui n'est pas montré. L'informel, comme paysage et perspective secrète de la similitude, donne à la dissemblance ses lettres de noblesse en renvoyant à autre chose qu'elle même, le réel insaisissable et à jamais voilé demeurant pourtant, de la sorte, signifié et orienté.

Si la forme correspond au principe d'organisation interne des apparences, l'informel fait écho à cette matrice invisible et à son dépassement ce qui, en quelque domaine que ce soit, pose à la fois d'un côté la question des normes ou des valeurs (biologiques, psychologiques, sociétales, identitaires ...) et de l'autre leur transgression, inhérente à leur impératif continu de dépassement. Si l'enjeu de cette contradiction ressort d'un questionnement éthique, cette dialectique interroge en parallèle la relation entre le régime de l'illusion formelle, témoin d'idolâtrie et de fantasmagories, et celui de la forme « réelle » (*l'Imago Dei*) considérée comme révélation des traces informelles de la présence et manifestation phénoménologique

² Voir les analogies de cette énonciation avec la dialectique bien/lumière ; mal/ténèbres dans la tradition biblique.

de l'esprit. Le récit, l'image, le rêve, le symbole deviennent ainsi les signes d'une réalité cachée, ils témoignent d'une dimension informelle dont la réalité nous échappe. L'exploration de la forme, le contenu des rêves présupposent ainsi possiblement d'une part invisible de nature différente, agissante et agente, afin de recomposer l'Unité. La relation entre formel et informel dès lors, à finalité ontologique, se déploie identiquement à celle du multiple et de l'Un, des impératifs personnels et des valeurs universelles. Si la forme (M. Fabre, 1994) répond à la question du (pour)quoi en définissant l'objet, son dynamisme sous-jacent, comme principe informel, sous-tend la question du (pour)qui. Pour l'avoir développé par ailleurs (P. Paul, 2003) ce processus affirme, nous l'avons compris, la réalisation d'un cheminement cognitif, d'un parcours transformateur (Buber, 1995) se signifiant en diverses stations construisant les interactions, sur différents niveaux de réalité, entre l'objet et le sujet (P. Paul, 2005). Deux approches, deux méthodes complémentaires officient donc en parallèle, l'une tenant à l'opacité et à la résistance de l'objet (approche scientifique et explicative) et valorisant la rationalité objective et instrumentale, l'autre attestant de la transparence du sujet (approche herméneutique et compréhensive), de rationalité subjective et narrative. La formation du sujet affirme donc une dimension plus profonde que le savoir classique, fondé aujourd'hui sur un monisme matérialiste contraire à tout jeu dialectique et à toute connaissance « vraie » de l'être. Celle-ci impose en effet diverses phases d'acquisition impliquant un cheminement de l'humain entre transformation formelle et insaisissabilité (informelle) d'essence, la problématique de la mort, physique autant qu'initiatique, devenant sans doute l'indicateur le plus fondamental de ce cheminement (P. Paul, 2003). Si l'on accepte ce processus, le statut de l'ordre formel (logique, sociologique...) se trouve confronté, dans ses marges, à l'imprévu, au chaos, identiquement à la façon dont le canon littéraire confucéen, vecteur de l'ordre social, rencontre le statut de l'extraordinaire (d'inspiration plus taoïste) inversant inopinément le « controuvé » en merveilleux (F. Jullien, 2004). Seul ce type de processus, par construction dialectique, donne stabilité à l'acquis par recherche de conformité, comme le caractère « extraordinaire » de sa déstabilisation donne leur mort aux formes, dynamisant ainsi leur capacité d'essor et leur aptitude de mutation.

Mais en quoi consiste ce caractère « extraordinaire », facteur transversal, transgressif et marginal de transformation ?

L'une de nos pistes de recherche, de longue date, a considéré à affirmer que le statut, tant difforme qu'informe, du « merveilleux » dirige vers l'imaginaire (comme image, simulacre) et le « monde imaginal » (comme *imaginatio vera* – H. Corbin, 1971 ; 1980) qui interviennent, le plus souvent de façon implicite, dans la formation et la transformation. La

Forme, au sens d'*Imago dei*, de reconnaissance et de processus identitaire, provient dans notre approche de la neutralisation des deux activités contraires que sont le conforme et l'informe, à l'interface des rythmes du dehors et de ceux du dedans. Cette dialectique devient un moyen de travailler la complexité (« tisser ensemble »), la mise en rapport des contradictoires orientant dans la direction d'un troisième élément jaillissant de leur neutralisation (l'Un) comme « Forme identitaire véritable » en quelque sorte « ressuscitée » mais située dans un autre niveau de réalité que celui sur lequel sont impliqués les contraires que sont l'« objet » et le « sujet ». Entre temps biologique (génétique) et temps social (collectif) le temps personnel (identitaire), toujours vécu au présent, devient la mesure du parcours et du mouvement, c'est à dire du changement. Les nœuds du tissage, comme ligature des étapes du chemin de vie, fixent la Forme imaginale qui, par ce processus, se re-connaît elle-même, cette révélation, en soi, de soi, manifestation théophanique de l'Un, s'engageant donc grâce à la réunion des deux faces, formelle et informelle, duelle et non-duelle, qui la composent.

Nous rejoignons en ces propos indirectement l'approche phénoménologique et épistémologique de M. Foucault (1966) pour qui l'histoire est à considérer comme le lieu de la reconstruction, et celle de M. Merleau-Ponty (1945) qui considère l'avenir du côté de la source du fleuve bien plus que du côté de l'océan. Car sitôt que le temps se retourne du côté de l'Origine, il unit de façon plus étroite « les mots et les choses », l'intelligible et le sensible.

Pour reprendre G. Pineau (2001), la construction du sujet est prise dans l'entre-deux abyssal d'un sujet transcendant inaccessible et d'un sujet subordonné socialement. A cette dyade il faut adjoindre le sujet corporellement et génétiquement déterminé, en interaction permanente avec son environnement naturel et dont, pour reprendre E. Morin (1970) dans son introduction de « *L'homme et la mort* », la complexité biologique accentue le désordre pour y puiser le renouvellement existentiel de son ordre. Mais en parallèle, si le corps est substance, il est aussi forme, présentant un statut ambiguë qu'il faudra comprendre. Si la forme est lumière, il est alors seulement quasi-forme, forme de l'apparence, du semblant. Il résiste à la lumière spirituelle et peut corrompre ce qu'il est incapable de créer (C. Jambet, 2003), le salut consistant, toujours pour le même auteur, à se rapprocher des lumières spirituelles et à se représenter, dans le monde imaginal, que l'on appartient à ces pures lumières. La force de l'imagination peut alors convertir cette semblance en existence effective, l'âme faisant retour à la lumière intelligible : « *La délivrance a lieu quand l'âme se connaît elle-même, dans la relation simple à la lumière des lumières, se sait être sa manifestation et son miroir* » (C. Jambet, 2003, pp 90-91).

La question du sujet, sous-jacente à la mort, rencontre donc au total trois obstacles révélateurs de soi : celui de la « *corporalisation* » (la mort biologique), celui de la socialisation (la mort psychologique ou seconde mort), celui enfin de la « *subjectivation* » (la mort spirituelle, la « nuit obscure » au sommet de la montagne cosmique des mystiques interrogeant la question de l'immortalité). Autrement dit, la quête identitaire supposerait de traverser trois zones de résistance différentes avant d'espérer expérimenter la réalité d'un sujet transcendantal, grâce à sa forme imaginale comme lieu où s'incarne l'esprit et où se spiritualise le corps (H. Corbin). La question du lieu, sur différents niveaux de réalité, devient alors la clé de la problématique identitaire et ontologique, la mort, comme thanatologie, affirmant ici la mesure de l'aptitude à ouvrir son territoire intérieur à une dimension plus vaste et plus stable à la fois que celle possédée préalablement. Elle affirme la complexité de l'homme pluriel, de son éclatement, de son possible remembrement, en insistant sur le processus anthropologique de formation qui s'y associe.

Dans la mesure où chaque niveau de réalité (aspect topologique) suppose un type spécifique d'interaction entre résistance de l'objet et de transparence du sujet, l'« *ars morendis* », en une succession de phases qui libèrent des différents lieux d'identification et d'identité, rend possible l'émergence du sujet « véritable » par effacement, disparition de toute trace d'immanence, d'obscurité, cette problématique affirmant l'insaisissabilité d'essence de l'être mais aussi sa « saisissabilité » grâce à l'expérience, vécue, des différents mondes qui le manifestent. Tendre vers cette auto-reconnaissance, aux frontières du vide, du rien (le « nuage d'inconnaissance » des mystiques) et du plein, inscrit ce cheminement de dés-identification du sujet dans une problématique de l'apparent et du caché dont la Parole biblique suggère bien le processus. D'où l'importance des nombreux « lâcher-prise » qui favorisent, dans la quotidienneté, une rencontre renouvelée à la mort symbolique comme meilleure façon de vivre. Car la mort nous aide à renouer avec la dialectique de l'exotérique et de l'ésotérique afin que tous les lieux d'identification de la conscience, ceux-là mêmes qui nous permettent d'exister en tant que sujets conscients et pensants, deviennent autant d'étapes de reconnaissance du cheminement cognitif qu'opportunités de dépassements, d'abstractions, de ruptures et de mutations. Le monde des rêves, en ces domaines, témoigne d'une opportunité cognitive particulièrement opportune pour interpellier une phénoménologie de l'esprit, grâce à la découverte des structures, plus ou moins transcendantes, qui étayent ses fondements.

Patrick PAUL

BIBLIOGRAPHIE :

- Buber, M., 1995, *Le chemin de l'homme*, Rocher.
- Corbin, H., 1971, *L'homme de lumière dans le soufisme iranien*, Présence.
- Corbin, H., 1980, *Temple et contemplation, essais sur l'Islam iranien*, Flammarion.
- Fabre, M., 1994, *Penser la formation*, PUF.
- Foucault, M., 1966, *Les mots et les choses-une archéologie des sciences humaines*, NRF-Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines ».
- Freud, S., 1967, *Interprétation des rêves*, PUF.
- Jambet, C., 2003, *Le Caché et l'Apparent*, L'Herne, coll. « Mythes et religions ».
- Jullien, F., 2004, *La Chaîne et la trame*, PUF.
- Merleau-Ponty, M., 1945, *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, coll. Tel.
- Miraux, J.-P., 1996, *L'autobiographie, écriture de soi et sincérité*, Nathan Université, coll. « Lettres ».
- Mondzain, M.-J., 2003, *Le commerce des regards*, Seuil, coll. « L'ordre philosophique ».
- Morin, E., 1970, *L'homme et la mort*, Seuil, coll. Points-Essais n° 77, Seuil.
- Paul, P., 2003, *Formation du sujet et transdisciplinarité, histoire de vie professionnelle et imaginaire*, L'Harmattan.
- Paul, P., 2005, « Sujet, autoformation, anthropoformation et niveaux de réalité », in *Transdisciplinarité et formation*, coordonné par P. Paul et G. Pineau, L'Harmattan, coll. « Interfaces et transdisciplinarité », p. 175-202.
- Pineau, G., « Recherche sur l'autoformation existentielle : des boucles étranges entre auto- et exoréférences », *Education Permanente* n° 122.

LES MOTS FORGENT NOTRE REGARD SUR LE MOURIR...

Jour après jour, les chiffres de ceux qui meurent sous les armes, les tortures ou la faim sont froidement mentionnés par des médias impassibles. Si nous voulons éviter d'être des spectateurs passifs, il nous revient de nous questionner *aujourd'hui* sur ce que notre culture nomme «la mort». Mot abstrait, mot refuge, que nous écrivons et prononçons dans nos langues européennes de préférence au verbe "mourir". Les raisons sont multiples d'éviter le mot «mourir». Sans doute ce verbe évoque-t-il pour nous, sans détour possible, le processus biologique, le changement d'état, la modification d'équilibre *vécue par* l'être vivant à un moment donné de son parcours. Sans doute aussi, héritiers que nous sommes en Occident d'une histoire millénaire qui remonte à Sumer, nous restons attachés à une mythologie du couple binaire vie/mort, que nous inscrivons volontiers dans un temps que l'occident – toujours lui – s'obstine à concevoir linéaire, horizontal, non réversible, comme son écriture alphabétique.

Aujourd'hui, les sciences de la nature nous expliquent qu'il est temps de remettre en question certains concepts fossiles, comme la causalité locale, l'objectivité, la temporalité, ... Ces sciences nous disent que nous avons les moyens de revisiter et de dépoussiérer les vrais-faux débats sur l'inné et l'acquis, le réel, l'origine de l'Univers, celle de l'homme et du langage. Elles nous disent aussi qu'il est grand temps que soit reconnu le pluriel des niveaux de réalité, celui des logiques, des intelligences, des mémoires, des langages, face à la forte pression qu'exerce sur la vie quotidienne du jeune 21^e siècle le développement fulgurant de la technologie des dernières décennies. L'engouement pour l'efficacité, pour la compétition, pour l'effet «dé-réalisant» du virtuel, règne généreusement dans nos vies quotidiennes, arc-boutées vers toujours plus de quantitatif, de mesurable, d'immédiateté. Mais le «toujours plus» est justement un indice de ce qui ne nourrit pas...

Ce que l'organisme vivant (qu'il soit plante ou animal) demande, exige même, c'est que soient accueillis et intégrés dans son regard et sa langue quotidienne les *concepts novateurs et générateurs* de relativité, champ, système, auto-organisation, potentialisation ⇔ actualisation, complexité ⇔ complexification, non-linéarité, inter-dépendance, complémentarité, indétermination, transdisciplinarité... Aujourd'hui, l'urgence est d'entrer dans le double flux,

de la double relation ($\Leftrightarrow$), dans la boucle du couplage que le vivant établit avec ce et ceux qui l'entourent.

Dans la vieille Europe de nos vies quotidiennes, nous sommes souvent aux prises avec des conceptions fort encombrantes. Parmi elles, reconnaissons la conception nutritionniste de la connaissance (nous pensons être dépositaires d'un savoir), la conception digestive de l'information (nous la recherchons pré-digérée, pré-organisée, et elle doit être prescriptive), la conception «bancaire» du savoir (à cumuler, à conserver, à investir, à faire fructifier)¹. Dans nos regards, dans nos paroles, des dualismes persistent toujours : corps *et* esprit, pensée *et* langage, vie *et* mort, santé *et* maladie, dedans *et* dehors, vrai *et* faux, ...et le redoutable couple du bien *et* du mal... Ajoutons à cette liste les effets de notre ignorance concernant la biodiversité, notre oubli des conséquences des diverses formes de cloisonnement et, ce que Bachelard dénonçait avec force, notre soumission à une temporalité figée, rendant impossible le travail du feu et du marteau².

Nous sommes, d'autre part, rarement conscients de l'impact de la grammaire de nos langues européennes sur notre vision du monde. Le rôle d'une grammaire est d'établir une hiérarchie dans les éléments de la phrase (sujet, verbe, compléments...). Certaines langues préfèrent installer une «holarchie» parmi les éléments qui traduisent la pensée, au moyen d'affixes, de particules dont le rôle est d'indiquer dans la morphologie des mots les nuances relationnelles³. Les grammaires d'héritage gréco-latin, elles, confient à l'ordre des mots et au lexique la structuration de l'espace-temps⁴. Comme le remarque Miguel Benasayag, la fonction-sujet, dans notre langue quotidienne, tend à s'affaiblir devant l'objectivation⁵. Chacun de nous peut observer que nous accordons une place de plus en plus large aux verbes «avoir» et «faire» pour exprimer des sensations ou des sentiments. L'avantage est sans doute qu'en objectivant un ressenti, il est possible «à notre insu» de l'extérioriser et, probablement, de se dé-responsabiliser⁶. La langue française, quant à elle, a la particularité de ne disposer que d'un seul verbe «être» pour exprimer l'identité, l'existence, l'attribution d'une qualité, la

¹ Paulo Freire, dans le Brésil des années 1980, le signalait déjà.

² «on ne vit pas dans une seule temporalité», «le temps humain est une harmonie de rythmes superposés»

³ le mot «holarchie» a été forgé par A. Koestler pour éviter la connotation militaire du mot «hiérarchie» et désigner un système ouvert, auto-régulé, dans lequel les éléments, (les «holos du grec «holos»,signifiant le tout) regardent dans deux directions (le tout et les parties), et sont acteurs d'intégration et d'assertion. Voir. Hampden-Turner, *L'atlas de notre cerveau*, Editions d'Organisation, 1990.

⁴ La séquence sujet-verbe-complément(s) organise les rôles, que les prépositions et les adverbes précisent.

⁵ cf M. Benasayag, *La Fragilité*, Editions la Découverte, 2004.

⁶ Une courte enquête a montré que les expressions «j'ai la haine», «j'ai la honte», «j'ai la colère» se répandent en France, en Espagne, en Italie. Quant aux ravages du verbe «avoir», qui envahit notre relation aux autres et à nous-même, voir H. Trocmé-Fabre *Le langage du vivant*, Editions Etre et Connaître, 2004.

situation permanente ou transitoire⁷, alors que d'autres langues expriment ces différents concepts avec des termes différents. Cet unique verbe «être» français contribuerait-il à encombrer notre rapport à la temporalité du vivant, à oublier que nous sommes en devenir, à choisir de nommer «la mort» plutôt que *le mourir*, «la vie» plutôt que *le vivant* ?

Un bref repérage du langage utilisé par les auteurs couvrant le thème de la mort indique un large éventail des rôles attribués, par notre culture occidentale, à la mort-sujet. La mort *bouleverse, chemine, conduit, cueille, désagrège, détient, donne, emmène, fait place, inspire, interpelle, libère, oblige, opère, ouvre, ponctue, renvoie, sépare, suit, survient...* Mis côte à côte, ces rôles permettent de mesurer l'ampleur et la diversité des configurations de l'avènement du mourir, que nous positionnons volontiers dans le temps (Chronos) et dans l'espace (newtonien): *après la mort, au-delà de la mort, la mort en face, face à la mort, derrière la mort, entrer dans la mort, au seuil de la mort...* La mort peut aussi être «objet», complément des verbes *aimer, confier, fêter, fuir, penser, prendre (la mort pour conseiller), taire, utiliser, voir...* Quant aux qualificatifs que nous lui donnons, ils sont aussi nombreux que variés: *indigne, bonne, apaisée, lucide, consciente, scandaleuse, obscène, cachée, inavouable, insensée, taboue, idéale...* Pour les uns, la mort est un personnage. Pour d'autres un événement. Pour d'autres encore un espace, un domaine... Pour tous, «elle »⁸ est extérieure à l'organisme vivant.

Mourir grandeur nature: reconfigurer le langage, au plus près du vivant

A travers notre langage, nous percevons les limites de nos représentations du mourir. En plaçant le mourir à l'opposé du vivant, nous ignorons (ou nous oublions?) que nous avons, aujourd'hui, les moyens de connaître les exigences du vivant, de respecter sa logique et de *cesser de croire que nous en sommes propriétaire.*

Nous avons en nous la capacité de construire notre parcours sur des *mots-clés fondateurs.*

Aujourd'hui, une nouvelle forme de *biovigilance* est possible, celle qui cherche et trouve les moyens de privilégier la recherche du sens, la cohérence et l'harmonie *d'un monde partagé.*

⁷ Dès 1921, Alfred Korzybski, dans *Manhood of Humanity*, avait souligné les risques de confusion conceptuelle dû au langage.

⁸ Les langues latines (italien, français, espagnol, portugais) ont choisi le féminin. Pour l'allemand et le grec, le mot est masculin. Pour l'anglais, il est neutre. Dans certaines langues (explorons-les!), seul le verbe «mourir» existe: il n'y a pas de substantif pour extérioriser le processus.

Le chantier est immense. Les voies sont, heureusement, nombreuses. Interrogeons-nous et inscrivons ainsi notre réponse dans le futur. Mettons-nous à l'écoute du langage du vivant : il sommeille en chacun de nous, au cœur de nos cellules.

«*Changer les mots c'est changer les choses*» rappelait Pierre Bourdieu. Il s'agit maintenant (main-tenant) de parcourir la distance qui sépare la définition de la vie par Bichat: «*la vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort*», de celle que propose aujourd'hui Henri Atlan: "*la vie est l'ensemble des fonctions qui utilisent la mort*". Les moyens, les outils, les démarches existent. Acceptons, par exemple, d'entendre les *dialogues entre la vie et la mort* que présente Jean-Claude Ameisen, Professeur d'Immunologie, lorsqu'il souligne que la présence des mécanismes de régulation et de contrôle moléculaire au cœur de nos cellules, concernent le vivant *et* le mourir⁹. L'important est de comprendre ce «et»: il n'exprime ni un ajout ni une addition, mais il indique *la double relation*, le double flux, le double processus de l'un à l'autre et de l'autre à l'un : le vivant ⇔ le mourir.

Notre réflexion est en marche. Il n'y a pas de conclusion à lui apporter, mais simplement rappeler un mot-clé fondateur du vivant. Il a probablement l'âge de l'Univers. Il a donc cheminé au moins 15 milliards d'années pour venir s'inscrire sur cette page, ici et maintenant. C'est le mot *relier*, plus précisément *se relier*. Ce mot-clé nous permet de dire, aujourd'hui, qu'aucun processus - qu'il soit physiologique, cognitif, physique - n'est autonome. Ce qui concerne l'humain, et tout spécialement le mourir, s'inscrit dans un double flux de reliance ⇔ alliance, *dans la présence à soi*.

A nous de traduire sans trahir. A nous le devoir de savoir et de dire. A nous d'éviter d'accoster aux berges toujours accueillantes de l'anthropocentrisme, du finalisme, des différents réductionnismes, des cloisonnements sans fin. A nous de dépasser le confort des mots. A nous de chercher le tiers *secrètement caché* dont l'émergence est seule à pouvoir briser nos enfermements. A nous de mettre tout cela en perspective.

Hélène TROCME-FABRE

⁹ In *Qu'est-ce que mourir*, Le Pommier, Cité des Sciences et de l'Industrie, 2003. Voir aussi son ouvrage *La sculpture du vivant*, Odile Jacob, 1999.

LA MORT FAIT PARTIE DE LA VIE

La mort reflète notre vision de la vie : à une vie superficielle, sans âme et sans esprit, correspond une mort dénuée de sens qui débouche sur le tragique sordide du néant. C'est pourquoi la mort est aujourd'hui, probablement plus qu'hier, profondément angoissante et dérangeante. La mort ne fait plus partie de la vie, et n'a plus sa place parmi les valeurs fondatrices de notre société. Malraux se demandait ce qu'était devenue une civilisation qui ne savait plus construire des tombeaux.

Dans un raccourci bien symbolique, on oppose aujourd'hui la mort à la vie. Ne faudrait-il pas plutôt opposer la mort à la naissance ? Nous nous émerveillons de la naissance alors que c'est une mort à la dimension du non manifesté, d'où nous venons et dont nous ignorons tout. *Ex-sistere*, c'est se tenir à l'extérieur. Et à l'inverse nous avons peur de la mort alors qu'elle est naissance ou renaissance à ce non manifesté.

La mort insulte en permanence les valeurs de la modernité: elle rend illusoire le monde du paraître, de l'avoir, du progrès, de l'individualité égocentrée. C'est pourquoi la mort n'est plus une délivrance, mais un ennemi à combattre. Elle n'est plus un départ mais un aboutissement, un terminus. Depuis la fin du Moyen-Age et les grandes épidémies qui l'ont ravagé, la mort est représentée de façon hideuse et ridicule, comme un squelette armé d'une faux emportant dans une danse infernale toutes les classes de la société. Dans cette symbolique, aucune sérénité, aucune délivrance mais un message de peur.

Les penseurs et même les théologiens du début de la Renaissance conçoivent un homme non plus triple – corps, âme, esprit - mais duel, composé seulement d'un corps et d'une âme-psyché, un homme coupé de sa racine de vie qu'est l'esprit. Cette involution réductrice sera parachevée par Descartes. Avec la modernité se dessine donc la vision d'un homme fait de matière, un homme amputé de l'esprit et bientôt amputé de l'âme, donc de la conscience. Aujourd'hui, pour certains, la conscience et ses états ne sont que le sous-produit de l'activité

neuronale. L'homme d'aujourd'hui, né du hasard et totalement fait de matière, peut avoir légitimement peur de la mort. Quelle monnaie d'échange donnera-t-il au passeur ?

Toute notre société est construite sur la domination de la matière, de la forme, du quantifiable et pour finir du virtuel. Nous pensons qu'il n'y a rien en-dehors de ce monde physique que nous croyons connaître. Le problème quand on a tout misé sur la forme, c'est que cette forme est vouée à la mort. La mort ne concerne pas l'esprit et très peu l'âme. L'âme ne disparaît seulement que lorsque la conscience s'est identifiée avec sa racine de vie, l'esprit : ce n'est d'ailleurs pas une mort, c'est une fusion.

Les problèmes de l'âme, de la conscience ont été abandonnés aux poètes, aux religieux, le cas échéant aux psychiatres. Or, la poésie se vend mal, les psychiatres n'ont rien à dire sur la mort et, curieusement, les religions non plus. Elles ne nous parlent pas de la mort, mais de l'après mort, pour nous promettre un paradis en forme de récompense.

L'homme d'aujourd'hui en se laissant voler sa mort s'est fait voler sa vie. Il est devenu un nain qui rase la terre alors que peut-être est-il un géant qui pourrait côtoyer le ciel. Il croit qu'il n'a qu'une existence alors que son âme embrasse l'éternité des cycles, et sa conscience l'éternité de l'instant. Il pense que le réel se confond avec le matériel. Pour s'enrichir il préfère le calcul plutôt que la méditation. Enfin, la mort qui va lui ravir ses éphémères conquêtes ne l'empêche pas de penser qu'il est supérieur aux autres espèces, et il se croit autorisé à les exploiter, voire à les exterminer impunément.

Pour savoir ce qu'est la mort il faut savoir ce qu'est la vie. Or, la vie, ce n'est pas seulement consommer, être reconnu, paraître, affirmer son individualité. Avant tout cela, la vie est une énergie qui se manifeste selon deux polarités, esprit et matière. La vie pour se manifester a besoin d'un Père et d'une Mère. L'esprit, c'est l'énergie de la vie à son niveau vibratoire le plus haut. La matière c'est la même énergie à son niveau vibratoire le plus bas. Avec la rencontre de l'esprit et de la matière apparaît la conscience. La forme est l'épouse de l'esprit, et de ces noces naît la conscience qui doit réaliser l'union entre le haut et le bas, reconstituer l'unité première qui a été séparée. C'est l'alchimie permanente de la vie.

La vie est donc triple dans sa manifestation : elle est esprit, matière et conscience ou âme. Qu'est-ce que l'âme ? C'est ce qui anime la forme et fait le lien entre l'esprit et la matière. Le but de l'âme, c'est d'élever la matière au ciel. C'est pourquoi l'âme se confond souvent avec l'amour dont on dit qu'il est plus fort que la mort.

Qu'est-ce que la mort ? Rien de plus que la vie qui se libère de la prison de la forme. Il y a mort lorsque l'âme décide de se retirer du véhicule qu'elle a emprunté pour faire ce long voyage en direction de sa source, de sa racine de vie. Elle se retire parce que, pour diverses

raisons, ce véhicule n'est plus porteur d'évolution. Elle choisira donc un autre véhicule mieux adapté à la poursuite de son voyage vers l'Absolu. La mort, le plus souvent, sanctionne la fin de notre capacité ou de notre volonté d'apprendre, d'évoluer, de nous transcender. Mais la mort peut être aussi un message que notre âme décide d'adresser par amour à certains qui restent. Du point de vue de l'âme, la mort est une libération, car l'unité centrale, l'esprit, est prisonnier de la forme. La coque doit être brisée pour que le noyau puisse transmettre vie ou nourriture.

La mort laisse la place au vivant, au nouveau, pour que la vie conduise l'évolution de chaque forme à ce degré de perfection où est reflétée la splendeur de sa réalité intérieure, l'esprit. Mais la forme est vouée à l'usure et à l'obsolescence, elle est crucifiée par l'espace et le temps. La mort rythme la respiration de la vie, mais ne l'a jamais arrêté, bien qu'elle affecte toutes les formes vivantes, depuis les plus microscopiques jusqu'aux étoiles et aux galaxies qui s'éteignent de leur belle mort ou dans la violence tourbillonnaire des trous noirs.

Le problème de la mort, bien sûr, c'est la perte de la continuité et de l'individualité de conscience. Le sommeil ressemble à la mort, mais l'être retrouve au réveil sa conscience qui avait disparu. Mais qui nous dit que la mort, ce n'est pas l'inverse du sommeil, et qu'on meurt comme on se réveille, en retrouvant la mémoire d'une vie dans le non-manifesté, mémoire que nous perdons en naissant ? Quand un enfant naît, il semble qu'il ne se souvienne de rien. Néanmoins, les hommes naissent différents : est-ce l'injustice du hasard, ou la conséquence d'une mémoire ? Quand son individualité meurt, l'homme pense que c'est la fin de la vie, alors que ce n'est peut-être que la fin d'une étape. Dans les dimensions du monde des causes, la vie est toujours présente dans sa racine, et l'âme qui est le fils de cette rencontre entre l'esprit et la matière va poursuivre le long travail de polissage qui l'amènera du carbone à la pureté du diamant. Il n'y a pas ma vie, ta vie, sa vie, il n'y a que la vie dans son unité, son unicité et son universalité.

La mort devrait amener l'homme à s'interroger sur le sens de son passage sur la Terre: si la vie est le résultat d'une volonté, c'est-à-dire d'une pensée, et non le fruit du hasard, alors ma vie est aussi le fruit d'une pensée, d'une volonté. Dans ce long apprentissage qui peut-être fera de l'homme un dieu marchant sur la Terre, quel est le sens de cette étape, de cette existence présente ? Que suis-je venu y faire, y apprendre, y comprendre ? Qu'est-ce qui est attendu de moi ? A quoi servons-nous, et mieux, qui servons-nous ? Sommes nous les serviteurs de la vie ou au contraire sommes-nous asservis à nos désirs de vie ? Quel est l'obstacle que j'ai à franchir dans cette étape de mon ascension vers l'esprit, vers le divin créateur, vers le Père ?

Telles sont les questions qu'il serait préférable de se poser avant de mourir, faute d'avoir à remettre ce métier là sur l'ouvrage, dans des conditions plus difficiles. Il y a moins d'indulgence pour les redoublants, et encore moins pour ceux qui triplent. La reconnaissance du caractère illusoire de la mort ne doit pas conduire à un fatalisme paresseux ou résigné. Nous devons mener cette vie comme si elle était unique, et mourir en pensant à ce que nous aurons à comprendre et à faire dans la suivante. La mort doit nous amener à nous montrer digne de l'opportunité que nous donne notre naissance. La mort nous oblige à chercher sans cesse, à comprendre notre mission, notre but. C'est cela, donner du sens à sa vie.

Il est des êtres dont on dira que ce sont de jeunes âmes, qui vivent leur vie comme des aveugles et se cognent contre chaque obstacle. Il y en a d'autres qui savent ce qu'ils ont à faire dans cette vie et le réalisent avec sûreté et diligence. Mais pour chacun la mort est au bout car le pèlerinage est éternel vers cet Absolu qui ouvre les bras au fur et à mesure qu'on s'en approche.

Pour entrer dans cette acceptation de la mort qui n'arrête pas la vie, mais seulement la forme, il faut s'ouvrir à la musique de l'âme qui vibre dans notre cœur, entendre cette volonté subtile qui nous laisse libre de ne pas la suivre, et faire que cette volonté là soit faite, et non celle des désirs de notre individualité mortelle. La mort nous oblige à choisir la vie. Quand je nourris la forme et la matière je nourris la mort. Quand je nourris l'esprit je retrouve la vie dans sa racine, qui est éternelle.

Ainsi la mort aujourd'hui plus que jamais souligne l'absurdité du monde que l'homme a construit et pour lequel il aliène sa liberté d'être. La mort lui montre que ses valeurs sont fausses car il a placé en haut ce qui aurait dû rester en bas, et qu'il a mis plus bas que terre le subtil, le spirituel, le transcendant. Mais la mort aujourd'hui a ceci de nouveau qu'elle ne concerne plus seulement les individus mais l'espèce humaine: l'homme peut disparaître de la surface de la Terre si la forme humaine devient une prison pour l'esprit et que l'humanité ne parvient pas à prendre son envol vers des horizons d'amour et la pratique de justes relations. Alors, de même que l'âme retire le fil de vie qui la relie à un véhicule devenu impropre à la poursuite de son voyage, de même l'âme groupe de l'humanité peut décider de se retirer de la planète, ce que certains nous prophétisent déjà dans un langage moins métaphysique.

Jean-Yves LE FEVRE

LA MORT... AUJOURD'HUI PEUT-ETRE...¹

*Et même si tu étais en train de mourir,
quelqu'un de plus serait en train de mourir,
en dépit de ton désir légitime
de mourir un bref instant en exclusivité.
C'est pourquoi, si l'on t'interroge sur le monde,
répond simplement : quelqu'un est en train de mourir.
Roberto Juarroz (Poésie verticale) ⁽¹⁾*

Jusqu'aux années 1950-60, l'absence de condensation sur un miroir placé devant le visage et l'arrêt définitif du cœur représentaient les seuls critères de la mort. Les progrès de certaines techniques remédiant aux défaillances des organes concernés ont amené les scientifiques à privilégier le concept, plus délicat, plus subtil de la *mort cérébrale*. Ce qui a suscité à leurs yeux de nouveaux et nombreux problèmes d'éthique au bord de l'agonie. ⁽²⁾

« *Nous marchons dans les couchants planétaires de la mort* » constate le poète Werner Lambersy dans *Ecce Homo*⁽³⁾. La connaissance et la raison avancent donc vers un horizon qui s'échappe dans l'invisible. Les philosophes peuvent dissenter sur leurs approches particulières de la mort sans pouvoir démontrer leurs certitudes. Les médecins peuvent lutter contre elle pour la retarder, ce qui leur confère, en principe, une meilleure compréhension du phénomène vital, mais pas de son absence. Avec aplomb, Paul Valéry écrivait dans *Mauvaises pensées et autres* : « *Sur les choses extrêmes – comme la mort - les vivants, qui se renouvellent, se répètent indéfiniment. Ils vont entre trois ou quatre idées qui leur sont les quatre murs de la chambre mentale, renvoyés de l'une à l'autre paroi comme balles* » ⁽⁴⁾. Au cours des millénaires, à travers les mythes et les religions, les hommes n'ont fait que répondre très normalement à une idée fondamentale en diversifiant les formes de l'enfer, du paradis et les façons d'y parvenir. Autre possibilité majeure, la métempsycose s'abreuve depuis fort longtemps aux sources de l'éternel retour. Quant à l'hypothèse du plongeon dans un néant abyssal, elle est certainement née dans les cavernes. La conscience adolescente des hommes primitifs s'était vite trouvée devant le problème posé par un trépas inéluctable ; le mythe ne

¹ Texte publié dans «Aujourd'hui Poème», n° 74, Octobre 2006.

suffisait pas toujours. Au troisième siècle avant notre ère, dans son *Échange de propos entre un mort et un vivant*, le poète Callimaque exprimait déjà une idée devenue assez courante :

« Que veux-tu ? » - « Savoir. » - « Quoi ? » - « Dans le royaume sombre, que voit-on ? » - « Rien. » « Quoi, rien ? Cerbère ? » - « Fariboles... Rien, la mort ». ⁽⁵⁾

Bien entendu, le néant demeure aujourd'hui comme au vingtième siècle la projection d'une idée vedette. *Ne pas être après avoir été* soulève toujours la même question sans réponse évidente.

« Ce qui fut entre nous n'était pas distance

L'heure était nue

Ma mort vêtement. »

Adonis (*L'égaré*)⁽⁶⁾

Si *l'au-delà* ne nous propose qu'un champ d'explications relativement réduit à propos de sa nature *post mortem*, en revanche, les sentiments soulevés par cette entrée dans l'inconnu sont multiples. Même classés en quelques grandes catégories, ils répondent dans l'ensemble à des croisements de psychologies différentes et d'aventures diverses de longueurs inégales. Dans *Le roi se meurt*, Ionesco fait dire à la jeune reine « *Tout le monde est le premier à mourir* ». Plus ou moins préparé, chacun agonise et meurt à sa façon dans un éclair d'exclusivité trompeur et purement virtuel.

« Ô Seigneur, donne à chacun sa propre mort

... Et ordonne-lui enfin d'attendre cette heure

où il enfantera la mort, son maître... »

Rilke (*Le livre de la mort et de la pauvreté*)⁽⁷⁾

Chacun porte en lui l'imaginaire d'un trépas dont il accouchera comme tout le monde, mais selon son destin. Malgré ses efforts très raisonnables, envisageant sa propre disparition même lorsqu'il parle des autres, le philosophe exprimera, lui aussi, des sentiments plutôt que des idées véritablement personnelles.

« Si l'homme doit mourir avant d'avoir son heure

Il faut que les poètes meurent les premiers. »

Paul Eluard (*Une leçon de morale*)⁽⁸⁾

C'est souvent ce qui leur arrive dans les régimes totalitaires. Grands spécialistes des émotions, les poètes ne sont pas les plus mal placés pour évoquer le grand saut de l'*être* dans le *non-être* ou, pour les croyants, chanter le grand bond de l'âme dans la plénitude éternelle, compatir sur la souffrance des damnés dans les flammes de la géhenne.

Il semble que les sentiments devant *la faucheuse* n'évoluent que bien lentement au fil du temps. Au seizième siècle Ronsard constatait dans son *Hymne de la Mort* :

« *Que ta puissance, ô Mort, est grande et admirable !*

Rien au monde par toy ne se dit perdurable,

... Ne me laisse longtemps languir en maladie,... ».

Dans son *Chant de mort*, Henri Michaux semblait plus récemment lui faire écho :

« ...tout à coup comme je trempais dans la joie, tout à coup la Mort vint et me dit :- Il est temps. Viens.- *La Mort à tout jamais la Mort maintenant.* ». Michaux ajoutait : « *Oh ! Mon âme, / Tu pars ou tu restes, / Il faut te décider.* » (Ecuador. *Nausée ou c'est la mort qui vient ?*) ⁽⁹⁾. Ainsi se pose aujourd'hui avec un nom retrouvé le grand problème de l'euthanasie. Le droit personnel de choisir la solution finale, de se jeter contre la nuit comme les insectes se précipitent sur un éclairage ?

Existent-ils de *belles morts* ? La mort naturelle, quand elle n'est pas foudroyante, n'a généralement de belle que le nom. Homère a glorifié le trépas tragique de ses héros légendaires. Un poète hostile à toute forme de violence peut-il suivre aujourd'hui sans réticence une voie belliqueuse ? Enfant, j'ai assisté à une étrange mutation, faisant de certains pacifistes, souvent partisans de la désertion devant l'ennemi, les chantres de la résistance armée, préférant le peloton d'exécution à l'oppression nazie. Il semble que la mort invente sans cesse de belles causes capables d'attirer les êtres sincères.

« *Pourtant ils disent qu'ils ne sont pas des apôtres*

Et que tout est simple

Et que la mort surtout est une chose simple

Puisque toute liberté se survit. » René Guy Cadou

(*Les fusillés de Châteaubriant*, Pleine poitrine) ⁽¹⁰⁾

On ne peut reprocher à la liberté de défendre sa lumière, au contraire,... mais la mort est une hyène qui en guette les ombres pour se nourrir. Sans cesse affamée, charmée par la promesse des intégrismes, elle suit le terroriste rêvant de batifoler au paradis parmi les houris

dévergondées pour sa récompense. Il existe sans doute quelque part un poète capable de chanter l'image de la mort glorieuse attribuée aux fanatiques, un autre prêt à sanctifier ceux qui se vengent aveuglément de leurs méfaits, comme d'autres ont magnifié les apparences du nazisme et du communisme. La poésie revient parfois de la mort avec du sang sur les rimes, du poison sur la prose qu'elle a fait germer.

Un massacre peut changer l'aspect d'une bonne intention, la rendre exécration,... tirer plus tard des larmes conjointes aux descendants de ceux qui se sont opposés. Comme l'espace, le destin se soumet avec la jeunesse à la relativité du temps : « *Certains même sont morts / avant leur vie* ». J'ai beaucoup aimé *Infiniment à venir*, le petit recueil d'Henri Meschonnic ⁽¹¹⁾, inspiré à l'auteur par une visite à *L'Historial de la Grande guerre* :

« *Même les noms
ce qui les tue une deuxième fois
c'est leur nombre* »

Mitrillé sur les routes à dix ans, bombardé à diverses reprises, j'ai appris à considérer la mort comme une voisine détestable mais inévitable. De telle sorte que, pratiquement guéri de la peur et de toute attirance morbide à la fois, je demeure *étonné, stupéfait*, de la véritable fascination qu'elle semble avoir exercé sur certains poètes, mes aînés ou mes contemporains :

« *Si je suis défoncé saignant stupide et blême...
C'est que je n'ai jamais voulu que l'on m'emmène
Loin des portes de la mort où je frappais
De la tête et des pieds et de l'âme et du vide...* »
Roger Gilbert-Lecomte (*Le fils de l'os parle*) ⁽¹²⁾

Certains croyants remettent leur âme entre les mains de la Vierge Marie. Dans un beau poème son ami et complice au sein du *Grand Jeu*, René Daumal, s'en remet *À la Néante* :

« *Que ces chairs meurent ! et qu'il meur , ce corps !
et qu'il souffre avec moi, et qu'il souffre pour toi,...* » ⁽¹³⁾

Si j'apprécie la beauté de ces poèmes émouvants, au désespoir mêlé d'une sinistre gourmandise, j'avoue accorder ma sympathie à la simple lucidité de mon proche parent en matière d'étonnement :

« car votre mort en vous se moque de vos pièges
...s'empare de ce cœur qui se croyait léger
l'alourdit le surprend le presse et le défait
et fait de ce vivant de vivre soulagé
un mort très stupéfait. »

Claude Roy (*Contre-temps*) ⁽¹⁴⁾

Dans son entretien avec Rodica Draghinescu réalisé pour la revue *Poésie Première*, Yves Bonnefoy n'hésite pas à dire que les aspects tragiques de la vie avaient peu à peu permis à son écriture de « *prendre conscience, vraiment conscience, de la finitude de l'existence, du lien intime de celle-ci avec le fait de la mort* ». Quant à la réalité « *ce qu'on y découvre quand la lucidité existentielle l'a dégagée des voiles dont la recouvre nos peurs, c'est la vie, c'est la plénitude rayonnante des beaux moments de la vie.* » ⁽¹⁵⁾

Dans nos villes, où le contact direct avec la mort est plutôt rare, il importe donc de ne pas cacher aux enfants le destin commun d'une échéance fatale, inéluctable même en dehors de toute violence. Bien conduite, cette franchise difficile ne peut qu'attiser chez eux le respect et le goût de la vie. Nourrie d'un étonnement sans cesse renouvelable, la tristesse nous apporte une forme de leçon capable de valoriser l'existence. Créatrices d'orphelins autour de moi, les bombes ont ancré dans le cratère intérieur de mon enfance l'amour éclatant de la famille. Dans l'aube ensanglantée par l'innocence, le désespoir des mères a tatoué sur mon âme le respect de la maternité, dans ma tête les belles images de la paternité. Hélas ! Les prédicateurs du néant sont mal dans leurs phrases et dans leur peau. Diluer pour un jeune le sens de la vie dans une totale absurdité, c'est faire d'un être aux chances toujours présentes l'enfant de chœur de la mort dans un avenir drogué. Le désespoir au bout des mots, glorifiant moins les poèmes que la démarche égocentrique d'un Rimbaud devenu trafiquant d'armes, les zélés de la révolte absolue deviennent ceux de la déchéance. Bêtement, ils freinent sans cesse les progrès de la conscience évoqués par Yves Bonnefoy.

Les brisants du monde nous entourent d'écumes et de pleurs. Celui qui choisit de se laisser porter par les vagues se trouve emporté malgré lui par des *larmes de fond*.

Quand l'écriture est pour un homme la part essentielle de sa vie, son œuvre n'est-elle pas une forme de résistance à la mort ? C'est sans orgueil que Marc Alyn note : « *J'écrivais comme on meurt et c'était pour survivre* » ⁽¹⁶⁾. Simplement, comme les chirurgiens qui se sont penchés sur sa gorge déchirée, les mots l'aident à respirer. Tant mieux pour la postérité !

Comment ne pas s'apitoyer, comme Yves Heurté dans la revue *Poésie Première* n°34, sur l'agonie d'une adolescente géniale, Sabine Sicaud, plus accablée de ses terribles souffrances que par la peur de mourir à quinze ans :

« Ah ! Laissez-moi crier crier crier...
Crier à m'arracher la gorge
Crier comme une bête qu'on égorge,
comme le fer martyrisé dans une forge... »

Prenant acte d'une spiritualité contemporaine sans domicile fixe, l'approche de l'au-delà me paraît aujourd'hui encore plus délicate que celle du dernier soupir, dont elle devrait faire cependant partie. Malgré la faiblesse humaine qu'il partage avec ses frères, le poète croyant se voit chargé d'une lourde tâche. Il essaye de traduire dans la langue de l'absolu le mystère qui nous emporte vers l'inconnu : « *Or le langage qui fait les hommes se fait lui-même homme pour mieux dire à Dieu l'agonie divine et, du même coup, forcer mieux nos seuils. Béantes alors sont nos portes vers la nuit lumineuse* » (Jean Grosjean, *La gloire*) ⁽¹⁷⁾. La source poétique fréquentée par Jean de la Croix n'est pas tarie. On voudrait supposer que l'être perdant sa conscience dans la maladie d'Alzheimer conserve les pleins droits de son âme. Derrière la pauvre ombre de soi-même demeure l'éclairage qui la projette,... celui de l'humanité,... si ce n'est celui de Dieu.

A mes yeux, les intégristes de tous bords, qu'ils défendent avec obstination l'athéisme total ou l'ancrage d'une religion, ont tort de prendre à la lettre tous les dires de la Bible. Prétexte inconscient pour tout accepter ou tout refuser en bloc d'un beau récit mythique ! Je ne peux imaginer par exemple un créateur tout puissant, créant à *son image* l'homme de Neandertal ou de Cro-magnon et rejetant sur leur descendance la responsabilité de leur premier péché. Darwin, K. Popper et quelques autres nous ont expliqué que tout évolue dans l'inachevé : la matière, la vie, l'intelligence, le raisonnement, la conscience et les religions ? Grand admirateur comme moi, de la pensée du père Teilhard de Chardin, qui, pour les autorités religieuses, sentait naguère quelque peu le souffre, notre ami André Parinaud écrivait un an avant de mourir : « *Pour moi, Dieu est à naître de l'élan de l'univers, dont chaque élément constitue l'énergie du divin* ». L'amour constituait pour lui l'élément primordial dans le cheminement du *Phénomène humain*. Je ne peux que l'approuver et me sentir heureux de cette proximité. Parcouru par un courant agnostique que je ne peux renier, encore nourri de quelques paraboles exemplaires, j'espère, quant à moi, mourir sous la forme provisoire d'un

chrétien en cours d'évolution ! Si le Dieu de la Bible existe, et si ce trop modeste auteur de l'univers tient à nous juger, il me pardonnera d'avoir douté de l'existence de sa barbe ou du paradis.

« *Les mourants sont priés d'éteindre la lumière* » (Marc Alyn).

L'humour, ce cher ami, porté par une dernière marée, aborde le rivage du dernier sourire comme une vieille embarcation pose doucement sa joue sur le sable ou elle va reposer. Je connais en Bretagne une baie profonde servant de cimetière pour les bateaux. Plutôt que de couler dans la tempête, ils ont choisi de pourrir paisiblement au soleil de l'équipage déventé. C'est un peu ce que j'exprimais autrefois dans un poème ou j'abordais l'âge mûr :

« *Parce que c'est drôle d'aimer
je crèverai le sourire aux yeux,
le sexe enrubanné d'orgasmes* »...
...« *Parce que ce n'est pas drôle de mourir
je ne recommencerai pas.
Je renaîtrai peut-être au contact des lèvres
sur mon poème endormi la bouche ouverte* »⁽¹⁸⁾

Maurice COUQUIAUD

Notes

1) Edit. Le Cormier. - 2) *Ce que la science sait de la mort*. Science et vie n° 1067 Août 2006. - 3) Edit. Images d'Yvoires - 4) La Pléiade. - 5). Marguerite Yourcenar. Anthologie de la poésie grecque. Edit. Gallimard. - 6) In *Mémoire du vent*. Edit. Gallimard. - 7) et 8) Œuvres complètes, La Pléiade. - 9) Poètes d'aujourd'hui. Edit. Seghers. - 10) Anthologie de la Poésie Française du 20^e siècle. Edit. Gallimard. - 11) Edit. Dumerchez. - 12) et 13) *Les poètes du Grand Jeu*. Edit. Gallimard Voir également *Le Grand jeu* de M. Random. Edit. Le grand souffle - 14) Poésies. Edit. Gallimard. - 15) Edit. Autres temps. - 16) *L'état naissant*. Edit. L'Harmattan. - 17) *La gloire*. Edit. Gallimard. - 18) Maurice Couquiaud. *Parce que* in *Un plaisir d'étincelle*. Edit. GRP, Arcam.

LE PHYSICIEN ET LA MORT

Je commencerai par une première constatation : on rechigne à parler de mort en physique. On évite le mot, et la raison n'en est nullement que les physiciens sont plus ou moins superstitieux que le reste des mortels.

Dans le domaine de l'infiniment petit, une particule ne meurt pas, elle se désintègre. Par exemple, au bout d'un temps très court après sa création (très court de notre point de vue), le pion se convertit en muon et neutrino, ce qu'on écrit par une équation :

$$\text{Pion} \Rightarrow \text{muon} + \text{neutrino}$$

Ce processus a demandé beaucoup de réflexions avant d'être élucidé, car si le pion et le muon se détectent assez directement, le neutrino est une particule invisible qui s'échappe sans laisser de trace. Alors comment savoir qu'il a été effectivement produit ? Le seul indice de sa présence éphémère est une fuite d'énergie, l'énergie portée par le seul muon n'épuisant pas toute celle offerte par le pion initial. Or la physique stipule la conservation de l'énergie dans tous les processus physiques. C'est une règle sacrée qui a toujours été vérifiée. La preuve peut donc sembler indirecte, mais on sait aujourd'hui que l'hypothèse est exacte et la détection du neutrino l'a amplement confirmée.

Un argument pour nier la mort des particules est de dire qu'elles ne vieillissent pas. En effet, tant qu'elles existent, elles portent leurs nombres quantiques intacts. Puis elles disparaissent, soudain, pour engendrer d'autres particules, d'ailleurs choisies dans un jeu limité d'objets par des règles de conservation très strictes.

Prenons un nouvel exemple tiré de la physique nucléaire, celui d'un noyau atomique instable, on parle alors de transmutation. Le carbone 14 devient azote 14. A un certain instant, un noyau de carbone existe, à un instant ultérieur, il est devenu azote. Si l'on considère une source radioactive, c'est-à-dire un échantillon composé d'un grand nombre de noyaux de carbone 14, alors la situation est un peu différente de celle observée pour une particule unique. L'échantillon peu à peu se transforme : les noyaux se convertissent les uns après les autres de l'état carbone à l'état azote. En quelque sorte l'échantillon vieillit, du moins il évolue et l'ensemble carbone s'appauvrit tandis que l'ensemble azote s'enrichit. Peut-on dire que la source est morte quand tous les noyaux de carbone

ont disparu, ce qui est réalisé après un temps indéfini, *a priori* infini puisqu'une décroissance radioactive de type exponentiel n'atteint zéro qu'asymptotiquement?

Cet exemple nous amène à un autre aspect possible d'une approche scientifique de la mort, l'analyse statistique.

Dans le cas de l'échantillon radioactif, un atome change de nature selon une loi statistique bien définie. On connaît à l'avance l'évolution globale de l'échantillon, mais jamais on ne saura à l'avance si un atome choisi en particulier disparaîtra dans les 10 prochaines secondes. De même, les probabilités aident à analyser l'évolution d'une population. Le nombre de décès parmi les habitants d'un pays suit des modèles statistiques relativement contraints. Des tables existent qui donnent précisément la probabilité des différents types de décès. Il y a 6000 morts sur les routes chaque année en France. Certaines vies cessent absurdement, mais statistiquement, leurs fins se comptabilisent suivant des courbes gaussiennes aux propriétés bien connues. Le phénomène est imprévisible pour une particule ou un individu, mais prévisible pour un échantillon ou une population. Il existe pourtant une grande différence avec l'échantillon radioactif : une population peut croître et rajeunir. Mais l'argument est surmontable, car il existe des sources radioactives à deux corps, la quantité du corps intermédiaire augmente dans un premier temps, même si on sait qu'asymptotiquement il décroîtra, tout comme l'humanité.

Cette évolution progressive, illustrée par celle de l'échantillon radioactif, est à rapprocher de la situation discutée par Marcel Proust, quand il écrit : *« ... depuis mon enfance j'étais déjà mort bien des fois. Pour prendre la période la moins ancienne, n'avais-je pas tenu à Albertine plus qu'à ma vie ? Or je ne l'aimais plus, j'étais, non plus l'être qui l'aimait, mais un être différent qui ne l'aimait pas, j'avais cessé de l'aimer quand j'étais devenu un autre. Or je ne souffrais pas d'être devenu cet autre, de ne plus aimer Albertine ; et certes ne plus avoir un jour un corps ne pouvait me paraître en aucune façon quelque chose de plus triste que m'avait paru jadis de ne plus aimer un jour Albertine. Et pourtant, combien cela m'était égal maintenant de ne plus l'aimer. Ces morts successives, si redoutées du moi qu'elles devaient anéantir, si indifférentes, si douces une fois accomplies, et quand celui qui les craignait n'était plus là pour les sentir, m'avaient depuis quelques temps fait comprendre combien il serait peu sage de m'effrayer de la mort. Or c'était maintenant qu'elle m'était depuis peu devenue indifférente, que je recommençais de nouveau à la craindre, sous une autre forme, il est vrai, non pas pour moi, mais pour mon livre. »*

La mort des moi successifs, comme la décroissance d'un échantillon radioactif, ne me semble pourtant pas répondre aux critères de la Mort avec un grand M, et Proust lui-même ne se leurre pas

complètement. La méthode statistique ne donne qu'un renseignement très superficiel. La mort n'est pas un phénomène progressif, c'est, pour utiliser le langage mathématique, un point singulier d'une existence.

Du côté de l'infiniment grand, une étoile est aussi sujette à une espérance de vie limitée, cinq à dix milliards d'années en moyenne. On parle dans ce cas d'explosion de l'astre qui peut résulter en une supernova. Quant à l'Univers dans son entier, l'état final hésite entre le Big Crunch et le Big Rip.

Donc, pas de mort en physique, seulement une fin d'un état qui se convertit spontanément en un état différent, relié au premier par des lois de conservation. La notion de mort semble ne s'introduire qu'avec la cellule, c'est-à-dire quand on aborde le domaine de la biologie. Pour qu'il y ait mort, il faut partir d'un état vivant. Mais qu'est-ce que la vie? Est-ce le mouvement ? Bien sûr que non, la Lune qui tourne autour de la Terre ne vit pas. Alors, la vie serait attachée à la possibilité de reproduction ? On parle d'auto-réplication. Mais on dit d'un être dans le coma qu'il vit encore. Notons que dans les rencontres d'astrophysique, on s'intéresse de plus en plus à la recherche de signes de vie extraterrestre, mais cette appellation recouvre une forme de vie bien modeste, qui apparaît sous l'aspect de biomarqueurs très simples, tel le CO_2 , et qui n'offrent guère de dimension émotionnelle bien forte.

La vie est une notion très difficile à définir et Bichat nous dit : « *La vie est ce qui résiste à la mort.* »

Mais alors, si la vie s'explique par la mort qui n'a de sens que pour le vivant, nous tombons sur un argument circulaire.

Quelle est donc la grande différence entre la fin d'une particule et la mort d'un être vivant ? Un élément de réponse me semble provenir du fait que, dans le phénomène de désintégration, il existe un « avant », la particule initiale, et un « après » bien déterminé. Cet « après » n'est pas complètement contraint tant que la désintégration n'a pas eu lieu. Pour une particule donnée, il existe un choix entre divers modes de désintégration. Mais ce choix est limité à un jeu de nouvelles particules dont la seule liberté consiste à se partager une énergie fixe. Par exemple le pion disparaît pour donner un muon et un neutrino dans 99,99% des cas. L'état engendré par la désintégration est d'ailleurs plus « intéressant » que l'état initial puisqu'on recueille deux particules aux propriétés plus riches que celles de la particule initiale. De même le carbone 14 donne non seulement l'azote 14, mais aussi un électron et un neutrino. Une supernova, qui signe la mort d'une étoile ensemence l'univers d'éléments lourds à l'origine de la formation des planètes et donc de l'apparition de la vie.

Dans une transformation de physique, il y a donc un « avant » et un « après », que l'observateur, qui reste extérieur au phénomène, peut analyser à sa guise. Le sociologue, lui aussi,

analyse l'évolution d'une population avant et après les morts individuelles, accidents de la route ou suicides ou maladies. Le physicien ou le sociologue restent en dehors du processus. Leur rôle se cantonne à celui d'observateurs non impliqués. Un petit commentaire peut être inséré ici. En mécanique quantique, on sait que l'observateur participe au processus de la mesure, il influence le résultat par le fait même d'observer. Dans une population, on a constaté que la probabilité de mourir quelques jours avant la célébration d'un anniversaire diminue, pour augmenter dans la même proportion après la fête et reprendre la courbe moyenne normale ensuite. La psychologie semble jouer un rôle similaire à l'opération de mesure en mécanique quantique sans qu'on puisse aller au-delà dans le rapprochement.

Essayons de calquer le résultat de la désintégration du pion au phénomène de la mort. Si l'on voulait écrire une équation, on obtiendrait :

$$\text{Corps vivant} \Rightarrow \text{cadavre} + ?$$

Le point d'interrogation résume notre ignorance. Car la mort résulte, semble-t-il, en une perte, mais perte de quoi?

Qu'il manque quelque chose, et que le corps ne constitue pas tout l'être vivant, Proust nous le dit : « *C'est dans la maladie que nous nous rendons compte que nous ne vivons pas seuls mais enchaînés à un être d'un règne différent, dont des abîmes nous séparent, qui ne nous connaît pas et duquel il est impossible de nous faire comprendre : notre corps.* »

Très clairement, Proust est d'avis que notre corps ne restitue pas la totalité de notre être. Et, pendant l'agonie de sa grand-mère, il demande, dans un cri désespéré : « *Mais si ce n'était plus qu'une bête qui remuait là, ma grand-mère où était-elle ?* »

Le corps n'est donc qu'une partie de l'être vivant, ce qui justifie notre équation qui ne résout rien, car l'état final n'est pas complètement défini. La mort lâche bien derrière elle un cadavre, mais c'est un objet infiniment moins riche que le corps vivant qui a cessé d'être. « *Et le reste est silence* » selon la forte parole d'Hamlet. La partie spirituelle qui caractérisait le vivant n'est plus objet d'analyse, elle nous échappe, soit que, pour les agnostiques il ne reste rien d'autre, « *Et le reste est vide* », soit que l'âme se soit évadée dans un au-delà inaccessible « *Et le reste est absent.* »

Cette part manquante, je l'appellerai la part de l'incompréhensible.

L'Univers est certes intelligible. Selon la phrase souvent citée d'Einstein, « *La chose la plus incompréhensible de ce monde est que le monde soit compréhensible.* » Mais le monde est-il entièrement compréhensible ? Il est assez raisonnable de penser qu'il existe une part du réel qui demeurera inaccessible à notre intelligence, malgré tous les progrès scientifiques à venir. Comme la rétine de l'œil qui n'est sensible qu'à une faible partie du spectre électromagnétique, l'intelligence

ne serait sensible qu'à une partie des mystères de la nature. En mathématiques, on parle de recouvrement entre deux ensembles, et il ne me semble pas évident que réel et intelligible se superposent exactement. Un recouvrement complet entre la capacité du cerveau humain et l'ensemble des mystères de l'univers donnerait au principe anthropique un argument très fort. Si nous ne l'acceptons pas, alors la mort pourrait être le point de rupture où deux ensembles divergent, elle communique avec l'incompréhensible.

L'équation de la mort a donc un peu évolué. Elle s'écrit :

$$\text{Corps vivant} \Rightarrow \text{cadavre} + \text{incompréhensible}$$

Remplacer un point d'interrogation par la parole incompréhensible ne semble pas un progrès évident. Mais cela ouvre des perspectives, car l'équation est maintenant bien proche de celle formulant la désintégration du pion, telle qu'on pouvait l'écrire avant 1930, quand on constatait une perte d'énergie inexplicée et mystérieuse. Certains ne mettaient-ils pas en question la conservation de l'énergie, hypothèse qui, dans notre cas, reviendrait à identifier être vivant et cadavre ? Or, les partisans d'une violation d'énergie avaient tort.

Quelque chose fuit au moment de la mort sans laisser de trace. De même, les désintégrations impliquant un neutrino étaient incompréhensibles avant 1930, et Pauli s'excusait d'avoir inventé une particule qui ne serait jamais détectée expérimentalement. Sa crainte a été infirmée et trois Prix Nobel ont jalonné les progrès de la physique des neutrinos.

Alors ce qui manque au moment de la mort, l'appellera-t-on esprit ou âme ? Peut-être, après tout, cette partie qui disparaît sera un jour sujet d'expérimentation, comme suggéré dans un roman qui identifie précisément l'âme à une construction de neutrinos se libérant à l'instant final. L'identification est facile pour un physicien des particules. Sans aller jusque là, en physique des particules, on met souvent des limites supérieures à l'existence d'un phénomène hypothétique. De même on pourrait imaginer des tests donnant lieu à des effets physiques sensibles. Mais qui oserait tenter de telles mesures ?

J'aimerais, pour finir, introduire un nouveau paramètre, utile dans ces considérations : le temps. On sait qu'il est réversible dans le monde microscopique, alors qu'il est irréversible à notre échelle. C'est un paramètre hautement capricieux et un philosophe a dit à son propos : « *Le concept de temps pourrait être la conséquence de la conscience qu'on a de notre mortalité.* »

Donc la mort pourrait être un ingrédient externe de la physique, donnant au temps sa flèche, c'est-à-dire sa direction toujours orientée dans un sens unique. Sans la mort, il n'y aurait plus de passage du temps, le monde deviendrait alors statique et sans histoire. On sait aujourd'hui qu'au

niveau de l'Univers, le temps supposé cyclique chez les Anciens, acquiert grâce au Big Bang une évolution où passé et futur sont bien définis.

Il faut bien avouer que toutes ces considérations d'analyse scientifique de la mort aboutissent à un cul-de-sac. Alors, je préfère revenir à Proust : « ... *il en est de la vieillesse comme de la mort. Quelques-uns les affrontent avec indifférence, non parce qu'ils ont plus de courage mais parce qu'ils ont moins d'imagination.* »

Or, de son côté, Roger Martin du Gard écrit : « Un astronome habitué à vivre en pensée dans les espaces intersidéraux doit avoir moins de mal qu'un autre à mourir. »

En confrontant les deux extraits, on en conclut qu'un astronome, et plus généralement un scientifique, doit posséder peu d'imagination. Ou peut-être, l'essentiel de son imagination étant consacrée aux objets de sa recherche, il lui en reste trop peu pour penser à la mort. Ceci expliquerait pourquoi ces réflexions resteront sans conclusion.

François VANNUCCI

LA CONSCIENCE ATTENTIVE

La question de la mort dérange. Et pourtant son image superficielle est omniprésente dans nos actualités, au cinéma, dans les jeux vidéo, etc.

De la même manière que le nouveau-né est désemparé lorsqu'il arrive dans notre monde qui lui est inconnu, il semblerait que nous soyons terriblement désemparé face à un événement pourtant inévitable, la mort.

Ainsi, la réflexion que je propose dans cette courte note consiste à examiner le processus de naissance et de croissance de l'être humain qui doit lui permettre de se situer de façon plus adéquate face à la mort, cette possible nouvelle naissance ou cette porte vers un néant à définir.

Sélim Aïssel écrit dans ses *Pensées spirituelles impertinentes*¹:

La vie après la mort. Choisissez :

- le néant,
- ou la vie dans un autre monde,
- ou une nouvelle réincarnation terrestre,
- ou la récurrence (revivre la même vie à la même époque !).

Sans connaissances suffisantes et sans travail, vous ne pouvez pas choisir, ça choisira pour vous.

Pour débiter ma réflexion, je choisis de m'appuyer sur cette pensée proposée par le philosophe Sélim Aïssel. Se basant sur les théories et croyances religieuses sur la vie après la mort, Sélim Aïssel, à l'instar de Rudolf Steiner² à son époque, considère que s'il existe une vie après la mort, celle-ci sera probablement la suite logique de sa vie avant la mort, de sa façon de penser, de sa façon de ressentir, de ses actes posés et certainement aussi de ses intentions. L'idée centrale est donc que nous sommes responsables de ce qui va se passer à la mort à condition de s'en donner les moyens. Évidemment, cela ne signifie pas que nous soyons responsable de la manière extérieure de mourir, mais l'état intérieur au moment de la

¹ Sélim Aïssel, *Pensées spirituelles impertinentes*, Editions Spiritual Book, 2000.

² Rudolf Steiner, *Le sens de la mort*, Editions du Centre Triade, 1985.

mort peut sûrement se préparer. Ce texte propose ainsi de simplement parcourir la vie humaine depuis la naissance vers l'inévitable mort, avec un regard qui se nourrit de la conscience la plus claire possible, selon bien sûr mes propres connaissances et mon expérience personnelle, teintée de toute sa subjectivité.

La première mort

À la naissance, l'être humain appréhende une première mort. Celle qui consiste à quitter un monde fusionnel avec sa mère, un monde où l'enfant est protégé et totalement dans l'amour de l'être qui le porte. Et l'accueil dans le nouveau monde est loin d'être toujours très agréable : froid, violence physique, choc émotionnel lié à la séparation, etc. une mort en quelque sorte.

Que peut-il alors se passer pour cet être dans ce nouveau monde ? Immédiatement, il s'empoisonne avec trois fardeaux : la peur (de ce monde inconnu), la tristesse (d'avoir quitter son monde d'avant) et enfin la colère (car il souhaite retrouver le bonheur perdu). Le passage du monde de la mère vers notre monde s'accompagne d'un traumatisme, qu'on peut certes minimiser avec des techniques d'accouchement adéquates, mais on ne connaît pas d'être humain qui ne soit pas 'squatté' par les fardeaux que j'ai cités.

Reconnaitre les poisons

L'observation sincère de soi conduit à reconnaître ces trois poisons en soi. Ils sont les moteurs de la vie, en prenant évidemment des formes et des expressions très diverses et variées sur les cheminements des individus. L'affirmation que je pose ici est le fruit de l'expérience partagée par de nombreux chercheurs de vérité, cette vérité que l'on peut découvrir sur soi. La découverte de ces moteurs est accompagnée de quelques grincements de dents et une nécessaire remise en cause de ses façons mécaniques (conditionnées) de réagir à la vie, et ceci à la fois au niveau des attitudes physiques, des réactions émotionnelles et des pensées. Prenons un exemple : je réagis très mal (émotion négative de suspicion, haine, attitude agressive, pensées malveillantes, etc.) Lorsque, dans un domaine qui me concerne, on me cache des choses ou des collègues prennent des initiatives sans m'en parler. Je reconnais aujourd'hui ce type de comportement, mon comportement comme quelque chose de maladif, inadapté à la vie telle qu'elle est. Un autre, dans cette même situation, pourrait réagir de façon totalement différente. C'est une évidence et cela signifie clairement que ce n'est pas la situation qui contient le problème mais moi. Les poisons à l'œuvre ici sont dans l'ordre : la

peur (d'être exclu), la tristesse (de ne pas être à la hauteur) et bien sûr la colère qui nourrit l'ensemble des émotions négatives qui naissent alors. Voir, avoir conscience de ces processus permet, petit à petit, de dévoiler notre propre nature, quelque chose qui était peut-être là avant même la naissance.

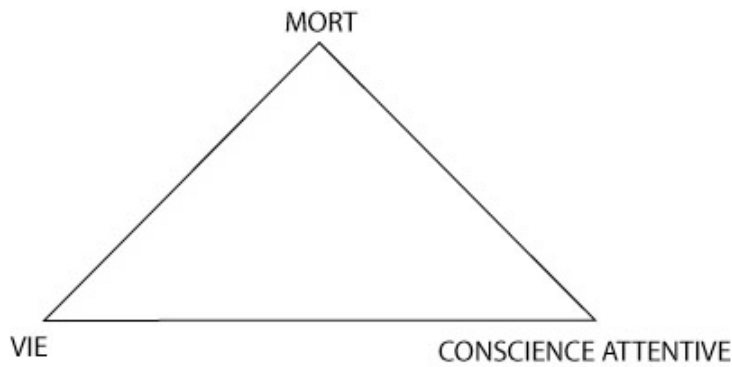
Il apparaît comme une nécessité supérieure, dans le jeu de la vie, de travailler à découvrir puis à dépasser les poisons cités ci-dessus. Il s'agit de les dépasser, après les avoir reconnus comme une réalité, pour accéder à une dimension plus subtile dans l'être humain. A l'évidence, seule quelque chose de plus subtile que notre structure matérielle peut survivre à la mort du corps. Mais encore faut-il avoir créé ou nourri une autre structure.

Se laisser vivre uniquement au travers des trois poisons étouffe notre nature subtile. Mais l'observation de nos fonctionnements ne peut pas suffire à développer cette nature différente, mais la dévoile seulement. Affronter la vie sous ses multiples aspects doit permettre de grandir, à condition de faire la part entre les poisons et notre aptitude à nous conduire selon des comportements réellement humains. Cela s'apprend mais cet aspect des choses dépasse le cadre de cette contribution.

La conscience attentive : le fil de la vie

Ainsi il est possible, de façon très concrète, de se préparer à la mort à chaque instant. D'une part, la conscience attentive permet de faire ce long travail de dévoilement et nous prépare chaque fois un peu plus à cet instant où tous les voiles tomberont d'un seul coup.

Chaque instant de notre vie, par la pratique de la conscience attentive, devient une petite mort à nos poisons. De ce point de vue, et en accord avec les connaissances modernes du métabolisme cellulaire, la vie peut être considérée comme une succession de 'petites morts'. L'important est d'appréhender ces 'petites morts' de façon consciente, cette conscience attentive qui est la marque de notre humanité (qui nous distingue du monde animal).



Pour résumer, je pense qu'en dehors de tout dogmatisme et théorie, une façon concrète de se positionner face à la mort aujourd'hui, est d'entretenir une force ou un processus de conscience attentive entre la naissance et la mort. C'est un travail de chaque instant mais combien difficile. Ce travail a cependant deux grands avantages : il peut être fait tout le temps et partout, et il est une force véritablement humaine qui éclaire la vie, notre cheminement de vie, de nombreuses lumières inattendues. Nous établissons donc une triade en quelque sorte, afin de vivre la mort comme un processus supérieur, une vraie nouvelle naissance. La conscience attentive y joue un rôle essentiel qui permet chaque jour d'avancer vers sa mort, droit et courageusement.

Richard WELTER

LES METAMORPHOSES DU « MOURIR AUJOURD'HUI »

J'emploie à dessein le terme de « mourir » pour souligner le fait que le verbe me paraît de nos jours plus adapté aux opérations complexes de notre condition liée aux nouvelles technologies que le substantif de « mort », issu davantage, me semble-t-il, des conceptions culturelles liées à la tradition.

Le mourir « exhibi-voyeuriste »

C'est le néologisme que je propose pour désigner la condition nouvelle à laquelle nous astreint la pratique massive des médias, en particulier la télévision.

D'une part, les médias n'ont de cesse de nous « montrer », au nom de l'actualité (slogan de CNN : « Be the first to know »), toutes les formes de morts violentes, les images de guerre culminant dans des vues inhumaines, jusque dans les détails des décapitations.

D'autre part, le comportement des téléspectateurs qui, longtemps réduits aux relations faites en différé par la presse, peuvent retrouver aujourd'hui la délectation morbide des gens qui assistaient jadis aux mises à mort, par pendaison, autodafé, guillotine, peloton d'exécution.

Exhibitionnisme et voyeurisme atteignent aujourd'hui des proportions qui font à la fois frémir le public et augmenter l'audimat.

C'est dans quoi excelle la chaîne américaine Fox, propriété du magnat Murdoch, dont l'une des émissions-phares consiste à suivre incidents et accidents au fur et à mesure qu'ils se déroulent. La contagion devient une condition majeure de la télévision que nombre d'autres stations dans le monde cherchent à imiter, trop souvent avec succès. A preuve les produits dérivés que sont les nombreux jeux et spectacles de « télé réalité ».

Cette tendance est devenue l'un des constituants des médias, à preuve les propos du président de TF1, Patrick Le Lay, qui n'hésitait pas à affirmer : « Il y a beaucoup de façons de parler de la télévision. Mais dans une perspective +business+, soyons réaliste : à la base, le métier de TF1, c'est d'aider Coca-Cola, par exemple, à vendre son produit. Or pour qu'un message publicitaire soit perçu, il faut que le cerveau du téléspectateur soit disponible. Nos

émissions ont pour vocation de le rendre disponible : c'est-à-dire de le divertir, de le détendre pour le préparer entre deux messages. Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau humain disponible. »

Exhibitionnisme et voyeurisme excellent dans cette vente mortifère.

La mort « accidentelle »

Toutes les années, les morts de la route se comptent par centaines de milliers, effaçant dans chaque pays l'équivalent d'un village, d'une ville, d'une capitale, comme s'il s'agissait d'un phénomène naturel, du moins dans la représentation que nous nous en faisons. Ressenti il y a quelques années encore comme une « fatalité » imputable à une destinée inévitable, précisément le fatum, l'accident est aujourd'hui de plus en plus tenu pour quelque chose qui n'aurait pas dû se produire et donc - c'est le corollaire - qu'on aurait dû ou pu prévenir. Le concept d'« accident » s'associe pour nous au contingent, au fortuit ; tout au plus acceptons-nous une causalité biaisée sous les noms de « fautes de conduite », « excès de vitesse », « inattention », sans compter l'alcool et la drogue qui font rituellement figures de coupables

Le refoulement collectif auquel nous procédons a trouvé l'astuce d'inventer le terme d'« accidentologie »¹ qui, comme son nom l'indique, érige les accidents en une science intellectuellement compréhensible et explicable. La mise en forme du concept et de la structure mentale qu'elle implique, l'emportent sur l'ensemble des drames existentiels. La bonne conscience s'établit à partir d'un tour de passe-passe linguistique. Ce qui n'empêche nullement les accidents automobiles d'occuper largement les statistiques et de faire bénéficier les assurances de ressources régulières et confortables.

A noter : « Les petits monuments funéraires, édifiés sur les lieux d'un accident mortel, sont de plus en plus nombreux. Une manière, pour les familles, de lutter contre l'oubli. ». Un nouveau rite émerge : « Requiem au bord des routes » (« Le Monde », 7 mai 2005).

A noter encore - c'est le paradoxe - que l'automobile, instrument de confort et de perte à la fois, a engendré le seul système universel qu'est le code de la route auquel chacun est censé se soumettre et qui a configuré aussi bien les villes que les campagnes, la planète entière.

La mort « sublime »

¹ <http://www.securiteroutiere.equipement.gouv.fr/infos-ref/observatoire/accidentologie/>

Les sports extrêmes en sont l'illustration. Il s'agit encore et toujours de « tutoyer » la mort. Paradoxe de notre époque, le franchissement des limites est devenu le « risque glorieux », qui nous vaut la médiatisation mondiale. Les records olympiques, les courses automobiles, les championnats, les défis en tous genres, alpestres, maritimes, aériens alimentent cette mort d'un nouveau type dont le prestige tient à la « passe finale », la mise à mort du taureau dans l'arène, alpha et oméga du vertige qu'il engendre.

Le dopage et le surentraînement précoce préparent victimes et vainqueurs au même destin. Quand la transcendance se retire, les cadavres à venir ne valent plus que par leur poids de médailles. Les héros de jadis, morts au « champ d'honneur », cités à l'ordre de la nation, font place aux athlètes qu'éclaire fugitivement la flamme olympique pour les consumer très vite dans le même anonymat. Ainsi de tous les « extrêmes ».

La mort « suspendue »

« La toxine botulinique traite les rides d'expression comme les rides fronto-glabellaires et les rides péri-orbitaires »². Ce traitement n'est que l'une des dernières étapes de la chirurgie esthétique dont les programmes envisagent l'amélioration de toutes les parties du corps, de leur apparence faut-il préciser. N'empêche, la « botoxisation », si on peut généraliser le phénomène, participe de l'effort séculaire que font les hommes pour prévenir l'usure de l'âge, jusqu'à la mort, et pour laquelle il n'est pas de recette, aussi saugrenue soit-elle, qui ne trouve ses fervents adeptes. Mais aujourd'hui la chimie stimulée par l'industrie pharmaceutique touche l'humanité entière, sexualité et longévité garanties, moyennant paiement.

Avec pour finir le cri d'Oscar Wilde quand se rompent les artifices de la suspension: « Grands dieux ! C'était le visage de Dorian Gray qu'il regardait ! L'horreur, quelle qu'elle fût, n'avait pas encore entièrement ravagé sa stupéfiante beauté. »

Ce qui n'empêche nullement le succès foudroyant des sites « anti-aging ». Plus d'un million de références actuellement sur Google !

L'impossible catharsis planétaire ?

² <http://www.doc-esthetique.com> (ne pas manquer la galerie-photos !)

Les funérailles de Jean-Paul II, expressément qualifiées de « planétaires », amorcent à mes yeux un nouveau « seuil » de la mort, caractérisé par une conception et une pratique issues des conditions technologiques de notre époque.

Un parallèle avec la Grèce antique orientera mon propos. Le théâtre grec naît au 5^e siècle avant J.-C. en constituant, à partir d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, une invention : la tragédie. Celle-ci se déroule périodiquement à la faveur de « concours » qui marquent l'avènement d'une conscience d'un nouveau type, la conscience tragique, système complexe qui fait interagir l'ensemble des acteurs dans l'espace, la durée, la musique, avec la participation du public. C'est donc l'action collective de la re-présentation, c'est-à-dire de la célébration théâtrale, qui fait sens à la faveur d'une expérience vécue.

Toutes proportions gardées, je postule que les médias modernes, particulièrement la télévision, mais aussi bien la presse, les magazines que depuis peu Internet, s'accordent à jouer à notre époque fondamentalement un rôle similaire.

Contrairement à l'opinion courante, ce n'est en effet pas, du moins seulement, de moyens d'information qu'il s'agit. En fait, je crois que notre époque en est arrivée à aménager des dispositifs planétaires pour créer le théâtre universel dont notre conscience en formation « planétaire » elle aussi (je ne crains pas les répétitions) éprouve le besoin vital. Toutes les télévisions du monde, à l'exception de la Chine et de la Russie, ont suivi en continu les dernières journées du Pape et ont, à sa mort, rivalisé pour montrer les millions de fidèles affluant et priant à Rome, mais aussi bien dans le reste du monde. Images et commentaires visant avant tout la part affective, le côté émotionnel profond en chacun de nous. Ainsi se sont accomplis les mécanismes de fascination qui président aux cérémonies, aux actions importantes qu'on retrouve à différentes échelles, au cinéma, au théâtre, lors des grandes manifestations internationales, aux rassemblements politiques, aux jeux olympiques, aux championnats du monde de tennis, de football, de ski, etc. Notre société mondiale s'est donc efforcée d'inventer la scène à sa mesure par le truchement de millions de postes de télévision allumés en permanence, souvent doublés d'écrans géants dans les lieux publics et, pour les funérailles de Jean-Paul II, jusqu'à l'intérieur des églises : « La terre entière pleure la mort du Pape ». Il ne s'agit plus d'une métaphore de circonstance. En réalité et dans les faits, il n'est plus d'endroit ni d'événement qui échappent à la télévision. Le point décisif est, insistons-y, de comprendre qu'avec la mort du Pape, c'est beaucoup plus que d'une information qu'il s'agit. L'événement multiplié en continu à millions d'exemplaires s'engrène en direct sur chacun de nous, engendrant un « méga-événement » à l'échelle de la « méga-société » que nous sommes devenus. La mort elle-même change de nature. Elle devient, comme le marché,

un facteur de mondialisation. Mais dans l'expérience que nous venons de vivre, il y a plus encore. D'abord l'étonnement devant l'ampleur de l'événement, devant l'émotion universelle qu'il suscite, devant la participation des quelque 200 chefs d'Etat (trois présidents rien que pour les Etats-Unis) et, surtout, devant les foules anonymes, dans lesquelles les caméras fouillaient pour surprendre les traits de la compassion et de la souffrance. Des caméras partout, des micros partout, des émetteurs partout qu'on ne voyait pas, mais qui conféraient à l'événement dans ses détails et au fil des jours une expression planétaire qu'on ne pouvait manquer, sinon au risque de l'exclusion (j'allais dire de l'excommunication!). Et c'est vrai qu'il était impossible de s'abstenir ou de s'isoler, en dépit de ce que « Le Monde » dénonçait dans l'un de ses articles, sous le titre : « A Rome, l'indécente dramatisation ». Article limité, par la nature même du média imprimé, à une « élite » tributaire de modes de penser lui appartenant, mais dont on peut se demander s'ils suffisent aujourd'hui.

Ce que nous appelons à tort « information », et qui généralement donne lieu à toutes sortes de commentaires et d'opinions (cf. supra), recouvre une réalité beaucoup plus complexe. Il ne s'agit en effet plus seulement « d'être au fait » ou « au courant », de s'ériger en juge, même si le rôle éthique reste indispensable. Aujourd'hui, les nouvelles technologies ont un pouvoir de métamorphose dont on s'était insuffisamment avisé jusqu'ici. Ainsi, dans le cas du Pape, on peut avancer que cet événement met en œuvre, non seulement une scène à l'échelle du monde, mais aussi un modèle de participation à l'échelle du monde qu'on pourrait appeler : « participation médiatique ». C'est en effet par la participation et l'interaction de tous les participants que nous nous efforçons de venir à bout des contradictions et des conflits engendrés par notre époque, afin de la purger et de la purifier à la fois. Catharsis vécue aujourd'hui sur le mode « techno-fantasmagique », mondialisation au-delà du marché, vers une métaphysique globale encore en gestation.

Dernier point. On pourrait d'abord s'étonner que le Pape, à la tête d'un milliard de catholiques sur quelque huit milliards d'humains, puisse occuper, comme les récents événements l'ont montré, une présence quasi universelle. C'est peut-être que ses funérailles s'intéressent moins à une personne, fut-elle prestigieuse, ou à une religion, fût-elle importante, qu'à « l'être médiatique » que Jean-Paul II est devenu au cours des années. L'homélie *urbi et orbi*, reprise périodiquement en plus de cinquante langues et répercutée par plus de 100 voyages au cours d'un pontificat d'un peu plus d'un quart de siècle, a façonné une image-symbole qui s'est imposée mais qui, à y réfléchir, ne peut pas tenir. C'est peut-être au cœur de ce phénomène qu'est le germe de ce que j'appelle : l'impossible catharsis planétaire. Qu'un homme-symbole d'une telle envergure puisse souffrir et mourir comme l'ont détaillé à

satiété les médias, c'est le procès de toute notre époque techno-progressiste qui est mis en scène, et donc en cause. Et l'ultime « purification » qui vise à transformer la dimension finie de l'homme en une dimension « médiatique » universelle se dissout dans une représentation sans fin, Jean-Paul II se dissolvant dans Benoît XVI...

Les médias, la télévision en particulier, ont pour effet à la fois d'imposer une image et, simultanément, tout au moins après un bref délai, de la détruire pour la remplacer par une autre. Les médias récusent, par leur fonctionnement même, la mémoire que leur ont assurée des siècles durant la parole et l'écriture.

C'est au coeur de cette « contradiction » que réside à mes yeux l'impossible catharsis qu'illustre exemplairement la scène où Jean-Paul II, incapable de participer à la procession pascalle, la regarde sur son écran de télévision, les téléspectateurs ne voyant devant les écrans géants le Pape que de dos³.

A ce point, l'on ne peut manquer de s'interroger : le virtuel est-il la nouvelle Eucharistie ? Le poste de télévision la nouvelle hostie ? Les équipes techniques le nouveau clergé ? ... La catharsis incapable d'opérer spirituellement s'épuise existentiellement en boucle à l'infini. Effet de boucle qui s'est déjà produit lors des attentats du 11 septembre et qui devient l'ultime fascination d'un monde en détresse qui ne veut pas mourir.



En conclusion, nous reste, réalité ultime (?), que notre mort privée. La souffrance qui l'accompagne serait-elle la perfection de l'intimité ? Partir seul après que se dissipe le chagrin des proches ? Renaître au gré des croyances qui, à travers errements et dérives, ont de plus en plus de peine à conjurer « le scandale de la mort ».

René BERGER

³ « Pope appears by video link », avec cette légende : « the faithful look at a megascreen showing the Pope watching Via Crucis procession on TV ».

MORT ET SPIRITUALITE – DE LA MORT AUJOURD’HUI A L’ETERNEL AUJOURD’HUI

On peut lire dans la *Katha-upanishad* (I, 20 sv.) un dialogue où le jeune prince Naciketas s'en vient interroger Yama sur le mystère de la mort. Yama répond qu'il préfère ne pas répondre à une question aussi redoutable. "Les *déva* même, jadis, furent en doute là-dessus ; ce n'est pas facile à connaître ; c'est un subtil problème !.." Naciketas insiste : "Eh ! quoi, toi, le dieu de la Mort, tu ne sais pas ce qu'est la Mort !.."

Comment, faut-il lire en sous-entendu, n'en serait-il pas alors, de même, et à plus forte raison, pour nous, simples mortels ? Et, ajouterons-nous, plus spécialement encore pour les mortels nos contemporains, privés de toute référence spirituelle, victimes dès l'enfance de conditionnements athées et laïcistes, et totalement insatisfaits des réponses religieuses, seulement consolatrices sans doute mais non explicatives¹ ? Notre société a choisi de gommer la mort, lui substituant toutes sortes de divertissements censés la faire oublier, voire en supprimer l'inévitable échéance.

La mort n'a point pour si peu perdu de son effrayante réalité, que tente de conjurer une médecine humaniste, depuis les soins palliatifs jusqu'à l'accompagnement des mourants. L'opposition à l'euthanasie montre à quel point chaque vie continue de garder sa valeur et son prix, son caractère unique et irremplaçable. Il va de soi qu'à l'exception de certains cas limites, dits "torturants", l'euthanasie relève d'une mentalité toute moderne, où l'homme, dans ce domaine aussi, s'arroge les droits d'un Tout Autre². Avant de passer à l'acte irrémédiable, il convient, que l'on s'inspire ou non d'une référence spirituelle, de tout faire au préalable pour assurer le confort du malade ; les analgésiques y ont leur part. Mais surtout, il n'y a pas à perdre de vue que celui qui demande quelque chose, - la mort en l'occurrence -, ne la souhaite pas forcément. Ce ne peut être là qu'inconsciente stratégie en vue d'attirer sur soi l'intérêt

¹ L'insuffisance de l'explication chrétienne est connue. On peut y déceler une déficience de l'ésotérisme, mais aussi, un acte d'humilité, où la foi qui s'incline remplace la gnose qui enfle : je m'abandonne en toute confiance à mon Sauveur. Toutefois, un livre comme celui de J. C. Larchet, *La vie après la mort selon la Tradition orthodoxe* (Cerf, 2004), a le mérite de rassembler les écrits patristiques sur la question, plus nombreux et précis qu'on ne croit. Il est vrai que le fond de l'homme occidental reste le scepticisme : "S'ils n'écoutent ni Moïse, ni les prophètes, même si quelqu'un se relève d'entre les morts, ils ne seront pas convaincus." (*Luc*, 16, 31).

² Voir le cinquième Commandement : "Tu ne tueras point". (*Exode*, 20, 13).

qu'on assure pourtant ne plus présenter. L'angoisse de celui qui meurt n'est pas étrangère à la question : "Suis-je encore digne d'être estimé, apprécié ?.." Donner à cette demande d'amour la mort en guise de réponse a en soi quelque chose de tragique. Sans même évoquer de sinistres et sordides arguments économique-financiers, il est bien évident que le cynisme et le mépris humain, résultat du nihilisme dont s'affuble tout Age crépusculaire, se justifient par le fait que l'être humain n'est rien, seulement voué à pourriture, et que sa vie est sans valeur. Tout contexte spirituel considère au contraire que prolonger la vie peut permettre à cet être de se clarifier encore, de se réconcilier avec un ancien ennemi, de se repentir sincèrement d'une faute grave et cachée, de se préparer au Grand Passage par la prière et l'invocation.

De ce point de vue, ce qui est pris en considération, c'est l'interrelation entre les êtres, cette solidarité implicite, cette connivence génétique qui, étroitement, les relie, et fait que ce qui arrive à tous les autres nous arrive personnellement. Au nom de cette mystérieuse empathie, une infime part en nous s'éteint chaque fois que s'éteint l'un d'entre nous. Tout départ d'un être, qu'il nous soit cher, ou même indifférent, en révèle la fraternelle singularité. C'est ce sentiment qu'a magnifiquement exprimé John Donne lorsqu'il écrit : "La mort de tout homme me diminue parce que je fais partie de l'humanité."



A l'angoisse métaphysique la solution ne peut être que métaphysique : celle du devenir posthume, tel que l'expose unanimement, à quelques dissonances près, d'ordre exotérique, l'ensemble des traditions. Celles-ci seraient seules de nature à mettre un peu d'ordre dans le mental incohérent de l'homme d'aujourd'hui, aussi expert dans les domaines matériels qu'ignare dans ceux de l'intelligible. Cette formule de Matgioi dans *La Voie métaphysique* s'applique parfaitement à cet homme : "Il n'y a pas de choses inintelligibles, il y a seulement des choses actuellement incompréhensibles." Et cela, non parce qu'on n'est pas encore parvenu au moment où l'on sera en mesure de les comprendre, - ce qui correspondrait à une vision progressiste, sans raison d'être dans ce contexte -, mais parce que l'homme d'aujourd'hui a précisément perdu les clés qui expliqueraient ces choses. Dans les circonstances présentes, avec des moyens d'investigation tout à fait insatisfaisants, d'ordre seulement mental et non plus noétique, un tel homme est condamné à ne pas appréhender la mort, sinon au second sens de ce verbe.

Les enseignements traditionnels s'accordent à déclarer d'abord que toute mort à une certaine modalité d'existence est naissance à une autre. Tous rappellent les trois niveaux dont se constitue l'être humain : le *corps* physique, formé d'agrégats d'atomes et d'éléments destinés à destruction, car tout ce qui est composé est destiné à être décomposé, comme le fait observer Platon³ ; l'*âme*, formée d'éléments subtils qui, en fonction de leur degré de purification, évoluent vers des états intermédiaires, plus ou moins obscurs ou lumineux, de nature erratique, et transmigrent dans le monde des impressions fantasmatiques avant de se dissoudre à leur tour ; l'*esprit* enfin, qui seul demeure tel qu'en lui-même, et qui rejoint ce qu'il n'a jamais cessé d'être en réalité : pure Essence.

Indépendamment du corps promis à dispersion moléculaire, l'évolution posthume offre trois possibilités.

La voie d'en bas conduit aux états infra-humains, les "ténèbres extérieures" ; lieu de la "seconde mort", réservée aux rares individus qui ont servi d'agents, ou de véhicules à des influences ou entités lucifériennes ; tels les "saints de Satan", possédés par leur mission destructrice, et condamnés aux tourbillons périphériques et à la désintégration finale.

L'autre voie est celle d'en haut ; la voie de la Libération, réservée à un nombre d'individus probablement tout aussi rarissimes : définitivement affranchis de toutes les limitations de la condition humaine ordinaire ; tels les êtres déifiés, les "délivrés-vivants" situés au centre de l'ultime Réalité.

Entre ces polarités extrêmes se déploie toute une hiérarchie d'états, symboliquement désignés comme "enfers" et "paradis" ; états dont la nature et la qualité dépendent du travail intérieur effectué durant la vie terrestre. Ces états qui correspondent à une spatialité et à une temporalité tout autres que celles que nous connaissons, concernent, - on peut le deviner -, l'immense majorité des humains dont nous sommes. Les "enfers" désignent les états réservés à ceux qui ont accompli une somme d'actions négatives, obscurcissantes, "tamasiques", comme les "paradis", les états réservés à ceux qui ont accompli une somme d'actions positives, allégeantes, "sattviques", un "bon *karma*", dirait l'Inde, mais sans réalisation métaphysique effective.

On ne saurait ignorer la multiplicité des états de l'être, à la limite différents pour chacun, puisque chacun a eu son propre destin et son propre comportement. Non seulement "il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père (*Jean*, 14, 1), mais, comme l'assure saint Paul, "chacun recevra son salaire selon son labeur" (1 Co 3, 8).

³ Platon, *Phédon*, 78 c : "N'est-ce donc pas à ce qui a été composé, aussi bien qu'à ce qui est composé par nature, qu'il convient d'être affecté ainsi : être décomposé de la façon dont il a été composé.

Quant à la "réincarnation", dans son sens le plus immédiat et littéral, elle reste étrangère à l'orthodoxie traditionnelle, n'est que "déviation populaire", selon l'expression de Coomaraswamy. Si rien de ce qui a existé une fois ne peut cesser d'exister, ce ne peut jamais être sous la même forme pour la simple raison que l'Infini en tant que tel ne peut se répéter⁴. On ne peut guère entendre par "réincarnation" que la succession, au sein d'une seule et même vie, d'étapes, d'expériences, dont chacune constitue à la fois la mort à une phase antérieure et périmée, et la naissance à une autre. Comme le dit encore Platon, "chaque âme use de nombreux corps, particulièrement si l'on vit de nombreuses années"⁵. On peut également voir une sorte de "réincarnation" dans ce que la science moderne nomme l'héritage génétique, où les gènes de tel parent ou d'un lointain ancêtre réapparaissent dans tel descendant ; mais il ne saurait s'agir du transfert du même "moi" dans une autre forme corporelle.



Les mêmes traditions enseignent que la condition *post-mortem* est le résultat de ce que fut l'individu dans son incorporation terrestre. Le sens de la vie, - ce sens dont l'homme contemporain est tragiquement frustré -, consiste à réduire la Limite séparant l'être relatif de l'Etre absolu, jusqu'à l'évanouissement pur et simple de cette Limite. En d'autres termes, le but de la vie humaine est de *ne pas rater sa mort* ; il est fondamentalement spirituel. Comme l'a écrit Jean Chrysostome dans une formule qui pourrait être de Sénèque, "ce n'est pas un mal de mourir, mais c'en est un de mourir mal"⁶.

Quelle que soit la méthode suivie, la préparation à la mort consiste à détruire les écorces et opacités égotiques, à alléger, et mieux encore, supprimer le *karma* individuel, s'exercer aux différentes "vertus" spirituelles, à se détacher du monde profane, - ses attrait, ses prestiges -, à "mourir avant sa mort", selon l'exhortation percutante d'Angelus Silesius⁷. Ce dont il s'agit là est une véritable *descente aux enfers*, mais précédant l'autre, et permettant ainsi de l'éviter ; relatée par de nombreux mythes, et au cours de laquelle seront épuisées les influences inférieures pour permettre aux potentialités supérieures d'émerger, de se rendre actives en vue

⁴ Voir R. Guénon, *L'Erreur spirite*, II, 6 et 7, Editions Traditionnelles, 1952.

⁵ Platon, *Phédon*, 87 d.

⁶ *Commentaire de l'Evangile de saint Matthieu*, XXXV, 1.

⁷ *L'errant chérubinique*, IV, 77 : "Meurs avant de mourir, pour n'avoir pas à mourir quand il te faudra mourir". Même formule dans *Mathnavi*, VI, 723 sv. Il s'agit de la "mort initiatique" vers laquelle tend le vrai philosophe. C'est ce que s'emploie à montrer l'ouvrage d'Ananda K. Coomaraswamy, *La signification de la mort*, Arché, 2001.

d'une "cristallisation" ; et cela, en recourant à des pratiques dûment et universellement éprouvées depuis des millénaires. L'état psycho-mental et spirituel où l'on se trouve au moment de la mort est déterminé par le travail antérieur auquel on s'est consacré ; et lui-même détermine à son tour la *tonalité*, la *saveur* de l'état qui suivra. On se dirige vers ce avec quoi l'on a le plus d'affinité, et donc le plus d'attraction, vers ce dont on a acquis par avance, au moins partiellement, la nature, et qui, par sa nature, nous est le plus conforme.

En tant qu'axe immuable, noyau dur (pour autant qu'on puisse attribuer une quelconque dureté à l'esprit), la "cristallisation" fait échapper aux variations perpétuelles, aux "accidents" du devenir ; résistant toujours mieux à toutes les attaques subversives de l'extérieur ; développant un *corps second*, qui est de fait le corps premier.

Cette transformation intérieure, qui aura le mérite de rendre conscient au moment de la mort, s'obtient entre autres moyens par l'exercice de la vigilance, la présence à soi, la suspension du bavardage des pensées et des mots, la maîtrise des sens, le dépassement des passions, la concentration sur une image sacrée ou sur une formule rituelle. La répétition d'un Nom divin, fondée sur l'identité du Nom et de l'Essence divine, et sur le fait que s'identifier au Nom revient à s'identifier à cette Essence, est reconnue par tous les enseignements initiatiques comme la pratique la plus adéquate à l'homme d'une fin de cycle. Celui qui s'y est toute sa vie entraîné saura y recourir également au moment suprême. Pour ne citer qu'un exemple, Krishna déclare à son disciple Arjuna : "Celui qui, à l'heure de sa fin, trépassant, n'a conscience que de Moi, lorsqu'il quitte son corps, rejoint mon Essence ; nul doute à ce sujet"⁸.

Il n'est un secret pour personne que la base même de cette *élaboration* est d'ordre sacrificiel. On sait parfaitement que si rien n'est sacrifié, rien ne peut être obtenu. Le sacrifice est le maître-mot de tous les enseignements, étant en réalité considéré non comme une frustration ou une perte, mais comme un gain (pour plus tard). C'est ce qu'a résumé d'une façon définitive Mircea Eliade : "Celui qui renonce se sent par là non pas amoindri, mais au contraire enrichi ; car la force qu'il obtient en renonçant à un quelconque plaisir dépasse de loin le plaisir auquel il avait renoncé"⁹.

Lorsque Yama, que nous évoquons en commençant, refuse de répondre à Naciketas, il le fait, on l'aura deviné, pour le mettre à l'épreuve. Au lieu de la réponse souhaitée, le dieu de la Mort, se faisant l'avocat du diable, propose au jeune homme une longue vie, une nombreuse descendance, des éléphants et des chevaux, des femmes charmantes, des musiques... Mais Naciketas s'obstinera : "Une vie, c'est bien court", objecte-t-il. Non pas, comme on pourrait le

⁸ *Bhagavad-Gîtâ*, VIII, 5.

⁹ *Techniques du Yoga*, II, 8.

comprendre, dans le sens d'un amoralisme libertaire et jouissif : puisque la vie est courte, profitons-en !, mais dans un sens supérieur : hâtons-nous de nous purifier, - ce qui est une longue patience -, ne perdons pas notre temps en insignifiances.

Yama voudra bien alors distinguer deux chemins offerts à l'être humain. Celui de l'"agréable" aux mille rets : la sensualité à laquelle s'abandonne l'hédoniste qui n'a foi qu'en ce monde, et qui, victime d'une tragique méprise, cherche à compenser par avance matériellement tout ce dont il sera privé spirituellement dans l'au-delà. C'est le cas de la plupart de ces hommes d'aujourd'hui, que Platon nommait déjà, - car ils étaient aussi ses contemporains -, les "non-initiés", qui, dit-il, "pensent qu'il n'y a rien d'autre que ce qu'ils peuvent saisir de leurs mains", et "nient tout ce qui est invisible".

L'autre chemin est celui du "salutaire" : la recherche de l'essence en tant que seul bien réel, et cela, par la rigoureuse astreinte du yoga des sages. Il se trouve que l'homme moderne se situe à l'exact opposé de cette vision des choses : décentré, s'identifiant à tout au lieu de s'en détacher, mû par des forces qu'il croit diriger alors qu'il est dirigé par elles faute de les avoir maîtrisées, s'intégrant à l'illusoire au lieu d'y assister en spectateur, se dispersant en actions, pensées, paroles au lieu de se fixer sur le "seul nécessaire", dédaignant la méditation (peut-être parce qu'incapable de s'y adonner plus de quelques instants), s'excluant de la prière dans son refus de la divinité ; et par-dessus tout, refusant tout sacrifice dans son insatiable désir d'accumuler toujours plus d'avoirs. Un tel homme, perdu corps et biens dans l'absence de tout repère, ignorant tout des enseignements premiers, a peur de la mort parce qu'il a peur de la vie. Et peur de la vie parce qu'il ne sait plus ce qu'elle est dans sa réalité prégnante, qu'elle lui apparaît dénuée de toute orientation, et que la vie qu'il s'est lui-même fabriquée se révèle cruellement inauthentique, insignifiante.



Admettre la valeur éminemment positive de la mort exige un complet retournement, celui des priorités, des centres d'intérêt, et même des raisons d'être ; une transformation radicale de ses modes de penser, et d'agir, et de vivre. Et c'est à quoi notre contemporain est particulièrement peu enclin. A la différence de l'homme traditionnel, il ne dispose plus des moyens et des clés qui permettent de croire que le *but de la vie n'est point la mort mais la Libération*. Par Libération, entendons un état de plénitude harmonique exempt du moi et de ses innombrables métastases, un état rayonnant par delà tous les contraires ; le Vide en sa

toute-majesté de transcendance, celui de la "Grande Paix" : état central, échappant à toutes les définitions, car inconditionné ; le séjour de ce souverain Soi qui ne peut jamais mourir parce qu'il n'est jamais né, comme aimait à le répéter laconiquement Ramana Maharshi.

L'ultime mot de l'histoire est qu'il s'agit de comprendre que la Vacuité suprême n'est pas synonyme de néant, qu'elle en est même l'opposé en tant que Plénitude absolue, *Ici* en tant que Lieu sans lieu, et le *Maintenant* en tant que présent sans commencement ni fin.

L'on serait assez tenté de penser qu'une telle réponse a, beaucoup plus que d'autres, toute chance d'être vraie. Nous satisfait-elle pour autant ? Ne nous sentons-nous pas tout de même quelque peu déçus d'en savoir tant ? Fût-elle suprême, ou parce que telle, la Vacuité peut-elle avoir pour nous des charmes ; et la nécessité de mourir à tout pour naître au Tout suffit-elle pour nous séduire ? N'éprouvons-nous pas, d'autre part, un secret bonheur, dû-t-il avoir l'angoisse pour rançon, être pétri d'incertitude, à penser que "chaque fois que l'aube paraît, le mystère est là tout entier", comme l'écrivait René Daumal ? Un complet et trop confortable éclaircissement, étranger à l'indispensable ambiguïté delphique, une trop béante déchirure ne pourraient, en proposant la voie de la facilité, qu'ôter à la vie son sel ; et si le sel est insipide, avec quoi l'assaisonnera-t-on ? ; ce sel totalement inaperçu, et pourtant répandu partout dans l'immensité de la mer, ce sel dont le grain brille secrètement jusqu'aux abîmes, comme le point infinitésimal qui réside en nos profondeurs doit à son invisibilité d'être éternel.

Jean BIES

LA MORT DEVANT SOI

Plus que la haine de la supériorité, la détestation de la pauvreté est le vice le plus noir parmi les hommes : le péché contre l'esprit. Les hommes finissent toujours par mépriser ce qu'ils ne comprennent pas et, ayant oublié ce qu'ils étaient, ils ont fini par tout mépriser, jusqu'à leur propre vie. Ce dégoût du pauvre, ils le portent en eux-mêmes comme le dégoût de la mort. Qui pourrait encore comprendre, aujourd'hui, l'authentique Règle bénédictine : « Avoir la mort chaque jour devant les yeux » ? Il va falloir beaucoup d'héroïsme à l'humanité future pour échapper à la manipulation sociale généralisée : son salut réside dans la réalité de la mort, l'expérience irréductible de la pauvreté absolue.

Edgar Morin, dans *L'Homme et la Mort*, pense qu'il existe une relation entre l'attitude devant la mort et la conscience de soi. Il est évident que le processus d'expansion du moi provoque corrélativement l'effacement de la conscience de la mort. L'homme moderne, infatué de lui-même et conformément à sa conception matérialiste du monde, ne perçoit dans la mort qu'un cadavre.

C'est pourquoi la mort est le recours ultime du rebelle – de l'homme qui recommence sans cesse la guerre pour l'être, jusqu'à ce que l'être « transperce » en lui ; car le combattant de la véritable guerre sainte, l'homme vraiment digne de ce nom, le rebelle, se veut autre qu'un moi. D'ailleurs, ce n'est pas tant le rebelle qui est réfractaire à la société que la société qui est réfractaire au rebelle, parce que toute société, afin de perdurer dans « le spectacle », ne peut que s'opposer à la mort de ce faisceau de rôles qu'est le moi. Évidemment, il ne s'agit pas de la mort qui crève nos écrans mais d'une dimension de l'âme que les mystiques chrétiens nomment la « grande mort » par opposition à la « petite mort » physique.

L'idée que l'on se fait de la mort est toujours un prolongement de l'idée que l'on se fait de l'homme et ces différentes expressions ne peuvent se comprendre qu'à partir d'une anthropologie fondamentale qui inclut le spirituel dans l'homme. C'est-à-dire, qu'en plus de sa constitution naturelle, bio-psychique, l'homme est *capax dei*, porteur d'une semence divine surnaturelle qui peut engendrer l'esprit en lui. La théologie mystique est une métaphysique expérimentale qui porte sur l'avenir de la Création et sa finalité ultime, c'est un rationalisme

intégral – et non pas ce rationalisme refoulé, tronqué, « littéraire », que l'on appelle positivisme.

L'esprit en l'homme n'est pas le psychisme, c'est ce par quoi l'homme est capable d'entrer en dialogue avec l'esprit de Dieu. La mort qui transcende l'ordre du psychologique ouvre l'homme à l'ordre du spirituel.

Dans une lettre que Paul écrit à la communauté chrétienne de Rome, autour des années 57-58, il explique que le vieil homme doit mourir afin que naisse l'homme nouveau. Si cette seconde naissance – issue de la mort de l'homme ancien – n'a pas lieu, alors l'homme se condamne à la « seconde mort » dont parle l'Apocalypse ; mais alors, ayant perdu son âme, il perd jusqu'à son humanité. L'homme achevé, l'homme total, le *teleios*, est celui qui est né à l'esprit.

Nous naissons dans l'état du vieil homme, celui que Paul appelle l'homme animal – *psychikos anthrôpos* – cet « homme psychique », pourvu d'une pensée réflexive, que les paléontologistes modernes nomment l'*homo sapiens sapiens* (l'homme qui se sait pensant). Pour comprendre cette métaphysique de la création, il nous faut en revenir à l'anthropologie biblique fondamentale, reprise telle quelle par Paul.

Contrairement au ternaire grec où l'âme (*psyché*) immortelle est liée à l'esprit (*pneuma*) et séparée du corps (*soma*), dans le ternaire hébreu le corps (*gouf*) et l'âme (*nephesh*) appartiennent tous les deux au plan de la création et se confondent dans la « chair » (*baschar*) – seul l'esprit (*rouach*) étant du domaine de l'Incréé. Pour que se réalise le dessein créateur de l'homme nouveau – l'homme véritable uni au véritable Dieu – il doit se produire une *transformation* du corps charnel – psycho-somatique – dans la forme divine (*Forma Dei*) du « Corps glorieux ».

L'âme humaine n'est donc pas naturellement immortelle, elle peut mourir. C'est ce que signifie l'énigmatique expression de « seconde mort » (*ho deuterios thanatos*) que l'on rencontre dans l'Apocalypse (Ap 2, 11 ; 20, 6 ; 20, 14 ; 21, 8). De même qu'il y a deux naissances – la première, naturelle, du corps *et* de l'âme, et la seconde, spirituelle, « en l'esprit » – il y a aussi deux morts : la mort naturelle du corps, et la mort spirituelle de l'âme. Cette dernière est la « seconde mort ». Elle est « l'étang de feu » où disparaissent les âmes humaines qui ont refusé la seconde naissance. Il ne s'agit pas ici d'une mort par métaphore mais bien de l'anéantissement définitif, de la disparition irréversible de la personne.

L'homme, pour participer à la vie en Dieu, doit passer de l'ordre de la nature – le créé – à l'ordre surnaturel de l'Incréé. Ce « passage » ne peut avoir lieu que si l'on meurt à soi-même. Il n'est pas possible d'entrer dans le *royaume* – la Création réalisée – tant qu'on reste

attaché aux richesses, tant qu'on ne s'est pas dépouillé de tout désir de propriété et de possession. C'est ce que la tradition mystique met en œuvre dans la pauvreté libre, volontaire et intégrale, le trois fois « rien » de *La nuit obscure* de Saint-Jean de la Croix : « Nada, nada, nada ».

Le moi n'est riche que de son propre passé, il n'a pas de futur mais la mort du moi fait intervenir une mémoire en avant – une mémoire de l'avenir qui est celle du prophète.

Claude Tresmontant a montré l'événement décisif de l'apparition du *Prophétisme hébreu* dans le processus de la Création. Le prophète transmet le projet que Dieu envisage pour l'homme. Quand la Parole s'adresse directement à l'homme, une information dialogique se substitue à l'information génétique, la christogénèse succède à l'anthropogénèse. Le Christ est l'archétype de cet homme nouveau, de ce « vainqueur » de la mort auquel est promis le royaume : « Le vainqueur n'a rien à craindre de la seconde mort. » (Ap, 2, 11).

La mort, selon le « dépôt » – *paradosis* – reçu par le christianisme, est une propédeutique qui permet soit la réalisation – par la mort du vieil homme – de l'humain intégré, c'est-à-dire du « Corps glorieux », soit la désintégration ontologique de l'espèce humaine dans la « seconde mort ».

L'histoire de Job est la dramatisation de la « mort du moi » et de la naissance de l'homme nouveau. Pourquoi les souffrances de Job, ses tribulations, son absolue pauvreté ? Il semble que l'explication ne soit pas d'ordre pénitentiel mais créationnel. Il s'agit de permettre le passage d'une condition animale à un état divin : l'histoire de Job est celle de la transformation de l'humanité vers sa réalisation finale. Ce grand mystère de la métamorphose de l'humain, on le retrouve symboliquement représenté dans le récit des « Noces de Cana » (Jn 2, 1-12) où les jarres sont les corps des hommes, l'eau l'image de leur âme et le vin de leur esprit.

Dans ses travaux sur *l'histoire de la mort en Occident* Philippe Ariès a montré l'apparition, dans la seconde moitié du vingtième siècle, d'une « mort interdite », taboue, qu'il qualifie de « phénomène inouï » et de « révolution brutale des idées et des sentiments traditionnels ». Cette négation de la mort annonce un processus de transformation de l'espèce humaine qui se déroule inexorablement dans un sens contraire à celui de la métaphysique de la création et de la divinisation de l'être créé.

Le mythe de Narcisse dévoile le destin de l'homme qui s'identifie à son propre moi. Tant que Narcisse se contemple dans l'eau – où le ciel aussi se reflète – il demeure « vivant » dans son état bio-psychique mais, à l'instant où il se confond avec sa propre image et qu'il se penche pour l'embrasser, à cet instant – qui est celui de « la seconde mort » – il tombe et se

noie. Angelus Silesius, dans un terrible distique du *Pèlerin chérubinique* (V, 72), observe que « Dieu est près de Belzébuth autant que du Séraphin : si ce n'est que Belzébuth lui tourne le dos ». Narcisse, lui aussi, tourne le dos au ciel. Telle est cette posture très commune chez les gens de lettres : la vanité, l'amour infantile de soi-même, l'hypertrophie du moi, l'inépuisable passion d'être son propre sujet, de se raconter, de se donner l'illusion de son importance. La mystique est le refoulé de la littérature parce qu'elle instaure une logique antagoniste du moi : la désappropriation, la mort à soi-même, ce que Paul nomme « kénose ». Quand l'âme refuse de découvrir sa pauvreté ontologique, elle se détourne de Dieu.

Aujourd'hui, c'est tout le sort posthume de l'être humain qui est en jeu. Le déni de l'intellection spirituelle du monothéisme est la remise en cause ontologique de la réalisation du dessein créateur, de ce que Paul nomme nouvelle création (*Kainè ktisis*). Le clonage reproductif, tel qu'il semble s'imposer dans les mentalités actuelles, correspond au « vissage » de l'âme dans l'ordre naturel. La négation de finalité surnaturelle de l'homme impose le triomphe du naturalisme : le clonage est la condamnation de l'espèce humaine à la « seconde mort ».

La métamorphose de la chair en corps glorieux est inscrite, aux sources mêmes de l'ascendance abrahamique, dans la langue sacrée hébraïque des lettres-nombres de l'*alephbeth* divin. On le sait, l'hébreu ne comportant pas de système numérique, chaque lettre de son alphabet correspond à un chiffre – ce qui a l'avantage de lui permettre de « nombrer » les mots. C'est ainsi que, selon l'art sacré de la *guématria*, B Sh R (Beith + Shin + Reish), « chair », équivaut à 43, alors que R W cH (Reish + Waw + cHeth), « esprit », équivaut à 34. Dans l'écriture de Dieu, loin de se nier l'esprit et la chair entrent dans une logique des contradictoires : le « retournement » de la chair en esprit s'opère par le passage de la mort.

C'est l'esprit et non la chair qui fait l'unicité des choses : chaque fleur des champs est unique. La singularité d'un être humain, sa personne, provient de la rencontre « crucifiante » – à un moment, un lieu et une « ambiance » déterminés – de l'axe vertical principal, constitué par tous les états épiphaniques de l'Être, et de l'axe horizontal existentiel de ses manifestations : le Verbe s'est fait chair *et* Il s'est fait juif. En supprimant la verticalité transcendante, le clonage efface la « troisième dimension » spirituelle et procède à l'aplatissement de l'espèce humaine, à sa *zombification*.

Alain SANTACREU

APERÇUS SUR LES SCIENCES DE LA MORT

Dans la culture officielle contemporaine, rares sont les discours satisfaisants sur le phénomène de la mort pour un esprit en quête de vérité. Rien d'autre que la mélancolie de nos poètes s'adonnant, comme un exercice de style, à la consolation ou à l'ode au Néant, ou le recours aux *sagesses éternelles*. A l'Absurde et au Terrible, on oppose l'épicurisme consensuel et sensualiste du *carpe diem*. Autant de postures qui relèvent de l'affectivité et laissent nos contemporains dans une totale frustration intellectuelle et spirituelle, sans jamais répondre à l'exigence fondamentale d'unité et de sens qui résident en chaque être humain. Force est d'établir le constat d'une carence de savoir à la fois métaphysique et anthropologique, qui fait le jeu de peurs irrationnelles entravant l'évolution d'une conscience collective crispée dans le déni ou le délire. Plus regrettable encore, la mort fait l'objet d'un véritable tabou : le mot lui-même heurte les sensibilités, au point qu'on lui préfère le terme juridique de décès. Plus personne ne meurt, tout le monde décède ! Déni bien révélateur. Car ce que l'on cache terrifie. On craint, autant pour les enfants que pour les adultes infantilisés, tout contact avec les personnes agonisantes ou le corps défunt. Pire, on les expédie à l'incinération sans respecter la loi psychagogique des trois jours. Plus on porte attention à notre première naissance au monde, plus on néglige notre naissance, symétrique, à l'autre monde.

Toute forme d'éducation spirituelle - qu'elle soit officielle ou privée - est proscrite, jugée inconvenante, comme ces doctrines spirituelles menacées par l'œil inquisiteur des chasseurs de sectes. Domine la posture critique de l'historien ou du sociologue. La réflexion philosophique, plus préoccupée d'épistémologie et de logique, a délaissé le questionnement métaphysique, le concept d'âme est devenu obsolète et les corpus les plus inspirés font l'objet de lectures tendancieuses : Platon l'initié est sauvé par Socrate, Plotin le mystique par la déclinaison logique de l'être, Leibniz et sa théodicée par sa *mathesis universalis*.

S'imposent, en revanche, le culte esthétique du néant ou ces morales existentielles de l'absurde qui développent - pour la première fois peut-être dans l'histoire de l'humanité - une paradoxale croyance dans le néant post mortem et ne voient que fabulations mythologiques dans les représentations du voyage psychique de l'âme après la mort. L'intelligence, on le

sait, peine à penser le néant ou à imaginer le vide, inévitablement perçu comme l'absence de quelque chose. Dès qu'un homme s'emploie sérieusement à explorer les couches profondes de sa psyché, il ne conçoit son propre anéantissement que sous le mode d'une immersion dans un univers englobant ou d'une adhésion à quelque Grand Autre. Notre for intérieur imagine plus aisément l'être que le rien, celui-ci s'offrant d'ailleurs dans nos langues comme une commodité de langage pour l'esprit égaré (qu'on se souvienne de l'étymologie exemplaire de rien, dérivé de *res*, chose). Impossible, d'autre part, de s'efforcer de penser le néant sans être saisi par le vertige mental de l'infini potentiel, ce mauvais infini à jamais irréalisé et qui nourrit les spectres et les apories sophistiques dont l'histoire de la philosophie a dressé un inventaire que l'idéologie matérialiste ambiante, fondée sur les seules données phénoménales, ne peut qu'alimenter. On l'a souvent remarqué, la connaissance matérialiste manque la vie, son irréductible *événement*, pour ne rencontrer jamais qu'un cadavre. Aristote l'assurait déjà : un animal mort n'est plus un animal.

Comment le démon du doute ne gagnerait-il pas celui qui jamais ne touche à l'objet de son questionnement ? Mais si la mort du sceptique, comme le notait Malraux¹, est plus douloureuse que celle du croyant, n'est-ce pas précisément parce qu'elle le laisse moins dans l'ignorance que devant une absence ? Pour la pensée qui ne s'appuie que sur une ontologie réductrice, la mort est simplement irréalité et, non moins que la vie, insaisissable. Ici s'arrête l'enseignement classique de la philosophie. Mais ici commence, en revanche, une autre forme de connaissance dont la révélation, pour n'être dans son évidence foudroyante donnée qu'à l'occasion d'états très critiques, peut être approchée par quiconque se met simplement à l'écoute de l'exigence métaphysique qui l'habite. Exigence à quoi toute une tradition de sagesse philosophiques dans l'Antiquité préconisait de satisfaire, par la pratique d'exercices spirituels que l'on résume souvent – et significativement – à celui d'« apprendre à mourir ».

La mort comme expérience métaphysique par excellence

« Que philosopher c'est apprendre à mourir » : il serait temps d'envisager la vérité qui se voile sous cette formule trop classique. Comment peut-on en effet s'initier à ce qui ruine tout savoir, apprendre à ne plus apprendre ? La question est absurde, sauf à considérer ce qu'une authentique métaphysique nous enseigne : il n'est qu'une connaissance définitive,

¹ *Lazare*, Gallimard, 1974.

celle qui « soumet le vouloir vivre du corps aux exigences supérieures de la pensée. »² Pierre Hadot a fortement insisté sur le caractère d'expérience d'une telle exigence : connaître, c'est devenir l'objet de sa quête, sacrifier la relativité de son moi à cet inconditionné qui nous tient, et qui a nom l'Un, le Tout Possible, le Bien, le non manifesté au-delà de l'être lui-même.

Une parabole de Jean d'Encausse énonce lumineusement le caractère proprement initiatique d'une telle quête : « L'homme en quête de vérité peut être dit un bonhomme de neige parti à la recherche de sa cause fondamentale qui est l'eau. Avant de la connaître, il doit accepter la mort de sa propre forme, sa transformation en flaque d'eau. Il est bien certain qu'entre le bonhomme disparu et la flaque apparue de sa disparition, entre l'homme et sa cause première, aucun dialogue ne peut s'engager. »³ Le grand perdant, c'est le sujet ordinaire sacrifié à un mode plus essentiel : rien ne se perd, tout se transforme, mais il n'y a plus personne pour le constater. Seule cette transmutation peut conduire à la véritable mort, la grande, destructrice de l'identification aux formes éphémères de vie : « la grande mort est l'unique initiatrice parce qu'elle seule détruit jusque dans leurs racines ces apparitions et ces catégories, alors que la petite mort les transforme en d'autres états qui, fussent-ils célestes, sont encore des apparitions de l'ignorance. Il est donc bien clair qu'aucune mort n'apporte l'initiation à l'être qu'elle tue. »⁴ Ce texte met en évidence le croisement de deux ordres de réalité : celui de la conscience, une, verticale, illuminative, perçue selon l'infinité des degrés d'éveil, l'autre, cosmique et horizontale, génératrice de l'infinité des états de l'être. La « petite mort » physique ne peut nous initier, selon d'Encausse, qu'à l'ordre horizontal de la multitude infinie des espaces cosmiques, sans nous en délivrer. Seule l'intelligence supérieure, métaphysique, est capable de nous ancrer dans l'unité de la conscience salvatrice. Sur le fond, nous ne pouvons que lui donner raison. Toutefois Jean d'Encausse néglige ou nie la possibilité d'expériences transformantes et initiatiques, causées par de graves affections du corps physique ou une altération temporaire des perceptions et qui constituent autant de conditions nécessaires, quoiqu'insuffisantes, à une vision intérieure renouvelée. C'était cette « petite mort » que faisaient vivre à leurs adeptes les mystères antiques ou les rites de passage des sociétés traditionnelles. Elles favorisaient un abandon momentané de la forme extérieure de la personnalité, pour vivre en conscience sa part obscure : l'initié, au sens étymologique, c'est celui qui pénètre à l'intérieur de lui-même. Mais en dehors des cadres rituels, le même phénomène de mort à la part vitale de leur être s'observe chez nombre de spirituels

² *Exercices spirituels et philosophie antique*, Albin Michel, 2002, p. 48.

³ *La philosophie de l'éveil*, Vrin, 1978, p. 8

⁴ *Ibid.*, p. 92.

authentiques. Comme si une dégradation d'énergie physique était naturellement compensée par une surabondance d'énergie psychique et spirituelle, et qu'une loi des vases communicants commandait de s'éteindre à un plan pour naître à l'autre. Je pense au cas célèbre de Marthe Robin, perdue dès sa jeunesse à la vie ordinaire, à la suite d'une étrange maladie dégénératrice, paralytique et « inédique », et cependant animée d'une extraordinaire vitalité spirituelle jusqu'à un âge très avancé. Souvenons-nous que chez les mystiques chrétiens pour qui, ainsi que l'affirme Fénelon, « l'œuvre de Dieu est une œuvre de mort et non pas de vie », le corps mortifié ou malade est un agent de conversion.

Mais nous sommes aujourd'hui à tel point devenus étrangers à cette idée de mort spirituelle qu'elle se trouve reléguée dans le domaine de la pathologie mentale. Les plus grands mystiques de notre histoire, s'ils étaient nos contemporains, seraient suivis par un psychothérapeute et, du coup, totalement incompris. Aussi, assistons-nous aujourd'hui à un autre type d'ouverture spirituelle, que l'on pourrait dire sauvage, et qui conduit l'individu aux frontières de la mort.

Une possibilité d'expérimentation

Depuis quelques décennies, on observe dans le milieu médical et hospitalier une vague d'initiations spontanées d'un nouveau genre. Grâce aux techniques de réanimation, beaucoup reviennent d'une mort clinique, et le témoignage de ces rescapés inflige un démenti aux certitudes de Jean d'Encausse : le coma joue dans bien des cas un rôle initiatique responsable d'une authentique *metanoia* et confirme les enseignements traditionnels sur la vie posthume. Mais en particulier, tous évoquent l'émergence d'un mode de connaissance supérieure et d'un champ mental libéré, vecteur d'un sentiment d'omniscience s'accompagnant de la certitude d'avoir touché la « vérité » ; une vérité opérative qui modifie radicalement, à leur retour, la vision qu'ils ont de leur existence. Il s'opère, à la faveur de cette expérience, une sorte d'éveil spontané à l'essence unitaire de leur être dont ils gardent en mémoire le caractère d'évidence. René Daumal, dans son célèbre « Souvenir déterminant », a fait le récit très singulier d'un coma volontairement provoqué à titre expérimental avec du tétrachlorure de carbone. Très jeune déjà, il était hanté par une exigence de vérité qui le poussait à vivre des états limites, témoignant par ailleurs d'un questionnement à l'œuvre chez tous les êtres humains mais vite étouffé par une nécessaire illusion vitale. Les enfants ne posent-ils pas en effet la question : où allons-nous lorsque nous mourons ? Écoutons Daumal raconter comment, un jour, il

décida d'affronter le problème de la mort elle-même en plongeant son corps dans un état aussi voisin que possible de la mort physiologique. Expérience terrible et d'une précision inouïe :

« Tout ce qui dans mon état ordinaire était pour moi le monde, était toujours là, mais comme si brusquement on l'avait vidé de sa substance [...] J'étais entré dans un autre monde intensément plus réel [...] A ce moment, c'est la certitude. J'ai la certitude de l'existence d'un au-delà ou d'une autre sorte de connaissance [...] Je connaissais directement [...] Il est important de répéter que dans ce nouvel état, je percevais et comprenais très bien l'état ordinaire, celui-ci étant contenu dans celui-là comme la veille comprend les rêves et non inversement [...] Je pensais cela sans mots et en accompagnement d'une pensée supérieure qui me traversait [...] Par rapport à notre pensée ordinaire, cette certitude est un degré supérieur de signification. »

Nos catégories perceptives habituelles deviennent caduques dans ce nouvel état mental :

« Un son accompagnait le mouvement lumineux et je m'apercevais soudain que c'était moi qui produisait ce son : j'étais presque ce son lui-même, j'entretenais mon existence en émettant ce son [...] L'espace où avaient lieu les représentations n'était pas euclidien mais ce que les mathématiciens appellent un espace courbe [...] Sous le rapport du temps, je dois parler d'une répétition indéfinie. Cela que je vois, je l'ai toujours vu, je le verrai toujours, encore et encore, tout recommence identiquement à chaque instant [...] J'en ai assez dit pour que l'on comprenne que la certitude dont je parle est à la fois mathématique, expérimentale et émotionnelle. »⁵

De tous ces expérimentateurs, pas un seul qui ne soit persuadé d'avoir entrevu l'au-delà et d'en avoir percé le mystère. Mais quel crédit accorder à une telle approche ? Que devons-nous en conclure, nous qui sommes nombreux à n'avoir jamais reçu l'« initiation » ? Peuvent-ils nous instruire ? La lumière qu'ils ont reçue est-elle communicable, à défaut d'être transmissible ? Cette vérité qu'ils attribuent à une révélation divine émane d'un mode de perception où s'abolissent les catégories de la conscience ordinaire. Cette réalité s'impose à eux de manière directe, immédiate et globale, comme si des voiles s'étaient dissipés à la faveur de ce nouvel état. Les révélations transmises par les grands textes sacrés ne procéderaient-elles pas d'une élévation analogue de la conscience, de la part de prophètes visionnaires – ceux que les Indiens nomment siddhis (sages voyants), lesquels seraient à l'origine de la doctrine védantique ?

⁵ *Les pouvoirs de la parole*, Gallimard.

Aussi, serait-il judicieux de convertir notre regard sur ces phénomènes et de substituer au doute la confiance. Ne participons-nous pas à ces expériences sur le mode empathique, lequel, loin de s'accompagner d'une abdication de l'intelligence, opère au contraire une ouverture de l'esprit ? Un texte sacré ne livre son contenu essentiel qu'au lecteur ayant fait acte d'adhésion, et investi de la sorte d'une plus haute puissance de pénétration et d'intuition, ainsi que tout le courant philosophique de l'herméneutique nous l'a appris.

La mort comme réalisation du projet vital

Impossible d'évoquer le temps de mourir sans que surgisse donc la question du sens et des fins ultimes. Les esprits ne se pacifient que lorsqu'ils réalisent l'unité profonde des événements, en apparence fortuits, qui forment la trame énigmatique de leur destinée. La parenthèse inutile que pouvait leur sembler leur vie ne leur paraît plus superflue, mais aussi nécessaire et unique que l'épanouissement d'une fleur. J'ai personnellement observé, chez des êtres anxieux, combien la conscientisation du sens était rassérénante et fortifiante. Mais distinguons le *sens* compris comme projet inconscient de l'âme ou du soi, de celui que saisit la personnalité volontaire. Certes, il ne faut point négliger la question du sens collectif et générique, ouvrant une perspective à notre itinéraire personnel, mais également capable d'en occulter l'enjeu particulier. Car il importe de rejoindre le plus intime de soi-même pour acquérir la juste vision de la totalité, et de rencontrer notre singularité pour nous inscrire harmonieusement dans la trame universelle. L'individu a pour tâche essentielle de discerner le rôle spécifique qui lui incombe et de l'assumer pleinement, sans céder à la tentation de modèles plus nobles ou plus gratifiants pour sa *persona*. En effet, au cours de son cheminement existentiel, il réalise bien souvent, à l'encontre de la volonté déclarée de sa personnalité extérieure, les vœux secrets d'une âme qui s'est incarnée avec une tâche précise pour son évolution. Affirmation aventureuse, mais relevant justement de cette connaissance d'adhésion qu'enseigne l'approche herméneutique évoquée plus haut et qu'il serait presque malhonnête d'écarter quand elle est à ce point inscrite au cœur de tant de traditions, et confirmée par les expérimentateurs de N.D.E. revenus porteurs de la révélation de leur « mission de vie ».

Ainsi, chacun d'entre nous manifeste dans l'espace sa forme temporelle dont la signature astrale et par conséquent génétique⁶ nous révèle la trame lorsqu'elle est décodée. Si nous n'en prenons pas acte au début de notre existence, alors que nous sommes encore trop lestés du fardeau de l'éducation et du milieu social, les circonstances de la vie nous y conduisent peu à peu infailliblement et malgré nous. Serait-ce donc la part de notre destin ? Je dirais plutôt de notre destination.

Un point très précis du zodiaque nous en indique la substance. Les astrologues le nomment nœud lunaire, ou, plus poétiquement, Tête du Dragon. Voilà des années que je pratique ce décryptage symbolique qui s'avère étonnamment pertinent, en permettant à la personne de jouer sa partition de manière plus juste et de mieux intégrer son vécu dans une perspective spirituelle. Dès lors, elle n'est plus le jouet d'une obscure fatalité mais la collaboratrice avisée d'une œuvre cosmique. La mort intervient lorsque la tâche est accomplie et que la forme temporelle est parachevée. Les forces vitales s'affaiblissent, comme si elles répondaient à l'épuisement naturel d'un programme dont l'âme a l'intelligence. Nous avons tous en mémoire des exemples de personnes qui s'éteignent lorsqu'elles n'ont plus aucune raison de mobiliser leur force dans une action qui leur tient à cœur. L'ennui devient, au sens premier, mortifère. Ernst Jünger, à 102 ans, non sans humour confiait à Christian Bourgois : « Les cent premières années tout se passe bien, mais ensuite, on commence à s'ennuyer. »

Je peux témoigner personnellement du cas de la compagne de Cioran. Après la mort de celui-ci, elle se mit à transcrire à la machine les 1000 pages de ses cahiers inédits qu'elle venait de découvrir. Enorme tâche s'il en fût ! Elle redoutait par-dessus tout, et le répétait à son entourage, de ne pouvoir la mener à bien. Dès que le manuscrit fut remis à l'éditeur, elle disparut d'une façon aussi accidentelle qu'étrange. Son rôle était achevé. D'autres, en revanche, parviennent à repousser l'échéance afin de conduire à son terme leur projet. Gitta Mallasz, l'auteur du *Dialogues avec l'Ange*, quelques années avant de succomber, subit une première crise cardiaque qui aurait dû l'emporter si, dans un sursaut de sa conscience vigilante, elle n'avait pris la ferme décision de réagir et de survivre pour veiller à la diffusion

⁶ La structure planétaire, reflet du ciel au moment de la naissance, est un outil privilégié pour la connaissance de soi. Cette grille géométrisée par l'astrologue est une projection du corps énergétique du sujet. Cette dynamique peut se traduire symboliquement et se décliner à différents niveaux de réalité, physique, vitale, psychique, intellectuelle, etc., mais elle peut tout aussi bien correspondre à la structure génétique. Le macrocosme et le microcosme sont reliés par l'intermédiaire des cellules. Des études faites par le physicien Etienne Guillé montrent que la molécule d'ADN contient les sept métaux attribués jadis par les alchimistes au sept premières planètes. Or ces métaux sont en mesure de recevoir des messages et de les transmettre à la fonction génétique. D'où l'hypothèse d'un code récepteur des influences gravitationnelles et électromagnétiques induites par les planètes. (Voir Etienne Guillé, *L'Alchimie de la vie*, éditions du Rocher, 1983 et sa collaboration avec l'astrologue Solange de Mailly-Nesle, revue 3^e Millénaire, 1982)

d'un enseignement qu'elle estimait alors inachevé. C'est ce qu'elle confia à son ami Bernard Montaud ⁷

Autant d'exemples attestant de la réelle liberté de l'âme, alors qu'on la croit soumise au déterminisme biologique. Affranchissement spirituel que l'astrologue peut confirmer puisqu'il lui est impossible de prédire de manière absolue la date du décès, malgré la présence de significateurs « anérètes » (porteurs de mort) et de dissonances importantes qui ont pour effet de bloquer la circulation énergétique et, dans les cas les plus fréquents, d'asphyxier le système vital. Mais la résistance intérieure est imprédictible et, de plus, on ignore à quel niveau de l'être – physique, psychique ou spirituel – va s'opérer la rupture. Dans certains cas, on observe une simple mort symbolique. On a coutume de rapporter que les plus hautes figures spirituelles d'êtres dits « réalisés », ayant traversé la grande mort qu'évoque Jean d'Encausse, transcendent leur ciel astral et n'en subissent plus les effets pervers, au point même de maîtriser les conditions de leur désincarnation. Je me contenterai, pour ma part, de l'exemple, non d'un maître ou d'un saint, mais d'un poète au destin exceptionnel, Joë Bousquet. Engagé volontaire dans la Grande guerre, il reçut une blessure mortelle dont il réchappa miraculeusement mais qui le laissa paralysé à vie. Il décrit ainsi cet instant : « J'ai senti alors que tout ce qui en moi n'était pas s'évanouissait. » Ce jour là, son thème astral présentait de telles dissonances que peu d'astrologues auraient osé prédire la survie : pas une seule planète capable d'offrir une issue ; blocage total de l'énergie vitale. Il poursuivit pourtant son chemin de vie : « J'ai survécu comme si j'avais blessé la mort » écrit-il. Et ce fut le départ d'une nouvelle existence, plus authentique, et d'une renaissance psychique autant que spirituelle.



Pour nous résumer, il semblerait qu'une dynamique intérieure régit l'existence humaine, de sorte que les événements qui nous paraissent fortuits ou révoltants se trouvent justifiés sous un angle de vue plus englobant. Aussi une compréhension plus fine de son destin propre est-elle la voie royale pour traverser, non seulement l'épreuve de la vie, mais également celle de la mort. La vraie réponse à l'injonction du temple de Delphes – se connaître soi-même – consiste en un processus d'intégration conscient des différents niveaux de l'être, cette « individuation », selon la terminologie jungienne, qui implique nécessairement une mort psychologique à la part inessentielle de soi.

⁷ Bernard Montaud, *le Testament de l'Ange*, Albin Michel, 1993.

Mais avant de s'engager sciemment dans un tel processus, dès lors qu'il n'a pas été imposé par une circonstance accidentelle (comme pour Joë Bousquet) ou par une pathologie (ce « bon usage des maladies » que préconisait Pascal), une propédeutique intellectuelle est indispensable pour inculquer des repères psychiques dont l'absence, si l'on en croit certaines traditions, causerait en l'âme après la mort un grave désarroi. Elle est si souvent négligée aujourd'hui que, parallèlement aux sciences de la vie, il serait bon de réhabiliter d'autres savoirs, symboliques, théologiques, ésotériques, afin de fonder, dans son acception ancienne de sagesse, une science de la mort.

Sylvie JAUDEAU

APPRENDRE LA MORT POUR MIEUX VIVRE

L'essentiel maintenant

L'interdépendance, principe fondamental du bouddhisme, s'applique à toutes choses qui, dans leurs corrélations générales et constantes, sont en perpétuelles transitions d'états. Ce caractère changeant et transitoire de toutes existences est nommé "impermanence". C'est une réalité universelle, présente dans le monde, les êtres, et toutes situations. L'impermanence rend possible la naissance, la mort, la vie et la connaissance; elle est aussi ce qui fait que nous mourons.

D'ordinaire, nous n'en percevons pas vraiment les conséquences, surtout au niveau personnel. L'ego a tendance à occulter sa propre impermanence, c'est-à-dire la réalité de sa mort, avec son caractère inéluctable et l'incertitude de son échéance.

La prise de conscience authentique de l'impermanence a des qualités éminemment positives : elle amène d'abord, à un niveau extérieur, une qualité de non attachement et, de par celle-ci, une liberté et une expérience de la vie beaucoup plus souple et moins conflictuelle. Si l'on prend conscience de l'impermanence, si l'on se prépare à la mort et reconnaît vraiment sa réalité, on sera moins attaché et on aura une vie beaucoup plus pleine et riche. Finalement, lorsque l'échéance inéluctable arrivera, elle n'aura pas ce caractère traumatisant qu'elle a en l'absence de préparation. Cette prise de conscience intense de la réalité de notre mort n'est nullement un exercice macabre et encore moins masochiste, mais elle nous fait redéfinir les priorités de notre vie et nous recentre sur l'essentiel dans le présent. C'est dans ce sens qu'apprendre la mort, dans une prise de conscience réelle de l'impermanence, est indispensable pour bien vivre au présent.

Bien vivre la mort

La capacité de bien vivre la mort dépend de ce que fut la vie qui est sur le point de s'achever. La mort est une sorte d'examen de passage, d'aboutissement de la vie; c'est, en fait, l'ultime test d'une vie juste.

Pour pouvoir bien rencontrer la mort, il est important d'apprendre la mort en se confrontant dès maintenant à la réalité de notre propre impermanence. En prenant, dès maintenant, vraiment conscience de la mort, en nous familiarisant avec sa réalité, en se

réconciliant avec celle-ci dans une acceptation véritable, il est possible de dépasser le refus et la peur qu'elle crée d'ordinaire quand nous n'y sommes pas préparés. La contemplation profonde de la nature de la vie et de la mort a un caractère profondément libérateur.

Au niveau le plus profond, apprendre à mourir est au cœur de toutes les traditions spirituelles; fondamentalement, il s'agit d'apprendre à mourir à soi-même, à son propre ego. Le cœur du problème est de s'interroger au niveau le plus essentiel : "Qu'est-ce qui vit et, surtout, qu'est-ce qui meurt?". La compréhension de la nature même de la conscience – de cela qui, pour les matérialistes, meurt avec le corps et qui, pour les spiritualistes, persiste au-delà de la mort physique – nous amène à ce cœur du problème. La reconnaissance de la nature de l'esprit supra-individuel qui survit alors que le moi meurt, ainsi que celle de leur véritable nature et de leur caractère illusoire, amènent ultimement à la délivrance même de la mort. Que craindrait celui dont le moi serait déjà mort et qui aurait reconnu que la nature de l'esprit est au-delà des changements?

La vie comme cycle

Selon la perspective bouddhique, la vie n'est pas linéaire, s'écoulant à partir d'un point de départ initial pour arriver à un terme, la mort, qui serait une fin dernière. La vie est cyclique : la mort est l'aboutissement de la naissance, mais il n'y aurait pas de mort sans naissance, ni de naissance sans mort, les deux sont indispensables à la manifestation de la vie et font partie de celle-ci.

Naissance et mort sont des passages, des transitions. Ces notions sont exprimées, dans la tradition tibétaine, par le terme *bardo*¹ qui signifie littéralement "passage" ou "transition", entendu que les *bardo* sont des étapes du cycle de la vie et que nous sommes tout le temps "en transit", en transition, d'état de conscience en état de conscience.

Cette perspective est développée dans un ouvrage célèbre - le *Livre Tibétain des Morts* (*Bardo Theudreul*) - texte symbolique et largement ésotérique qui développe une vision très élaborée de la mort et de la renaissance. Il décrit les transitions ou transmigrations de l'esprit, aussi bien d'instant de conscience en instant de conscience que d'état d'existence en état d'existence².

¹ *Bar* signifie "entre" et *do* "deux", donc *bardo* est un entre-deux. L'idée est que l'esprit, ce que nous sommes, est dans un continuuel mouvement de transition. L'esprit n'est pas une entité fixe, stable et autonome, mais un processus dynamique en continuelle transition. De ce point de vue nous sommes à chaque instant "en passage", des "passants".

² Une illustration traditionnelle de ce processus de transmigration cyclique est "la roue de la vie", laquelle expose les facteurs constitutifs de la conscience égotique et ses transitions dans divers états d'existence.

Notons que ces transmigrations qui constituent "la renaissance", souvent improprement appelée "réincarnation", ne sont pas fondées sur une entité, une âme³, stable et permanente, qui en serait le support. De plus, et c'est là un point très important, ces notions, dans ce qu'elles ont d'invérifiable, ne constituent pas un acte de foi et chacun peut, en fonction de sa compréhension, adhérer ou non à leurs perspectives et à leurs applications. Le plus important restant la compréhension du processus de transmigration d'état de conscience en état de conscience, d'instant en instant, les modalités de continuité d'expérience après la mort physique peuvent très bien rester du domaine des hypothèses. En fait, seule la réalisation intérieure et profonde de la nature de l'esprit peut donner une confirmation véritable.

Néanmoins, il est intéressant de remarquer que des recherches occidentales, faites avec une approche scientifique, convergent avec les enseignements traditionnels du *Bardo Thödrol*. Depuis quelques années, des travaux comme ceux du Docteur Moody⁴ sur les E.M.I (Expériences de Mort Imminente), ou ceux de Ian Stevenson⁵ sur les allégations de souvenirs de vies antérieures, ont eu un certain retentissement.

La prise de conscience réelle de la mort amène une liberté intérieure, une attitude de dégagement et permet de redéfinir les priorités de sa vie par rapport à des critères essentiels. Il fut souvent noté que des personnes ayant rencontré la mort en faisant des E.M.I ont conséquemment transformé leur vie d'une façon très positive.

Description des expériences de la mort

Les enseignements du *Livre Tibétain des Morts*⁶ présentent le processus de la mort associé à différents signes : extérieurs, intérieurs et les plus intérieurs qui correspondent à la dissolution des énergies sustentatrices de la conscience et à la résorption de celle-ci. Plusieurs expériences et des perceptions de lumières, décrites dans la présentation du bardo du moment de la mort, peuvent être précisément rapprochées des récits de ceux qui ont vécu des E.M.I. Les expériences d'aspiration dans un tunnel, de lumière, etc., peuvent être mises en parallèle avec ce qui est nommé, dans le bardo du moment de la mort, "la dissolution de l'élément vent"

³ La perspective bouddhique n'emploie pas la notion d'âme ou d'entité qui aurait une existence stable et permanente, voire éternelle. Dans la perspective de l'interdépendance et de l'impermanence, l'âme, comme entité intègre, est illusoire : le sentiment, l'expérience de permanence qui sous-tend cette notion étant en fait l'ego, le soi individuel.

⁴ R. Moody, *La vie après la vie*. Robert Laffont. Paris, 1977.

Et *Lumières nouvelles sur la vie après la vie*. Robert Laffont. Paris, 1978.

⁵ I. Stevenson, *Twenty cases suggestive of reincarnation*. 2nd Ed. Rev. and enlarged. University Press of Virginia. Charlottesville. U.S.A. 1974.

⁶ *Bardo Thödrol*, traduction par F.Fremantle et Chögyam Trungpa Rimpoché, Courrier du livre, Paris, 1980.

au terme de laquelle apparaît une perception claire, lumineuse et brillante, qui est la première des expériences de lumière du moment de la mort...

Du point de vue bouddhique, ces expériences sont dites correspondre à l'approche de la nature de l'esprit, nommée "claire lumière", dont l'"a-perception" est lumineuse et bienheureuse. La désagrégation de la conscience individuelle, c'est-à-dire de l'individualité, est comparable à un dévoilement qui révèle la luminosité bienheureuse de la nature immanente de l'esprit.

Ces différentes expériences ont un dénominateur commun transculturel car elles sont issues directement de la nature de l'esprit, de la structure de la conscience et des modalités de sa dissolution qui, de toute évidence, n'ont rien à voir avec les croyances ou l'appartenance culturelle de la personne concernée. Par contre, il est intéressant de remarquer comment des personnes qui ont fait des EMI rendent compte de ces expériences en les conceptualisant en fonction de leur "background" culturel et religieux; le compte rendu de leur expérience étant le recouvrement du processus naturel par leur interprétation faite avec le filtre déformant des conceptions et projections culturelles et religieuses propres à chacun.

Ces similitudes ont inspiré des thèses de médecine dont il existe un résumé, pour ceux qui seraient intéressés par le sujet⁷.

Conseils traditionnels pour rencontrer les expériences de la mort

Au moment de la mort, en plus des expériences de l'agonie dont nous avons parlé et des souffrances physiques associées à la maladie, le mourant est confronté à toutes sortes de fantasmes. Il expérimente une réactualisation des problèmes fondamentaux de la vie en général et de sa vie en particulier, qui avaient généralement été occultés par les préoccupations quotidiennes. A ce moment-là, tandis que le corps devient faible, l'esprit reste fort et ces fantasmes prennent aussi une extrême intensité.

Le leitmotiv du *Livre tibétain des morts* est : "Reconnais toutes les apparences qui se présentent comme des projections de ton propre esprit, reconnais-les comme des illusions semblables à un rêve".

⁷ Elizabeth Schnetzler et Frédéric Schmitt, *Expériences de l'imminence de la mort*, Thèse présentée à l'Université scientifique de Grenoble, 1983.

• Pierre Dayot, *Expériences de l'imminence de la mort – Approche traditionnelle*, Thèse présentée à l'Université scientifique de Grenoble, 1984.

• Résumé des deux thèses : in Jean-Pierre Schnetzler et Elizabeth Eysseric, *Le voyage dans l'au-delà et les expériences de la mort imminente (E.M.I.)*, "Itinéraires Imaginaires", ELLUG (Editions des langues et lettres de Grenoble), 1986.

En effet, reconnaître les expériences d'un rêve – fut-il douloureux – comme de simples productions oniriques, ou reconnaître les apparences du moment de la mort et, plus tard, celles du bardo, comme des projections de l'esprit, nous libère de leur pouvoir aliénant et des peurs ou des souffrances qu'elles induisent.

La reconnaissance du caractère illusoire de ces fantasmes permet de développer vis-à-vis d'eux des attitudes d'acceptation, de lâcher-prise et de douceur, qui permettent de s'en libérer.

Alors qu'aujourd'hui la plupart de nos contemporains ont perdu leurs attaches traditionnelles, il semblerait important d'induire, en des termes n'ayant pas forcément une connotation religieuse, une sorte d'éducation humaine dont la finalité serait d'introduire une prise de conscience fondamentale des grandes réalités de la vie dans son ensemble ainsi qu'une prise de conscience de la mort.

Conclusion : vers une mort paisible, digne et lucide

La mort acceptée s'intègre à la vie pour aider à mieux vivre au présent. Avec la préparation personnelle adéquate, et dans un cadre approprié favorisant une attitude de douceur et de lucidité, la mort, comme aboutissement de la vie, peut devenir une ultime célébration vécue sereinement, lucidement et avec dignité, comme une situation sacrée.

La qualité de présence de l'entourage est déterminante à un niveau simplement humain, auquel peut s'ajouter une dimension plus spécifiquement spirituelle.

LAMA DENYS

LA RECHERCHE, L'EDUCATION, ET LE SENTIMENT DE LA MORT : REFLEXIONS DANS L'ESPRIT DE KRISHNAMURTI

Éduquer à mourir ne peut-être que s'éduquer à finir radicalement dans sa forme d'existence. Dans ce domaine, aucune méthode ne saurait être pertinente. On peut toujours tenter d'approfondir, comme Michel Schneider, dans ses « Morts imaginaires »¹, la façon dont les écrivains et philosophes, ont assumé ce passage difficile. Je préfère parler, de ma grand-mère maternelle que j'ai accompagnée dans cet ultime instant.

Marie Kleinholtz, *La Marie*, comme on l'appelait dans son quartier populaire où elle vendait des fruits et des légumes, en tant que « marchande de quatre saisons », dans les années cinquante, à un âge déjà avancé, allait et revenait, chaque petit matin, de la rue Nationale dans le treizième arrondissement de Paris, aux Halles du centre de la capitale. Elle ramenait sa voiturette à bras et s'installait de bonne heure pour commencer sa journée. Elle aimait rire, chanter, bien manger et fumer ses « clopes » qu'elle confectionnait elle-même. Elle était simple, cultivée par la vie plus que par les livres, disponible pour les petits enfants. Elle m'a donné une âme et fait fructifier le *clair-joyeux* dans ma prime-enfance. Elle est décédée à plus de 88 ans, à la maison, chez mes parents. Depuis quelque temps ; elle avait décidé de ne plus manger. Son état nous avait alertés, bien qu'il ne présentait aucun symptôme délétère. Ma mère voulait l'hospitaliser. J'avais refusé après avoir parlé avec ma grand-mère. Elle n'avait jamais été malade et ne voulait pas entendre parler d'hôpital. « J'ai assez vécu et c'est bien ainsi » me disait-elle, « je vais rejoindre mon Léon » (son mari décédé depuis une cinquantaine d'années).

J'étais là au moment de sa mort, jeune adulte encore, tout neuf dans l'écoute des personnes en fin de vie. Allongée sur son lit, dans un état comateux, inconsciente, elle s'est mise à trembler de tout son corps. J'ai su que c'était la fin. Je lui ai pris la main tendrement et, en silence, au fond de moi-même, une parole m'est venue. « Ne crains rien, mémère, je suis avec toi. Tu peux partir tranquille et sans peur. Tu n'as jamais fait de mal à personne dans ta vie et tu m'as donné envie de vivre, de sourire, d'aimer. Va rejoindre ton Léon. Il t'attend. Nous t'aimons pour toujours ». Tout à coup, son corps a cessé de trembler. Son visage s'est détendu. Une larme a glissé lentement le long de sa joue. Elle a rendu son dernier souffle.

¹ Michel Schneider, *Morts imaginaires*, Grasset, Collection Folio, Paris, 2004, 201 pages

Sa mort m'a appris l'art de mourir relié. Beaucoup plus, sans doute, que tous les livres de philosophie que j'ai pu lire ensuite².

Il y a déjà longtemps que j'ai entrepris une réflexion, avec mes étudiants en Sciences de l'éducation, autour des questions qui touchent au sens de la vie et de la mort.

Dans les années quatre-vingt, j'ai eu l'occasion de proposer une série de séminaires sur le thème de l'éducation à la mort³. En fait, il s'agissait, avant tout, de l'éducation à la compréhension de la fin de vie, notamment dans les hôpitaux, où meurent actuellement trois-quarts des agonisants en France et dans lesquels j'ai eu l'occasion de mener des recherches cliniques. Il peut paraître paradoxal que, dans un département d'enseignement universitaire en Sciences de l'éducation, rien ou presque, ne soit proposé sur ce thème aux futurs (ou actuels) enseignants du primaire et du secondaire.

Mon cours a duré deux ans. Depuis, aucun autre cours n'a abordé ce sujet à l'université Paris 8, dans le département où j'enseigne. Il en va de même ailleurs. L'approche éducative du mourir est un sujet tabou, beaucoup plus que la sexualité, même marginale, ou que la violence des enfants dans les petites classes.

Pourtant mes étudiants étaient très intéressés par la problématique de ce cours qui s'ouvrait largement sur une dimension interculturelle.



Une de mes étudiantes Marie-Ange Abras, a tenté le diable. Elle a voulu soutenir son doctorat sur l'éducation à la mort des enfants à l'école.⁴

Marie-Ange Abras a proposé une " thanatoéducologie ", c'est-à-dire d'une éducation à la mort, chez les enfants préadolescents. N'était-elle pas engagée depuis une vingtaine d'années, en tant qu'infirmière, dans une action thérapeutique liée aux soins palliatifs ?

Elle n'a pas hésité à vouloir appliquer cette problématique et cette méthodologie, d'une façon originale, dans la recherche qu'elle a entreprise sous ma direction. Des rapports de

² À ce propos, voir *La mort et l'immortalité. Encyclopédie des savoirs et des croyances*, Bayard, Paris, 2004, sous la direction de Frédéric Lenoir et Jean-Philippe de Tonnac.

³ René Barbier, « Culture d'hôpital et recherche-formation existentielle à l'écoute des mourants », in *Pratiques de Formation/Analyses*, Paris, Université de Paris VIII, Culture d'entreprise et formation, n°15, Avril 1988, pp. 101-122. à propos de cette pratique de recherche-formation existentielle

⁴ Marie-Ange Abras, *S'éduquer à la mort. Philosophie de l'éducation et recherche-formation existentielle*, Université Paris 8, Sciences de l'Education, 21 octobre 2000. Il s'agit d'une recherche essentielle par son ampleur quantitative et son originalité qualitative. La thèse, qui comporte deux volumes, représente un total de 900 pages. Voir son site L'ORME <http://perso.wanadoo.fr/orme.asso/>

l'enfant à la mort de l'animal, en passant par mort et histoire, mort et psychologie, peur de la mort chez l'adulte, l'infirmière et la mort, le besoin de parler de la mort chez l'enfant, mort et esthétique, mort et philosophie, question de la douleur et soins palliatifs, euthanasie, acharnement thérapeutique, crémation et rituels de deuil dans différentes cultures, Marie-Ange ABRAS a fait miroiter toutes les facettes du problème.

Réaliser la confrontation entre ces interrogations hypothétiques et le terrain n'était pas sans problèmes. Je l'avais prévenue de la grande difficulté à réaliser une telle entreprise. Cette question de la mort et du deuil, nous n'arrêtons pas de la rencontrer dans notre activité de pédagogue. Mais le domaine est vierge en éducation. Certes, ce n'est pas le cas en philosophie ou en anthropologie, grâce d'ailleurs à Louis-Vincent Thomas, ce remarquable chercheur sur la Mort en Afrique, et à ses disciples comme Jean-Marie Brohm. Les philosophes ont depuis toujours discuté la thématique du mourir. Je me souviens de ce beau livre sur " *la mort* " de Vladimir Jankélévitch et, au début 2000, de la réflexion de Hans Jonas sur le fardeau et la bénédiction de la mortalité dans son livre " *Évolution et liberté* " (Rivages 2000).

Marie-Ange Abras a osé faire une recherche dans un domaine qui est marqué par le sceau du secret et du mutisme obligé. Sa pugnacité dans ce domaine est exemplaire.

La mort n'est un sujet tabou que chez les adultes soi-disant éducateurs. Les enfants l'abordent directement, avec leur imaginaire et souvent avec une profonde lucidité, notamment lorsqu'ils sont en fin de vie, comme l'ont si bien montré Ginette Rimbault ou Elisabeth Kübler-Ross.



Les autres civilisations n'ont pas le même refus (la même peur ?) d'inscrire la mort, ses rituels, ses interpellations existentielles, dans une éducation de la personne.

Une des façons d'évaluer notre imaginaire social de la mort consiste à l'éclairer par une autre manière culturelle de la vivre. La mort africaine qui a fait l'objet de travaux de grande qualité⁵.

Dans le contexte africain, la mort prend un sens très différent. Historiquement, l'Afrique a été marquée par la destruction de ses populations: par exemple la traite des noirs atlantique aurait touché 100 à 200 millions d'individus. L'Afrique a encore aujourd'hui une espérance de vie la plus faible du monde, notamment pour la mortalité infantile. Des génocides s'y sont

⁵ L. -V. Thomas, *La mort africaine, idéologie funéraire en Afrique Noire*, Payot, Paris, 1982.

perpétrés en permanence au 20^e siècle (Noirs animistes ou chrétiens du Soudan : 500000 morts ; guerre du Biafra : 3 millions de morts dont 2 millions d'enfants, hécatombe du Darfour, génocide du Rwanda). On peut dire - avec L.-V. Thomas - que “c'est peut-être parce que l'Africain vit en familiarité avec la mort qu'il a su, par un tour de l'imaginaire, la ramener à quelque chose d'inessentiel en postulant la survie dans l'au-delà, la réincarnation, l'ancestralité garante de la pérennité du groupe.”(5, p.12) La mort individuelle est sans grande importance dans une conception du monde régie par un temps circulaire et répétitif, sous l'égide de la toute puissance du mythe et le contrôle des ancêtres. Ce qui caractérise la mentalité africaine, c'est que tout ce qui existe est vivant à sa manière. Cette croyance va de pair avec l'idée “d'une nature où circule un jeu de forces, ou d'un monde construit à l'image de l'homme, ou même dont l'homme (ou plutôt son sexe, siège de puissance et de fécondité) serait le centre” (L.-V. Thomas, 5, p.73). Ainsi les défunts vivent: ils mangent, boivent, aiment, haïssent, répondent aux questions posées, fécondent les femmes, fertilisent les champs et les troupeaux. Ils communiquent avec les vivants en particulier par la nourriture qu'on leur offre. Mort et séparation sont présentes dès la naissance et prennent tout leur poids dans les rites d'initiation où le futur initié est mis à mort symboliquement et “avalé” par l'ancêtre. Il meurt alors à son “gbeto” (son moi) pour naître à son “vodun” (génie du clan) chez les Fon du Bénin.. Les attitudes à l'égard de la mort diffèrent selon l'âge, le sexe, les situations globales, les situations particulières, mais l'Africain semble plus apte que l'Occidental à affronter la mort en face comme le remarque D. Zahan dans son livre sur *Religion, spiritualité et pensée africaines*.⁶ L'assistance au mourant est prise dans un rituel précis qui exige des soins attentifs. Dès que la mort est inévitable on ne fait plus rien pour la retarder, au contraire. En général, on incite le mourant à exprimer ses dernières volontés, on le rassure sur l'importance des funérailles qu'on lui fera, on lui confie des messages. Les femmes sont très présentes à ce moment. Mère, épouse, soeurs ou belles-soeurs le maternent et le sécurisent.

Il y a un élément paradoxal à reconnaître, simultanément, le caractère inéluctable du projet de vie et celui, toujours présent, de l'immédiateté de la mort. Le projet naît de l'imaginaire comme source permanente et jaillissante de formes, de figures, de symboles qui tentent de combler l'écart entre le réel et mon désir. Le réel est au delà de mon espoir, mais mon espérance, comme principe existentiel, fait totalement partie du réel dans son expressivité imaginante. Le projet, cette réalité de demain, brasse sans cesse notre présent et

⁶ D. Zahan., *Religion, spiritualité et pensée africaine*, Payot, Paris, 1970.

le modifie à chaque instant dans sa totalité mouvante. Les êtres de l'avenir sont toujours là, dans notre instantanéité, pour donner naissance, tracter, relier, recomposer, notre présent.

Les sagesse orientales (par exemple le Yoga tantrique) ont su reconnaître la tension inéluctable de l'imaginaire vers un plus être. Le disciple de Milarepa va épuiser toutes les ressources de son imagination en vue de la réalisation spirituelle. Il devra inventer les figures terribles des divinités du panthéon tantrique jusqu'à les voir vivre complètement avec lui. Puis il lui faudra les dissoudre d'un seul coup pour en saisir la relativité intrinsèque.

Au bout de l'imaginaire, le disciple atteint un silence océanique et une élucidation non-rationnelle de la nature des choses.

L'exemple vivant du philosophe de l'expérience Jiddu Krishnamurti

Depuis bientôt quarante ans, je médite sur la vision du monde de Krishnamurti. Depuis plus de quinze ans, je propose un cours de licence de Sciences de l'éducation à l'université Paris 8 sur cet auteur⁷. Il s'agit, dans cette contribution, de réfléchir sur la vision de Krishnamurti qui relie complètement l'amour, la création et la mort.

Chez Krishnamurti, il n'existe aucune angoisse de la mort, mais un sentiment de la finitude instantanée de tout phénomène. Tout juste, peut-être, une certaine interrogation sur le sens de sa responsabilité dans le processus de morbidité lorsque la mort s'annonce brutalement.

Mourir est un processus qui commence dès la gestation et se termine à la mort physique. La mort est une clause finale. Toute notre vie est tissée d'une infinité de petites morts. Notre corps n'arrête pas de mourir dans ses parties infinitésimales. Le Dr Deepak Chopra l'a bien remarqué, à propos du vieillissement⁸. Nos pensées, elles-mêmes, meurent dans l'oubli de la mémoire. Les souvenirs disparaissent dans la poussière du temps. Nous pouvons dire qu'il y a une mort "formative" et une mort "sommatrice". La première correspond à ce que je nomme le "mourir", la seconde à la mort proprement dite.

Pour Krishnamurti, mourir signifie vivre. Il ne s'intéresse guère à la mort physique du corps. Par contre, la fin de toute pensée et de toute image, dans le processus de l'activité du

⁷ René Barbier, cours en ligne http://educ.univ-paris8.fr/LIC_MAIT/weblearn2002/KenligneP8/Kindex.html (2005).

⁸ Deepak Chopra, *Un corps sans âge, un esprit immortel. Réponse de notre temps au vieillissement*, Paris, Interéditions, Masson, Paris, 1994 et Dunod, Paris, 2002, p.346

cerveau, lui paraît le garant d'une méditation silencieuse indispensable à l'émergence de ce qu'il nomme l' "otherness", l'autreté⁹.

Vivre avec le sentiment du mourir à tout attachement, à chaque instant, conduit la personne à réexaminer la notion de temporalité, d'avenir et de passé. L'énergie dégagée par une juste compréhension et une assomption du fait de la mort en acte dans l'ensemble de notre vie, nous ouvre sur la nature même de la liberté, de l'amour, de la relation au monde et aux autres.

La mort du corps comme unité complexe est une réalité non illusoire et toute croyance en une résurrection ou réincarnation d'un moi corporel qui a vécu et a disparu, est un effet de franchissement, par l'imagination, de cette réalité impossible à conscientiser dans l'absolu. La mort n'existe pas dans l'inconscient affirme la psychanalyse.

Krishnamurti ne se prononce pas sur la "réincarnation", terme d'ailleurs impropre dans l'esprit même du bouddhisme traditionnel. Il en va de même pour le terme "Dieu". Il s'intéresse, avant tout, à la vie réelle, dans une perception directe de la réalité.

Chacun sait que la mort reste la Grande Inconnue. L'anthropologue Louis Vincent Thomas dit, explicitement, que la mort est de l'ordre du non-savoir. Elle est, par contre, non essentielle mais de l'ordre du processus¹⁰. Mais le mourir peut être connu, prise en compte, par la conscience.

Pour entrer dans la connaissance du mourir, il faut d'abord, semble-t-il, avoir une conscience de son moi, de son ego, du "je" qui dit : "j'aime", "je souffre", "je déteste"... Il faut d'abord sortir du fantôme d'unité primordiale qui relève de la psyché de l'*infans*, du bébé qui reste encore fusionnel avec le ventre de la mère. C'est ce que Cornelius Castoriadis nomme la socialisation de la psyché, dans *l'institution imaginaire de la société*¹¹ et qui commence, pour lui, avec la mère elle-même. Du même coup, on connaît alors l'ampleur du désir et son coût de souffrance. Avec le désir, on imagine la mort pour la contredire par tous les moyens (sexe, pouvoir, religion, science, etc.). Le prince Gautama Shakyamuni l'a compris en sortant de son palais enchanté et en se confrontant avec un vieillard, un malade et un cadavre. Dès cet instant, il a voulu aller plus loin et c'est la vue d'un ascète qui lui a indiqué la voie. Mais, devenu le Bouddha, l'Eveillé, il est sorti de tous les cadres établis par la tradition.

Krishnamurti poursuit la voie du Bouddha sans religiosité et sans "sangha" (communauté de fidèles) bouddhiques. Par bien des aspects, il semble au carrefour d'une

⁹ Jiddu Krishnamurti, *Carnets*, Editions du Rocher, Monaco, 1988.

¹⁰ Louis Vincent Thomas, *La mort aujourd'hui*, Paris, Editions du Titre, 1988, p. 13.

¹¹ Cornelius Castoriadis, *L'institution imaginaire de la société*, Seuil, Paris, 1975.

sagesse taoïste et d'une sagesse du Bouddha des origines. Mais il ne se réfère jamais à une figure transcendante. Seule l'expérience vécue, personnelle, lui semble la voie à suivre dans le domaine spirituel. Il doit être situé dans les "voies abruptes" de l'expérience du sacré.

Tant que le *moi-je* est là, la mort demeure omniprésente et obsédante, avec son cortège de barbaries macro et microsociales, mais le mourir est inconnu. La mort, comme l'a bien vu V. Jankélévitch, est un passage dans le *rien du tout*, l'absolument autre¹². Elle est plus qu'une altération même radicale. Elle est donc inadmissible pour la conscience humaine. Le passé et le futur jouent leur rôle pour animer et travestir la réalité de cette terrible annonce, qui demeurera, à jamais, une épreuve totalement solitaire et personnelle.

Le mourir implique que nous vivons consciemment dans un processus d'inachèvement où, sans cesse, d'instant en instant, finitude et création s'entrecroisent, interfèrent, sont d'une présence fulgurante en nous-mêmes. Dans cette attention vigilante, le passé n'accroche plus le présent, l'avenir et le projet ne sont plus l'objet de convoitise. Seul le présent comme braises de l'instant, constitue notre rapport au monde. Nous ressentons, à ce moment précis, que création, amour et mort sont de même nature. Ce moment étincelant où le projet est instantané ne peut-être nommé, si ce n'est, d'une manière tangentielle, par l'art et la poésie. Le poète Zeno Bianu a bien vu, chez Krishnamurti, comment ce processus donnait corps à sa vision du monde au cœur même d'une liberté retrouvée.¹³

Mort et finitude sont à la fois d'ordre physique, psychologique et culturel. Les deuils correspondants se réfèrent au "deuil du corps jeune, sain et éternel", au "deuil des identités et des représentations absolues et stables" et au "deuil des systèmes symboliques nationaux ou de classes sociales" fondant notre structure identitaire. "Tout sens défunt, individuel ou collectif, s'assortit d'un processus de deuil", écrit Jean-Claude Métraux¹⁴. L'éducation est une action de formation sur le deuil et la séparation à partir d'un élan créateur de soi-même, vers un mieux-être et un système supérieur d'accomplissement et de maturation de soi.

J'appelle « éducation » *le processus de transformation d'un sujet (individu, groupe, communauté), par le biais d'actions formatives (auto, hétéro, co, éco-formations)*¹⁵, visant la confrontation réelle de ce sujet à l'instance de la mort et de la finitude, spécifique de tout être sexué et imaginant.

¹² V. Jankélévitch, *Philosophie première. Introduction à une philosophie du "presque"*, PUF, Paris, 1986, p. 55-56.

¹³ Zeno Bianu, *Krishnamurti, ou l'insoumission de l'esprit*, Seuil, Collection Point Sagesse, Paris, 1996.

¹⁴ Jean-Claude Métraux, *Deuils collectifs et création sociale*, préface de René Kaës, La Dispute, Paris, 2004, p. 317.

¹⁵ Gaston Pineau et Marie Michèle, *Produire sa vie : autoformation et autobiographie*, Edilig, Paris, 1983.

En tant qu'éducateur inspiré par Krishnamurti, je l'interprète comme étant l'effet dans le sujet humain de l'élan de complexité du mouvement même de l'univers depuis son origine supposée. Ce processus de transformation correspond à quatre moments de vie: homme fermé, homme existentiel, homme mytho-poétique et homme noétique dans l'optique de la théorie de l'Approche Transversale¹⁶

Je nomme cet élan créateur l'*autorisation noétique* (Joëlle Macrez)¹⁷ sans en connaître la cause essentielle. Je l'interprète comme étant l'effet dans le sujet humain de l'élan de complexité du mouvement même de l'univers depuis son origine supposée, de « ce qui nous fonde »¹⁸. Ce processus de transformation passe par trois phases : *mourir à son passé, mourir à son avenir et vivre dans un présent instantané*¹⁹.

René BARBIER

¹⁶ René Barbier, *L'Approche Transversale, l'écoute sensible en sciences humaines*, Anthropos, Paris, 1997.

¹⁷ Joëlle Macrez, *S'autoriser à cheminer vers soi. Aurobindo, Jung, Krishnamurti*, Editions Vega, Paris, 2004.

¹⁸ René Barbier, *Ce qui nous fonde*, dans « Le journal des chercheurs », http://www.barbier-rd.nom.fr/journal/article.php3?id_article=375 (2005).

¹⁹ René Barbier, « Mort-rennaissance dans la relation éducative », in *La voie de l'homme relié, Question de*, n°109, Albin Michel, Paris, sous la direction de Jean Mouttapa, pp. 169-184.

UN IMMENSE CHAGRIN ANTHROPOLOGIQUE

« *Pourquoi avez-vous du chagrin?* »

Assis en face de moi, formant un U, des directeurs d'hôpitaux m'écoutent, apparemment attentifs. Peut-être sont-ils surpris car j'entame la présentation de mes travaux de recherche en racontant ma rencontre, quelques années auparavant, à Paris, avec des représentants d'un autre monde - celui des Kogi¹.

A la fin de cette introduction, on me demande : « Que deviennent ces Indiens? » Je les informe qu'un chercheur², étudiant les changements en cours, montre comment un très vieux monde se meurt. Les mots que j'utilise (et le ton de ma voix je suppose) amènent une seconde interrogation : « Pourquoi avez-vous du chagrin? » Décontenancé, mais sans ressentir le besoin de me justifier, je confirme : « Oui, madame, j'avoue avoir du chagrin. J'ai un immense chagrin. »

Un processus, sans fin et sans finalité, de créations et disparitions de mondes

Les civilisations, rappelle Paul Valéry, sont mortelles. La disparition d'un monde étant naturelle, pourquoi avoir du chagrin? Nous savons que tout humain est condamné à mourir. Ce savoir empêche-t-il, diminue-t-il, notre chagrin lorsqu'un être cher disparaît?

L'histoire de l'humanité se présente comme une succession – un processus sans fin et sans finalité - de créations et de disparitions de mondes. Naquirent puis disparurent : les mondes premiers, le monde égyptien, le monde aztèque, le monde grec, le monde romain, le monde chrétien (encore trop souvent appelé Moyen Âge), le monde soviétique, etc. L'exploration de l'histoire humaine nous apprend que les humains ne sont pas prisonniers d'un monde (de certaines croyances, d'un certain type d'organisation politique ou économique, d'une certaine esthétique, d'un certain rapport au temps ou encore à l'au-delà, etc.). L'Homme est un animal « ouvert », c'est-à-dire doté d'une « capacité créatrice de monde », infinie. Les humains sont des « créateurs de monde »³.

¹ Cette rencontre, je la présente en ouverture de mon livre : Andreu Solé, *Créateurs de mondes*, Éditions du Rocher (« Transdisciplinarité »), Monaco, 2000.

² Pablo Sobrero.

³ Cette théorie générale de l'histoire humaine, cette anthropologie je l'expose dans Solé (2000).

Voyager, grâce aux ethnologues et aux historiens, dans l'histoire humaine, c'est constater que tout monde est éphémère. Comment peut-on croire que le nôtre est l'ultime étape de l'histoire de l'humanité? La thèse de la « fin de l'Histoire »⁴ sert à justifier ce monde : on veut nous faire croire que nous avons atteint, sinon le meilleur des mondes possibles, du moins le moins pire, d'où la nécessité de nous en contenter. Pouvons-nous prévoir le monde qui succédera au nôtre?

Nous préférons le mot monde aux notions de société, civilisation, culture. Nous avons besoin d'une idée plus large que celle de société puisque ce terme est devenu synonyme de pays, de nation ; or, différentes sociétés (pays) peuvent appartenir à un même monde. Le risque avec la notion de civilisation, c'est de croire que certains ensembles humains ne sont pas civilisés ou moins que d'autres. Les Kogi ne sont pas moins ou plus civilisés que nous, ils sont civilisés différemment. L'idée de monde présente l'avantage d'être neutre axiologiquement. Aujourd'hui, le réflexe est de parler de culture. Rappelons, qu'il s'agit d'une notion issue de la distinction nature/culture opérée par les ethnologues : « *La nature – explique Claude Lévi-Strauss⁵ – c'est tout ce qui est en nous par hérédité biologique ; la culture, c'est au contraire, tout ce que nous tenons de la tradition externe et, pour reprendre la définition classique de Tylor (...), c'est l'ensemble des coutumes, des croyances, des institutions telles que l'art, le droit, la religion, les techniques de la vie matérielle, en un mot toutes les habitudes apprises par l'homme en tant que membre d'une société (...) tout cet univers artificiel qui est celui dans lequel nous vivons en tant que membres d'une société.* » Notre approche recoupant largement cette conception, nous aurions pu opter pour la notion de culture. Mais, devenu à la mode et facile, ce mot est désormais problématique (on parle de culture d'entreprise, de culture de métier, de culture football, etc.).

Un monde étant donc un « univers artificiel », le monde kogi est tout aussi artificiel que le nôtre. Un monde est un ensemble singulier dans l'histoire humaine d'objets, de mots, de croyances, de tabous, de rituels, de peurs, d'espoirs, de rêves, d'histoires (nous appelons « mythes » les histoires des autres mondes). Un monde est un temps, un espace, un rapport à l'au-delà, un type de relations entre humains - par exemple, une manière de se saluer.

L'agonie en cours d'un vieux monde⁶

⁴ Francis Fukuyama, *La fin de l'histoire et le dernier homme*, Éditions Flammarion, Paris, (« Champs »), 1992.

⁵ Georges Charbonnier, *Entretiens avec Lévi-Strauss*, Editions Union Générale d'Éditions, Paris (« 10/18 »), 1961.

⁶ Les observations et réflexions concernant le monde kogi, qui suivent, sont tirées de : Pablo Sobrero, *L'argent : une approche organisationnelle*, thèse en cours.

Les Kogi ne se saluent pas comme nous, ils ne se serrent pas la main. Chaque homme kogi porte constamment en bandoulière un petit sac contenant des feuilles de coca. Deux Kogi se saluent par un échange : chacun plonge sa main dans le sac de l'autre pour en retirer une poignée de feuilles qu'il met dans le sien. Chaque homme kogi possède un *poporo* - symbole de virilité, composé d'unealebasse et d'un bâton. Laalebasse contient de la poudre de coquillage - l'essence de la fertilité. À l'aide du bâton, les Kogi extraient de la poudre pour la mélanger aux feuilles de coca qu'ils mâchent continuellement. Ensuite, ils frottent le bâton contre le col de laalebasse, déposant sur celui-ci des restes de poudre humide : ils disent inscrire ainsi leurs pensées. Tous les Kogi s'habillent de la même manière avec des vêtements blancs, tissés par les hommes. Chacun porte également un grand sac (*mochila* en espagnol), tissé par les femmes, contenant le *poporo*. Toutes les femmes kogi portent des colliers de perles rouges. Femmes et hommes kogi habitent séparés, dans des huttes « femelles » et « mâles ». Les Kogi vivent dans des montagnes, en Colombie, que nous, nous appelons *Sierra Nevada de Santa Marta*. Mais, ils ne vivent plus tous dans le même monde.

Il y a les Kogi qui vivent dans les villages les plus reculés, situés très haut dans la montagne, refusant autant que possible tout contact avec ceux qu'ils appellent les « Petits Frères » - les « civilisés », les « blancs », nous, des « enfants, dangereux et irrationnels » à leurs yeux. Ils demeurent près des « vieux », les « anciens », les *mama* – les sages de la communauté, les gardiens de la Tradition, de la Loi kogi (les chamans). Ils vivent au « coeur » de la terre du milieu (*Senenùmayang*), au-dessous des quatre mondes du soleil, au-dessus des quatre autres mondes sombres. Ils sont les « premiers hommes », se considèrent comme nos « Grands Frères ». Ils ne voient pas avec les yeux car la réalité ne correspond pas au visible selon eux. Pour mieux voir, les *mama* passent deux fois neuf ans dans l'obscurité. Leur principe de décision est la divination. Ils ne parlent pas « futur », ils vivent un temps circulaire. C'est un monde sans chefs (acéphale) : un Kogi n' imagine pas recevoir des ordres d'un autre Kogi. Dans ce monde, il n'y a pas de commerce, ni même de troc. Les Kogi ne possèdent rien à titre personnel, tout appartient à la « Mère » (la terre), qu'ils remercient par leurs offrandes. Chaque nuit, ils se retrouvent autour des quatre feux qu'abrite la hutte cérémonielle afin de se raconter, une fois de plus, leur histoire. De moins en moins nombreux, ces Kogi vivent dans le monde kogi - une communauté.

Il y a les Kogi qui ne connaissent plus très bien la Tradition, la Loi kogi. Ils s'éloignent peu à peu des *mama*, refusent leurs conseils, se méfient de leur parole. Désobéissant à la Tradition, ils sont de plus en plus nombreux, pour gagner de l'argent, à cultiver du café. Ils vivent sur une terre qu'ils ne sauraient décrire, sinon par quelques phrases confuses tirées de

récits des « anciens » qu'ils entremêlent de résidus de siècles de tentative de christianisation. Dans leur monde, il n'y a pas de « Grands Frères » et de « Petits Frères ». Certains s'approprient des terres communautaires, les mettent à leur nom, les encerclent de barbelés. Ils font des offrandes, seulement par crainte. Surtout, ils voudraient bien que « le Monsieur de la coopérative cafetière (les) aide à cultiver du bon café ». Ils connaissent les prix, ou du moins les équivalences (en valeur), de certaines choses. Même si c'est à contrecœur, ils obéissent à de nouveaux chefs. Il leur arrive de travailler pour d'autres Kogi en échange d'un peu de café ou d'argent. Dans ce monde, les Kogi ne sont pas tous égaux entre eux. Ces Kogi, qui ne savent plus trop qui ils sont et quel est leur rapport au monde, sont de plus en plus nombreux.

Enfin, il y a les Kogi qui gèrent les aides du gouvernement, qui travaillent pour les associations et les diverses fondations de soutien aux communautés indiennes ainsi que pour des entreprises de production de café, labellisées « commerce équitable » ou « culture organique ». Eux vivent en Colombie, dans la *Sierra Nevada de Santa Marta*. Ils parlent espagnol, roulent en voiture, portent montres et chaussures, vivent entourés de choses que l'on peut s'approprier. Ils connaissent les prix, calculent, parlent « futur », « argent », « propriété », « politique ». Souvent, ils ont une maison en ville et plusieurs terres dans la montagne. Ils parlent de leurs « droits », connaissent la comptabilité, emploient d'autres Kogi, leur versent des salaires. Ils n'ont pas de prise sur le monde puisque leur monde, celui dans lequel ils vivent, est entre les mains des « civilisés ». Ils vivent dans notre monde.

Même quand ils sont habillés de leurs vêtements blancs, qu'ils manient le *poporo*, qu'ils habitent leurs huttes dans la Sierra, de plus en plus de Kogi cessent de vivre dans le monde kogi. Alan Ereira rappelle que les Kogi ont accompli cet exploit unique de survivre à l'arrivée des Espagnols et que, cinq cents ans durant, ils ont réussi à conserver leur monde⁷. Depuis quelques décennies, la population kogi s'accroît, son territoire également. Pourtant, le monde kogi agonise et, peut-être, bientôt ne restera-t-il qu'une sorte de musée vivant.

La mission de mort de notre monde

Tout monde se fixe une mission, le devoir que s'invente un monde étant, à ses yeux, la justification suprême de sa présence sur terre. Par exemple, les Kogi se considèrent comme les gardiens de la vie sur terre. Ils sont là pour préserver l'équilibre et l'harmonie du « cœur

⁷ Alan Ereira, *Le cœur du monde*, Éditions Albin Michel, 1994.

du monde », l'entité unique et sacrée qui est leur demeure. Faisant continuellement des offrandes (dont ils souhaitent conserver le secret), ils commandent la réalité. Leur mission concerne toute l'humanité : tant qu'ils seront là et qu'ils accompliront ces offrandes, tous les humains sur terre, y compris nous les « Petits Frères », seront en sécurité.

Quelle est notre mission, celle de notre monde? La question peut surprendre. Pourtant, notre histoire n'est-elle pas celle d'humains désireux d'apporter la « vraie foi », la «civilisation», les «Lumières», le «progrès», la «modernité» aux autres humains – cela pour leur bien? Pour pouvoir faire bénéficier les autres humains de nos objets, de nos croyances, de nos connaissances, de notre organisation économique et politique, n'avons-nous pas combattu, interdit, puni, brûlé les leurs? N'avons-nous pas cherché à éradiquer les autres mondes? Cette histoire, nous la connaissons. Elle commence, il y a près de mille ans, avec les croisades et la Reconquête en Espagne ; elle se poursuit avec la Conquête du Nouveau Monde (explorations de Christophe Colomb, destruction de l'empire aztèque par Cortès, de l'empire inca par Pizarro, etc.), la Conquête de l'Ouest par les Américains, la colonisation de l'Afrique, de l'Asie, de l'Océanie. C'est une histoire de violences, de destructions, de sang (massacres, épidémies transmises par les Européens, esclavagisme, ravages provoqués par l'alcool).

Le réflexe, parfois agressif, est de souligner que les conquêtes, la volonté de destruction d'autres mondes accompagnent toute l'histoire humaine. Bien entendu, il y eurent, par exemple, les conquêtes romaines (la guerre des Gaules conduite par Jules César et la destruction de Carthage), les grandioses invasions entreprises par Gengis Khan ou encore Tamerlan. Le monde grec qui a inventé la *demokratia* était esclavagiste. Cependant, il existe une différence majeure entre les mondes conquérants qui nous ont précédé et le nôtre. Tous les autres mondes se sont arrêtés dans leurs conquêtes, pas le nôtre. Par exemple, Rome stoppe son avancée dans la nord des îles britanniques et édifie un mur, le *limes* : rien n'empêchait sérieusement les troupes romaines de poursuivre leur marche en avant. On croit que c'est parce qu'il possède des connaissances techniques, une capacité d'organisation et des moyens militaires supérieurs que notre monde a pu et voulu conquérir la terre entière (ce pouvoir et ce vouloir étant tenus pour indissociables). Deux événements historiques, notamment, obligent à interroger cette croyance. Les Chinois disposent d'armes à feu et utilisent la boussole, dès le 11^e siècle. Début du 15^e, ils entament, grâce à de grosses jonques, de lointaines expéditions maritimes. Tout à coup, à partir de 1421, la Chine se replie sur elle-

même. Comme le rappelle Fernand Braudel⁸, à ce moment-là, le monde chinois avait la supériorité technique et militaire qui lui aurait permis de partir à la conquête de la terre. Si ce monde s'était lancé dans l'aventure, peut-être notre monde aurait-il été conquis et détruit. Autre rappel, Christophe Colomb ne maîtrise pas techniquement son voyage sur l'océan, il ne sait pas où il va, il a de la chance : son voyage révèle que, plus fort que tout, est le désir de découverte et de conquête.

Notre monde ne s'est jamais arrêté dans sa conquête des mondes, il ne s'est mis aucun mur à son désir. Cette histoire appelle une hypothèse dérangeante : notre monde est totalitaire. Eliminer *tous* les autres mondes sur terre, telle est la mission de mort qu'il s'est fixé. Comment tente-t-il, depuis le début, de justifier son totalitarisme, à ses propres yeux? Il se convainc que ses « valeurs » religieuses, économiques, politiques et autres (la vraie foi, le progrès, la connaissance scientifique, etc.) doivent être partagées - pour leur bien - par tous les humains sur terre, sans exception. Le totalitarisme et l'universalisme de notre monde sont indissociables. Aujourd'hui, n'est-ce pas au nom de la démocratie, du développement et des droits de l'Homme, valeurs qu'il juge universelles, que notre monde poursuit sa mission qu'il estime bienfaitrice?

Qu'arrive-t-il au monde kogi? Notre monde n'a pas l'intention de l'éradiquer. Au contraire, de bonnes volontés essaient de l'aider à survivre. Ainsi, grâce au soutien, au conseil et à l'intervention de fondations, d'associations, d'institutions gouvernementales et d'entreprises de « commerce équitable », les Kogi, pour la première fois de leur histoire, produisent du café (à l'intention exclusivement des « Petits Frères »). Ceux qui souhaitent la favoriser, se disent que cette production aidera ce monde à redevenir autonome. C'est oublier qu'elle exige une organisation propre à notre monde qui implique : la modification radicale de la relation à la terre (la « Mère » devient source de production, de propriété privée), un autre rapport au temps (apparition du futur, de la prévision, du hasard), l'abandon de croyances fondamentales (tout particulièrement celle en la mission des Kogi), la remise en cause de l'autorité traditionnelle (celle des *mama*), l'apparition de nouveaux modes de pensée (le calcul économique) et d'un langage (argent, prix, vente, achat, etc.). Surtout, avec cette organisation arrive l'individu – la menace suprême pour ce monde, pour toute communauté humaine en général. Les *mama* ont prévenu : il ne faut pas cultiver le café car c'est une plante interdite par la Tradition, par la Loi, une plante associée au malheur. Pendant cinq cent ans, les Kogi ont résisté aux violences physiques et aux tentatives de christianisation. Aujourd'hui,

⁸ Fernand Braudel, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, 15^e – 18^e siècle*, 3 volumes, Éditions Armand Colin, Paris (« Le Livre de Poche »), 1979.

l'introduction de l'organisation fondée sur l'individu tue un monde millénaire. Les gardiens du monde kogi assistent, impuissants, à sa mise à mort.

Notre monde semble prendre conscience de la fragilité de la biodiversité, le désir de sauvegarder la diversité biologique (celle des plantes et des animaux) semble monter en son sein. Comment se fait-il que l'on ne veuille pas voir la fragilité des mondes humains, que l'on désire si peu sauver la diversité anthropologique? Pourquoi est-on si peu ému par la disparition de dizaines de langues, chaque année?⁹ S'il n'y a plus qu'un monde sur terre, s'il ne reste aux humains qu'une seule manière de se saluer, pourrions-nous encore nous demander : qui sommes-nous? Que faire, puisque les bonnes intentions (nos aides en tout genre, le « commerce équitable », le « tourisme éthique ») contribuent à la disparition des autres mondes restants, puisque le baiser de notre monde est, toujours, celui de la mort?

Laisser vivre, laisser tranquilles les autres mondes. Cette attitude, n'est-elle pas très difficile, voire impossible, pour nous – les humains « modernes »?

Pablo SOBRERO et Andreu SOLE

⁹ Claude Hagège, *Halte à la mort des langues*, Éditions Odile Jacob, Paris, 2002.

LES ESCHATOLOGIES SUPERPOSEES DE LA MYTHOLOGIE IRLANDAISE

L'archéologie de la religion celtique irlandaise dévoile la cohabitation de trois couches appartenant à des typologies religieuses différentes. La toile de fond est constituée par la doctrine du circuit des âmes de stock entre la nature et la surnature, entre le monde des vivants et celui des morts (ou des pas-encore-nés). Cette croyance vise le destin courant des humains et est commune aux paradigmes du chamanisme de chasse et du chamanisme d'élevage. Très résistante, elle a survécu du paléolithique jusqu'au christianisme. Partagée par les premières peuplades de chasseurs immigrées dans les Iles britanniques, elle a été renforcée par la venue des Indo-Européens éleveurs de bétail. Elle était enseignée par les druides, comme le démontre les témoignages des auteurs classiques grecs et latins sur la croyance en la « métempsychose » chez leurs voisins du Nord. Il est possible qu'elle fût partagée aussi par les peuples situés à l'est des Celtes, les Géo-Daces (du moins jusqu'à la réforme de Zalmoxis) et les Scythes.

Sur cette toile de fond visant le lot commun des hommes se profilaient deux autres eschatologies réservées aux individus exceptionnels, aux « spécialistes du sacré ». La plus ancienne, remontant toujours au paléolithique, est l'eschatologie « maritime » des Iles des éternels vivants patronnées par la figure divine de Manannan Mac Lir. Cet Autre monde que les Goidels appelaient Mag Mell (Grande plaine), Tir-nam-Béo (Terre des Vivants), Tir na n-Óg (Terre des jeunes), Tir n-Aill (l'Autre terre) ou Tir na mBán (Terre des femmes) renvoie au royaume du Roi de la Nature du chamanisme de chasse et de pêche. Le héros qui part sur mer pour rejoindre la Dame de l'autre monde rentre dans la typologie du chaman qui prend en mariage la fille du Roi de la Forêt ou du Roi des Eaux. Sa traversée est construite sur le *pattern* du voyage initiatique de l'âme du chaman dans l'au-delà.

La deuxième, plus récente, est l'eschatologie des *sidhe*, les tumulus funéraires où habite la race mythique des Tuatha De Danann. Destinée toujours à quelques élus, aux héros à pouvoirs magiques, cette quête ne suit plus un parcours horizontal, vers le but du monde, mais un parcours vertical, vers un autre étage du monde. Le Mag Mell n'est plus situé au même plan géographique que la terre des vivants, mais sur un plan parallèle, impliquant la

tripartition métaphysique de l'univers en cieus, terre et souterrains. Il est difficile de décider si cette eschatologie était une création des peuples d'agriculteurs néolithiques ou un apport des tribus indo-européennes. Il est vrai que les *sidhe* sont des constructions mégalithiques de la « Vieille Europe », mais les données archéologiques ne suffisent pas pour juger si ces nécropoles se subordonnaient à une vision horizontale ou verticale de l'univers.

Une des possibilités est que la vision du monde de la civilisation néolithique de l'Irlande fût de nature horizontale. Dans ce cas, elle avait hérité ces croyances, en les adaptant et élaborant en fonction de leur propre religion, des peuplades de chasseurs et pêcheurs aborigènes. Les enterrements collectifs dans les *cairn* et les *sidhe* suggèrent en effet que ces grands monuments funéraires étaient conçus comme des villages des morts. Selon une théorie qui reste à démontrer, toute une série de dessins sculptés sur leurs dalles représenteraient des bateaux des morts, tandis que les dolmens symboliseraient des barques de pierre supposées transporter les âmes du monde des vivants au monde des morts. Dans cette hypothèse, ce sont les Indo-Européens de l'âge du bronze qui ont apporté la vision d'un monde construit sur la verticale et ont réinterprété les impressionnants tumuli qu'ils trouvaient sur place comme des entrées vers un au-delà situé sous la terre des vivants.

L'autre possibilité est que la civilisation agricole du néolithique eût déjà renouvelé la vision eschatologique de leurs antécresseurs, remodelant l'univers sur trois étages métaphysiques. Les *sidhe* et les *cairn* seraient alors des villages souterrains des morts, reproduisant dans un miroir renversé le monde des vivants de la surface. Les rois tribaux, consorts de la Grande Déesse, y régnaient en tant que souverains daïmoniques, dispensateurs aussi bien de l'ordre dans la société des morts que de la fertilité dans la société des vivants. Dans cette hypothèse, les Indo-Européens n'auraient fait que renforcer cette vision étagée de l'univers, confirmant que l'autre monde se trouve sous la terre.

En même temps, ils ont introduit une importante innovation, à savoir l'idée que les tombes ne sont pas des villages collectifs des morts, mais des palais pour des chefs singuliers, accompagnés éventuellement de serviteurs et de femmes. Cette transformation est suggérée par le passage, au cours du premier âge du bronze, des enterrements collectifs à des enterrements individuels destinés aux roitelets et aux gouvernants militaires. Elle dévoile la constitution d'une structure sociale fortement hiérarchisée, où les rois « daïmoniques » de la civilisation d'agriculteurs néolithiques ont été assimilés aux figures des ancêtres des Indo-Européens éleveurs de bétail. A l'instar des *kurgans* des peuples des steppes asiatiques, les nouvelles tombes sont des micro-univers clos, qui reçoivent les héros tutélaires des clans. De « villages des morts » recevant tous les défunts, les tertres funéraires sont devenus une sorte

de « sein d'Abraham » abritant les fondateurs des tribus. Si les personnalités qui avaient accès aux îles des éternels vivants de Manannan Mac Lir étaient des héros-chamans, ceux qui entrent dans les *sidhe* sont les héros-ancêtres des clans, les Tuatha De Danann.

Ce qu'il faut encore souligner est que, pendant le premier âge du bronze, les *sidhe* sont très probablement conçus comme une sorte de « poches » ou d'enclaves dans l'au-delà. Ils sont des chronotopes monadiques, qui n'ont pas de relations entre eux, c'est-à-dire qui n'ont pas encore été réunifiés dans l'image d'un autre monde inférieur unique et général, s'étendant en dessous de toute la terre des vivants.

Quoiqu'il en soit des deux hypothèses, il est certain qu'au deuxième millénaire av. J.-C., l'eschatologie des habitants des Îles britanniques était déjà très complexe et stratifiée, combinant la croyance du circuit des âmes des mortels communs avec les deux types de destins post-mortem heureux, celui des héros-chamans (appartenant au paradigme du chamanisme de chasse et de pêche) et celui des ancêtres daïmoniques (résultant de l'anastomose du paradigme agricole avec le paradigme du chamanisme d'élevage).

La fête des morts célébrée le premier octobre, au jour de Samain, est une survivance de cette eschatologie de l'âge du bronze qui supposait que les morts, surtout leurs rois daïmoniques, restent en contact avec les vivants. Françoise Le Roux et Christian-J. Guyonvarc'h ont observé que la mythologie irlandaise place à Samain tous les récits « qui impliquent une réunion ou un banquet royal ; qui décrivent un conflit avec les puissances de l'autre monde, l'intervention dans les affaires humaines des puissances venues de l'autre monde ou inversement l'intervention des hommes dans le *sidh* ; qui mettent en scène, le plus souvent concurremment, avec un banquet, une mort de roi ou de héros, pour une raison constante : ruptures ou violations d'interdits, mauvaise conduite ou guerre injuste »¹. Cette interaction, parfois violente, entre les morts et les vivants est pleinement exemplifiée par l'*Echtra Nerai*, l'*Aventure de Nera*. Au jour de Samain, le protagoniste entre dans le *sidh* de Cruachain, il se marie à une fille de l'autre monde et apprend de celle-ci que, dans une année, le peuple du *sidh* va ravager le Connacht. Nera revient prévenir ses compagnons d'armes et, au Samain suivant, ce sont les vivants qui ravagent le *sidh* et pillent ses grandes richesses, retournant ainsi le sens de l'interférence dramatique entre les deux mondes.

Vers la fin du deuxième millénaire, avec l'avènement du « peuple des champs des urnes », d'importantes modifications bouleversent à nouveau l'eschatologie européenne. Dans un mouvement généralisé, la pratique des riches enterrements dans des tertres monumentaux

¹ Françoise LE ROUX et Christian-J. GUYONVARC'H, *Les fêtes celtiques*, Rennes, Editions Ouest-France, p. 71.

est abandonnée. L'inhumation des cadavres est remplacée par la crémation, les os étant recueillis et ensevelis dans des petites urnes, sur des champs plats, sans autres monuments funéraires². Les historiens de la première moitié du 20^e siècle avaient tendance à considérer cette population qui incinérât ses morts comme des proto-Celtes, mais selon les dernières théories, comme celle de Venceslas Kruta, la migration des Indo-Européens avait eu lieu à une époque plus précoce et les transformations de rites et de cultes produites à la fin de l'âge du bronze ne sont pas le résultat d'une migration massive, mais plutôt d'une innovation culturelle propagée à travers tout le continent.

Pour comprendre le contenu théologique de ce changement de rituel, il est possible de faire appel à des phénomènes similaires qui ont affecté les peuples méditerranéens à la même époque. Dans la Grèce de la période obscure d'après la destruction de la civilisation mycénienne par les Doriens, les enterrements majestueux des rois achéens dans des tombes à « *dromos* » ont été remplacés par des incinérations suivies de l'inhumation du squelette dans des urnes. Selon le témoignage (bien que tardif de quelques siècles) des épopées homériques, ce changement de rite a été accompagné sur le plan du mythe de l'apparition du concept du Hadès. En comparaison avec les eschatologies précédentes, le Hadès homérique suppose plusieurs innovations. D'un côté, il est toujours un espace souterrain, au même titre que les demeures tombales des rois achéens. Cependant, à la différence de ceux-ci, il n'est plus un espace monadique, mais un espace général et commun, qui double par-dessous la terre le monde de la surface. Les tertres des ancêtres du clan constituaient des créodes de l'autre monde isolées entre elles, alors que, dans la vision du Hadès, ces alvéoles entrent en communication et forment un réseau souterrain global.

Un phénomène imaginaire similaire doit être survenu dans l'eschatologie des peuples de l'Irlande, qui a déterminé que les *sidhe* ne fussent plus compris seulement comme des résidences locales des défunts, mais comme des portes d'entrée vers un empire souterrain total. Si au début de l'âge du bronze les tombes héritées de la civilisation néolithique étaient en toute probabilité vues comme des poches monadiques, à la fin de l'âge du bronze, avec l'apparition de la civilisation des « champs des urnes », elles se rejoignent et tissent un véritable espace infernal au-dessous de l'Erin. Le grand royaume des Tuatha De Danann est un miroir et un doublet souterrain du royaume des Gaëls.

Une mutation encore plus importante introduite par le nouveau concept du Hadès concerne la condition des morts. Les chefs et les rois tribaux de la civilisation agricole

² Voir par exemple Miranda GREEN, *The Gods of the Celts*, Totowa (New Jersey) & Gloucester, Alan Sutton, p. 2.

néolithique aussi bien que les chamans et les héros fondateurs des tribus de pasteurs étaient censés mener après la mort une existence daïmonique. Leurs tombes étaient des palais dans l'au-delà d'où ils continuaient à influencer la vie des vivants et de la nature en général. La mort supposait une divinisation, le héros accédant à une condition supérieure, presque divine. Cette vision optimiste paraît s'effondrer dramatiquement avec la civilisation des champs des urnes. Le Hadès homérique n'est plus une demeure de demi-dieux mais d'ombres menant une vie larvaire. Les morts invoqués par Ulysse, Achille en première place, affirment que l'existence dans l'au-delà n'est en rien enviable à la vie terrestre, qu'elle implique une déchéance ontologique irréversible.

Ce n'est pas l'idée d'une punition ou torture quelconque qui stigmatise la nouvelle condition des morts, mais tout simplement l'oubli, l'effacement, la disparition. Une fois entrées dans le Hadès, les âmes perdent la mémoire et la conscience, elles ne peuvent plus garder le contact avec les vivants, elles n'arrivent plus à influencer la vie terrestre, ni même à contrôler leur propre existence. Elles sombrent inéluctablement dans une espèce de sommeil et de perte de soi. Les portes du royaume des ténèbres se referment à jamais sur les défunts et aucun espoir de résurrection ou de retour à la vie ne leur est permis. Autant les vivants que les dieux du ciel se détournent des morts et les abandonnent à l'éternité du néant.

Pour étrange que cela puisse paraître, à la même époque une mutation eschatologique homologue affecte aussi bien le Proche-Orient, avec l'apparition chez les tribus des Hébreux du concept du Shéol. Les prêtres de Yahvé enseignent que les morts tombent dans l'oubli des ténèbres, qu'ils disparaissent autant de la face de Dieu (qui est un Dieu-des-vivants uniquement) que de la face du monde. Le culte des morts, surtout les sacrifices et la nécromancie, sont désormais interdits, comme si une censure métaphysique avait forcé le monde d'après la mort. L'eschatologie pessimiste, ou plutôt négative, en creux, du Shéol caractérise la religion juive pendant la première moitié du dernier millénaire av. J.-C., d'avant l'exil babylonien³.

On peut donc supposer, par parallélisme religieux et ethnologique, que la pratique funéraire de la crémation et le remplacement des tertres monumentaux par des simples urnes ensevelies indiquent chez les populations de « proto-Celtes » une mutation eschatologique congénère à celle vécue par les Grecs et les Juifs vers la fin du second millénaire av. J.-C. Dans les croyances sur l'au-delà de tous ces peuples, un silence théologique presque total

³ Corin BRAGA, *Le paradis interdit au Moyen Age. La quête manquée de l'Eden oriental*, Paris, L'Harmattan, 2004, pp. 55 sqq.

recouvre le sort des défunts. Les modestes rituels funèbres dont témoignent les fouilles archéologiques suggèrent que les âmes n'avaient plus un grand rôle à jouer ni dans le monde des vivants, ni dans l'autre monde. Le voile d'une eschatologie négative paraît être tombé sur l'imaginaire mortuaire exubérant des cultures antérieures, mettant en sourdine les espérances sur l'au-delà. Cela ne signifie pas que les mythologies croisées des Iles des éternels vivants et des *sidhe* avaient disparu, mais seulement qu'elles ne concernaient plus les membres du peuple des « champs des urnes ».

Toutefois, le collapse de la vision eschatologique n'a pas été total et définitif. On sait qu'en la Grèce posthomérique, à partir du 8^e siècle, s'est développé un culte des héros. Soutenu surtout par l'Oracle de Delphes, ce culte a été adopté par toutes les cités grecques, menant à la consécration des héros tutélaires et à l'établissement de leurs cultes afférents. Il s'agit apparemment d'une résurgence des anciennes croyances en la condition divine des morts, après la césure représentée par l'eschatologie des « champs des urnes ». Les grandes figures héroïques comme Héraclès et Achille, que Homère plaçait indistinctement dans le Hadès, sont libérées de l'oubli de la mort et relogées dans des places plus heureuses, l'Olympe des dieux, les Champs Elysées, les Iles des bienheureux. Le Hadès est ainsi dépeuplé de ses figures insignes, les héros deviennent des demi-dieux ou des *daïmons*, invoqués souvent pour protéger les cités.

Un culte des morts sélectif (destiné à l'élite des rois et des chefs) est donc mis en place dans le monde méditerranéen, récupérant et adaptant plusieurs traits autant des divinités daïmoniques de la civilisation palatale minoenne que des héros-ancêtres des tribus de migrants indo-

européens. Or voilà qu'une institution héroïque similaire se retrouve chez les voisins continentaux des Grecs, dans la Celtica de la première époque de fer. En effet, la civilisation « princière » dite de Hallstatt a fourni aux archéologues des très riches monuments funéraires, destinés aux chefs militaires locaux. Ces tombes n'avaient plus le même faste architectural que les constructions mégalithiques, mais elles témoignent néanmoins, par le mobilier qui accompagnait les défunts, de la croyance en une forme de survivance après la mort. C'est probablement à cette époque que l'eschatologie des *sidhe* et les figures des Tuatha De Danann prennent la conformation finale qu'elles garderont dans les légendes irlandaises.

Cependant soulignons encore une fois que ce culte princier était destiné seulement aux élus. Le reste des membres du clan, les gens ordinaires, avaient rarement part à de funérailles, ce qui signifie que leur sort dans l'au-delà ne comptait pas. Si leurs chefs, à l'instar des héros tutélaires des Grecs, avaient été sauvés de la catastrophe eschatologique du Hadès, eux, au

contraire, paraissent être restés condamnés à s'engouffrer dans l'oubli et le non-dit. A moins que, dans les milieux ethniques périphériques, plus conservateurs et résistants aux innovations religieuses adoptées par la caste dominante des guerriers, ne se soit perpétuée l'ancienne vision du circuit chamanique des âmes, que les auteurs classiques ont plus tard assimilée à la métempsychose pythagoricienne.

Dans le monde méditerranéen, le culte des héros a connu en effet une amplification et un épanouissement avec l'apparition de l'orphisme aux 7^e-8^e siècles av. J.-C. La mystique orphique a généralisé le culte des héros en un culte des âmes, les orphéotélestes enseignant que tous les hommes peuvent, par l'initiation aux mystères, obtenir une condition supérieure dans l'au-delà. Pour faire cette promesse heureuse, la théologie orphique a dû renouveler la conception sur la condition humaine. Statuant une origine dionysiaque de l'âme (dérivée de Dionysos-Zagreus écartelé par les Titans), les orphiques ont pu affirmer que la mort n'est plus un processus d'effondrement dans une condition de larves humaines sans conscience, comme chez Homère, mais une récupération de la condition divine d'avant l'incarnation dans le corps titanique. Pythagore, Platon et autres philosophes ont élaboré cette mystique en une véritable philosophie de la nature divine de l'être humain. La réforme orphico-pythagorique aurait été introduite aussi chez les Géo-Daces, les voisins orientaux des Celtes, par Zalmoxis, un disciple de Pythagore selon la tradition.

Cependant elle ne paraît pas avoir atteint les Celtes, malgré certaines opinions des historiens de la première moitié du 20^e siècle⁴. En revanche, comme le prouve l'archéologie, à la deuxième époque de l'âge du fer, le culte des morts a connu un déclin progressif. Si au début de la période La Tène les chefs ont continué d'être enterrés (parfois après crémation) avec faste, vers la fin du dernier millénaire, au moment de la constitution des agglomérations urbaines des *oppida*, les preuves d'un culte quelconque du cadavre disparaissent presque complètement. Les morts, même les grands héros comme Cu Chulainn (le cycle d'Ulster appartenant probablement à une tribu de « Celtes à P », les Parisi, venus du continent par la Grande-Bretagne) n'ont plus aucune perspective post-mortem, sont engloutis par un néant métaphysique. Si les Tuatha De Danann renvoient au culte des « princes » de la civilisation Hallstatt, qui héritait à son tour des cultes des divinités démoniques de la civilisation néolithique et des ancêtres de la civilisation des pasteurs indo-européens, les héros des Goidels partagent le pessimisme eschatologique de la civilisation celtique La Tène. Les

⁴ Venceslas KRUTA, *Les Celtes. Histoire et dictionnaire des origines à la romanisation et au Christianisme*, Paris, Robert Laffont, 2000, p. 183.

habitants de l'Erin n'ont certes pas oublié les anciens mythes sur les voyages initiatiques vers les îles magiques de l'Océan ou dans le royaume souterrain des *sidhe*, mais ces quêtes ne concernent plus le lot commun des vivants, que la mort condamne implacablement à la disparition. Elles sont devenues des simples accidents, merveilleux assurément, mais soumis au hasard et ne pouvant en aucun cas faire règle.

En somme, ce tableau historique est censé rendre compte du palimpseste religieux des légendes irlandaises. On y retrouve plusieurs couches superposées : la croyance en un circuit dépersonnalisé des âmes, qui n'implique aucune continuité de personnalité entre les réincarnations (à la différence de la transmigration pythagoricienne à laquelle l'ont assimilé les auteurs gréco-latins), l'eschatologie maritime de l'Avalon (renvoyant au paradigme du chamanisme de chasse et de pêche), l'eschatologie souterraine des *sidhe* (renvoyant aux paradigmes combinés de la religion agricole et du chamanisme d'élevage, repris et reformulés pendant la période Hallstatt), et le silence « assourdissant » sur le destin des morts contemporains (spécifique pour la fin de la période La Tène).

L'adaptation chrétienne de la vision sur l'au-delà par les moines qui ont transcrit le corpus de légendes celtiques a imposé de nouvelles retouches et innovations. La nécessité de modeler l'eschatologie païenne sur le canevas du dogme chrétien a généré plusieurs effets. L'idée d'un possible retour cyclique des morts, même dans la forme dépersonnalisée du circuit des âmes de stock, de toute manière fortement acculturalisée et érodée au temps des Gaëls déjà, a dû faire place au concept chrétien de résurrection des morts. Même donc si les légendes païennes pouvaient faire allusion à une possible réincarnation future d'un personnage ou d'un autre, ce thème doit avoir été vite et facilement refondu dans le concept central du credo chrétien.

Plus résistantes à l'assimilation ont été les deux eschatologies alternatives survivantes, maritime et souterraine. *Grosso modo*, l'autre monde insulaire a été identifié au Paradis Terrestre de la tradition patristique. Le Tir-nam-Béo (la Terre des Vivants) de Manannan Mac Lir est devenu le Tir Tairngirne (Terre de Promesse) de la tradition vétéro-testamentaire. L'île des femmes qui concèdent l'immortalité, dans le *Voyage de Bran* par exemple, devient l'île du Paradis Terrestre habité par Hénoch et Elie, dans le *Voyage de Saint Brendan*.

L'autre monde souterrain, quant à lui, a été identifié à un espace infernal. Toutefois, bien que les aventures dans les *sidhe* aient reçu une connotation sulfureuse, frôlant l'hérésie et la damnation, ce n'est pas très exactement l'Enfer qui correspond au Mag Mell inférieur, mais plutôt le Purgatoire. En témoigne l'évolution de la légende du Purgatoire de saint Patrick. Dérivant d'un ancien mythe et peut-être aussi d'un lieu de culte païen, la cave ouverte par

l'apôtre de l'Irlande pour l'illumination de ses contemporains, bien qu'elle contienne tout l'arsenal des tortures infernales, n'est pas devenue un lieu de damnation éternelle, mais une place de purgation des péchés. En retour, c'est bien la pression de la mythologie irlandaise christianisée qui a provoqué l'adoption, par l'Eglise catholique, du dogme du Purgatoire.

Le Mag Mell maritime transmuté en Paradis Terrestre et le Mag Mell souterrain refaçoné comme une place d'expiation ont une caractéristique commune : ni l'un ni l'autre ne sont des espaces post-eschatologiques, mais mondains. Si la vision chrétienne met en relief le sort des âmes après la fin du monde, l'apport celtique modéré par les moines irlandais fait place à un intérêt pesamment païen pour la possibilité de transcender la nature commune dans ce monde-ci. Les quêtes des Iles de féerie ou des antres magiques se déroulent du vivant des héros, dans leur condition charnelle actuelle. L'immortalité qu'ils espèrent obtenir est une immortalité immédiate, ne passant pas par la mort. Cela revient à dire que les îles paradisiaques comme les *sidhe* magiques sont situés dans l'histoire, précédant le Royaume de Dieu et l'Enfer eschatologique. Ils offrent une immortalité conditionnée et limitée jusqu'au jour du Jugement, mais ne garantissent rien et souvent même mettent en péril l'immortalité « forte » promise par la doctrine chrétienne. C'est pourquoi la « matière d'Irlande » a stimulé surtout le schéma narratif des quêtes physiques, dans ce monde, faisant pendant à la pression spiritualiste de l'imaginaire chrétien, qui mettait l'accent sur les quêtes mystiques et allégoriques⁵.

Corin BRAGA

⁵ Voir la typologie des voyages initiatiques que j'ai proposée dans Corin BRAGA, 2004, pp. 108-122.

LA MORT. LA MORT *AUJOURD'HUI*.¹

Penser à la mort. Penser la mort. Penser l'impensable, l'horizon absolu de toute pensée, de toute parole, et que je ne saurais franchir sans entrer dans un silence incomparable à tout silence d'en deçà de ma mort, à tout silence d'un vivant. Penser l'impensable, cet impensable qu'est d'être mort ; mais n'est-ce pas, cependant, cet impensable qui est le cœur de toute pensée : ce qui la rend possible, humaine ? Cette fin de toute pensée qui, par un étonnant renversement dont nous n'avons que rarement conscience, donne à la pensée sa capacité de vérité.

La pensée de la mort serait ce qui nous sauve de la distraction, du divertissement, du néant. Or, si j'écris ma pensée sur la mort, cherchant le mot le plus juste, voire le plus beau, voici que ma pensée se distrait de la mort, se leurre, prend plaisir. Voici que déjà je me suis fui, et que vivant, mortel, je m'ignore vivant, mortel, – je m'ignore. Tu graves ton épitaphe, tu souffles sur la poussière du marbre ou de la pierre, tu considères l'incision à l'heureuse lumière du jour, et tu es heureux de « la belle ouvrage » ! Artiste ! Artiste, et qui peignant d'un pinceau suave l'ivoire du crâne de la *nature morte*, et l'ombre de l'orbite creuse, te délectes, te régales. Sur le fruit qui se décompose, blet, déjà pourri, – mais quel coloris d'automne ! la vermine que tu peins comme à la loupe, précieuse, le ver aveugle, c'est toi, mais tu signes de ton nom, vaniteux, ce Triomphe de la mort, ton chef-d'œuvre, ton testament. Et tu passes à autre chose, à un autre sujet, comme si tu avais le temps de peindre encore, de vivre toujours. Tu t'es perdu dans la surface. Mais il est vrai, pourtant, que l'amour de la beauté, sur le plan qui est le sien, et ce désir d'une œuvre, l'emporte sur la mort, la combat, la nie. L'amour de la beauté, sur son plan, est un salut.

Si je suis chrétien, si je me signe du signe de la croix et récite avec l'Église des chrétiens le Credo, inaltérable, et si quelqu'un m'interroge sur ma pensée de la mort, sur la façon dont je vis la nécessité d'avoir à mourir, l'arrêt inéluctable, je ne puis répondre comme si je ne croyais pas au Christ, comme si je n'espérais pas en sa promesse de vie éternelle. *Et expecto resurrectionem mortuorum...* Mais quand réciterai-je le Credo, non des lèvres, mais du profond du cœur, de tout mon être ? A la dernière heure, au dernier souffle ?

¹ Texte publié dans le numéro 21, et le dernier, des *Cahiers Bleus* « PASSAGE/ passages » (juin 2007). Les *Cahiers Bleus*, revue semestrielle fondée et dirigée par Dominique Daguet (responsable de la publication), est éditée par Les Amis des Cahiers Bleus, 29 rue des Cumines, 10000 Troyes.

A la « question de la mort », le chrétien répond d'une façon spécifique, unique, inouïe, parmi toutes les autres réponses de l'humanité, et c'est par cette réponse qu'il est chrétien. La mort et la résurrection du Christ est le cœur de l'Évangile – avec l'amour, le commandement de l'amour, la lumière de l'amour : aime Dieu, aime ton prochain comme toi-même. Ces deux axes qui se croisent, ces bras de la croix, en nous sont inséparables. Dure contradiction ! Il est moins difficile de croire qu'un homme, qui est Dieu-fait-homme, meurt et ressuscite, pour la résurrection universelle, premier-né d'entre les morts, et l'avènement d'un lieu et d'un temps, inconcevables, où la mort ne sera plus, aucune larme – cela est moins difficile que d'aimer un Dieu, tout puissant, que notre existence malheureuse accuse de la souffrance et de la mort, de toute mort : la mienne, celle de ceux que j'aime, et même celle de mes ennemis ; toute mort, la mort des animaux. Comment faire, au moins dans ma pensée, dans mon cœur, et jusque dans mes sommeils, pour que l'amour soit plus fort que la mort ? Comment éteindre en moi l'aiguillon de la mort ? Comment aimer Dieu malgré la mort, contre la mort ? Il m'est arrivé de m'entendre crier, dans un sommeil, dans un gouffre de sommeil, et dans ces jours où l'énorme vague dévastait d'un coup cent mille vies : « Dieu criminel ! »

L'amour de Dieu, l'amour du prochain, l'unique amour, se pourrait-il que cet amour soit la force même, la lumière éternelle, qui dissipe en nous, aujourd'hui, dans notre cœur et notre conscience, les ténèbres et les angoisses de la mort ? Est-ce donc cela que signifie la parole qui dit que l'amour est plus fort que la mort ? Et cette autre parole : « le Royaume est au-dedans de vous » ?... Ce savoir de la victoire éternelle de l'amour est vide et vain si je ne le vis, corps et âme. Illusoire s'il ne s'incarne dans l'acte, et le don de notre vie. « *Si je n'ai pas la charité...* » Mais la peur de mourir, et de souffrir, de manquer ; mais la force de la mort m'empêche d'aimer, et de vivre de vraie vie. C'est en ce sens que le « péché », c'est-à-dire notre infirmité, est le salaire et le fruit de la mort, de la captivité où elle tient notre esprit. J'entends le témoignage des saints : la Croix est lumière ; j'entends, mais je n'ai pas la force de l'entendre et de le vivre. Si j'entendais, corps et âme, je serais libre, je serais moins enchaîné.



Un cercle de réflexion m'invite à parler sur le thème qu'il s'est donné cette année : « la mort aujourd'hui ». Je ne parlerai ni en sociologue ni en philosophe. Je porterai mon regard sur les représentations de la mort, et notamment dans la peinture, à travers les siècles :

comment avons-nous figuré la mort, l'absence, la disparition, l'horreur, et qu'est-ce que ce miroir des images nous révèle de nous-même ? Je me demanderai peut-être si la représentation a son origine dans l'évocation de l'amour et le désir – ombre du berger dont l'amoureuse trace le contour sur la paroi – ou dans le deuil et la mort, l'absence, la disparition de l'être aimé : si la source de l'image est érotique ou funèbre. Mais à quoi bon feindre de le savoir ? Je regarderai *Guernica*. Je me souviendrai de *Nuit et brouillard*. Je regarderai la mort dans les livres, pour le poète, l'écrivain : l'écriture de la mort, et sa présence latente, insoupçonnée, sa hantise...

Mais non : ce serait aller trop chargé, bavard, que de s'avancer ainsi vers ce qui ne devrait être qu'un banquet de silence.

Au cercle qui s'interroge sur « la mort, la mort aujourd'hui », s'il faut parler de l'indicible, mieux vaut proposer un déplacement du regard.

De la mort telle qu'elle est vécue et oubliée, niée ; telle qu'elle est ritualisée comme elle ne l'était pas jadis, naguère ; telle qu'elle est vécue par l'homme moderne et par chacun de nous, dans le trépas et le deuil ; de la mort que nous avons à vivre, je déplacerai mon regard vers la mort donnée, infligée. Vers le meurtre.

Je tournerai notre regard vers le meurtre, la guerre et ses formes nouvelles, le suicide, le saccage et la destruction des espèces vivantes.

Je me poserai cette question : quel est en nous – de quelle nature, de quelle surnature – le désir, la passion, de la mort, – notre *nihilisme* ? Qu'est-ce donc qui nous enchaîne et nous possède ? Pourquoi sommes-nous les ouvriers infatigables et les complices de la mort, dont l'œuvre demain peut tout anéantir, jusqu'à l'os de la terre, jusqu'à souffler le dernier souffle de vie. Qui nous a embauchés pour cette besogne d'assassins et de fossoyeurs ?

Et, dans l'industrie énorme de nos images, quel est cet Éros – hanté de mort et de violence – qui semble contredire notre nihilisme ? sinon son ombre et son allié.

Comment résister ? Quel amour inventer, ou réinventer, contre les puissances de l'anéantissement ? La voie de cet amour sauveur est-elle une voie seulement personnelle, intime ? Comment saurai-je enfin, et de vrai savoir, qu'en chaque homme la pensée de l'amour, et son accomplissement, est la force qui triomphe en nous de la mort ? *Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie...*

Mais cette dissolution de la mort par l'amour, est-elle de l'ordre du temps ? *Hic et nunc*. Ou, grâce à l'amour, cette victoire est-elle l'Éternité ?

Déplacement du regard : d'Adam, premier mortel, et entraînant dans la mort le cosmos, – à Caïn, le premier meurtrier, bourreau, et bourreau de soi-même. Déplacement : de la mort, en

Adam, – au meurtre, en Caïn.

L'étonnant, l'admirable, la grande merveille de l'homme, c'est qu'au milieu du pire, parfois, toujours, un homme, une femme, quelqu'un d'obscur, et qui semblait le plus commun des êtres, qui ne s'était préparé à rien de tel, se lève, se sacrifie, comme si quelque chose de plus fort que la peur et la mort vivait en lui, le soutenait.

Nous, quel Prince de la mort allons-nous démasquer, derrière ces figures, ces réalités, qui sont le tissu de notre temps, cette religion du meurtre ? Et quel Seigneur de la vie, victorieux de la mort, reconnaître ?

Le Christ ! le Christ est-il vivant ? Est-il Le Vivant ?

La Vie est le Christ.



La Vie est le Christ.

Je me souviens d'un jour où je l'ai su, où je l'ai espéré, avec force, avec douceur. Ce fut en Bourgogne, dans un Carmel de rite byzantin, au monastère de la communauté et de la fraternité Saint-Élie – le prophète qui n'a pas connu la mort, emporté vivant au sein de la Lumière. Élie, jetant sur nous – nous, ici-bas, qui avons à mourir – son manteau d'espérance et de foi.

Ce souvenir, je veux l'écrire au présent ; d'où cette page, fragment d'un journal très fragmentaire, que je recopie, à quelques mots près, et que je date d'*aujourd'hui*. – Voici :

« Nous savions sœur Elisabeth à l'hôpital. Elle vient d'en sortir. En quittant les médecins et les infirmières, elle a dit : ' Nous avons bien ri.' Longtemps, elle a vécu en Chine. Elle a quatre-vingt-trois ans. Elle a demandé le sacrement des malades et accepté de le recevoir à la chapelle, après la liturgie eucharistique. Nous sommes auprès d'elle dans un grand silence. Du dernier rang où je suis, je ne vois qu'une forme très menue dans le fauteuil roulant, près de l'iconostase, et le voile noir du Carmel. Le prêtre dit que ceux qui nous recevront au delà de cette vie sont tournés vers nous et nous voient venir vers eux. Je regarde le voile de l'iconostase : mourir serait aussi simple que d'écarter ce voile ? Je lève les yeux, plus haut que l'iconostase, vers la Vierge du Signe, le Christ enfant. J'entends les paroles qui accompagnent l'onction d'huile sainte au creux des paumes. Jamais je n'avais assisté à ce qu'on nommait dans ma jeunesse l'extrême-onction. Jamais sans doute je n'ai connu pareille paix en pensant à la mort. Je touche mon front, ma tempe, et sens l'os, le crâne, sans effroi. Il

ne s'agit pas de se mentir sur les affres. Le prêtre, en parlant, ne les a pas oubliées. Mais quelque chose, une lumière, est plus fort que l'angoisse, et peut nous aider à passer, à vivre.

On reconduit sœur Elisabeth vers sa chambre, qu'elle n'a quittée que pour recevoir le sacrement au sein de la communauté, de la fraternité, parmi nous, avec nous tous. Elle a fait un petit signe heureux en passant. Mère Éliane lui dit notre nom. Je me penche, je prends entre mes mains la sienne. Et sœur Elisabeth est rieuse ! Je sais que je suis venu ici pour recevoir ce sourire. Ce viatique. »

Claude-Henri ROCQUET

REQUIEM¹

à Dana Dumitriu

Temps, corps immobile, étendu, blanc boréal
sur des lambeaux blancs et longs de gaze,
les viscères mis de côté, blancs et d'un rose bleuâtre, bijoux
vétustes, difformes comme quelques grenades archaïques
démontées pièce par pièce, comme un ancien mécanisme infernal,
temps immobile, le sang récolté goutte
à goutte, dans des éprouvettes, les éprouvettes s'obscurcissent

Que je sois là-bas, avec toi, que je passe outre les
lèvres pâles, le sourire fade, les limites.
Outre le mur de brouillard scintillant, en bas, à travers les parois
invisibles et denses, en deçà de la lumière, par-devant ses rideaux
ondoyants, parmi les visions et les démons, les foudres et les étincelles,
un tunnel obscur et orange, un silence assourdissant.
Seule – des films intensément colorés s'écoulant d'un côté
et de l'autre, en arrière et en avant, t'envahissant, te noyant,
te jugeant, au cours d'une longue, incessante seconde.
Tu te reconnais fillette et nouveau-né et lumière aveuglante
et point infini concentré et explosion cosmique et planète
et nouveau-né et fillette et dame,
ah, puis dans un pré vert, où des sphères colorées flottent
parmi de doux arcs-en-ciel et d'immenses flots de lumière,
lumière aveuglante se rapprochant, qui se rapproche, se rapproche

Quelqu'un, mais non, un chat passe doucement par-dessus le rebord de la fenêtre,

¹ Traduit du roumain par Linda-Maria Baros.

mord dans les mets déposés sur une assiette en verre,
le cerveau, écume de la mer soudainement durcie,
nuage vaste tombé dans une coquille de noix, bloc de
marbre mou, hypnotisé par un instant unique, incessamment
répété, cet instant-là, alors, infini cliché
circulaire projeté sous le velours écarlate des paupières,
un œil blanc aveuglé par une foudre insoutenable :

Que je voie le sang s'arrêter dans les rivières et les fleuves
et dans l'aurore crépusculaire, trois soleils écarlates s'arrêter dans un unique soleil
et ma chair se changer en or fumant
et la fumée se perdre dans des îlots et des baies,
Que je voie la brume et la rosée s'arrêter dans l'air, changées en perles,
ne voulant plus descendre sur les vertes feuilles luisantes
et cette colombe-là recroqueviller ses petites pattes
rouges, déployer cent ailes et monter
verticalement, comme un jet, vers les ténèbres

Quelqu'un, une femme, lave des ustensiles et des instruments en nickel,
nettoie des plateaux noircis. Je la vois, je vous vois, d'en haut,
d'au-dessus, des alentours, je suis avec vous, je suis en vous, je les entends chuchoter,
elle range les étoffes les fleurs les lumières, je suis avec vous, en vous,
elle murmure, essuyant les taches

des rivières et des fleuves arrêtés, leurs miroirs bleus tachés
de sang, s'effondrant verticalement dans la bouche obscure
de cet instant-là, se purifiant là-bas, là-bas où le temps
est espace et ne l'est pas et, des rayonnements en cascades
jaillit l'univers blanc, écumeux, lumineux
du tréfonds cosmique du corps,
de la pensée, pluie de soleils, myriades de soleils aveuglants,
points dorés dans l'iris infini et bleu
d'où surgit le monde, le grand « Oui » brûlant qui se verse
dans nos paumes, le non-concret vif et brûlant,

éternellement offert comme matière nouvelle
dans la vaste couleur de la paix.

Quelqu'un, une ombre peut-être, passe, se heurte par mégarde
à la coupe de sang obscur.
La coupe tombe, se brise
et ne laisse aucune trace par terre.

Magda CARNECI